

Les fleurs de la poésie française depuis le commencement du ...

Rabion


VE RI
TAS



[illegible] E. B. [illegible]

10. 2. 71.

BIBLIOTHÈQUE

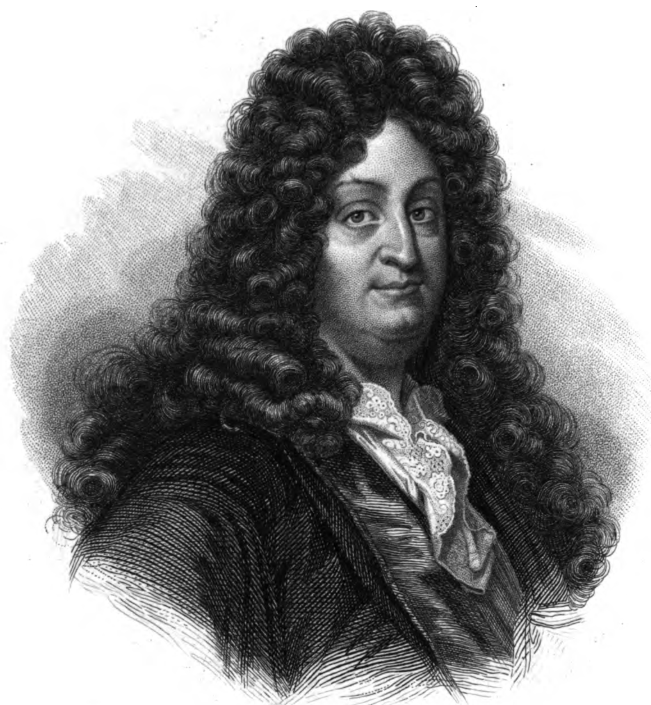
DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. Mgr LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS

1re SÉRIE IN-8o



Geoffroy sc.

J. RACINE.

Publié par Ad. Mame et Cie de Tours.

Berthiau Imp.

A TOURS



Berthiau Inv.

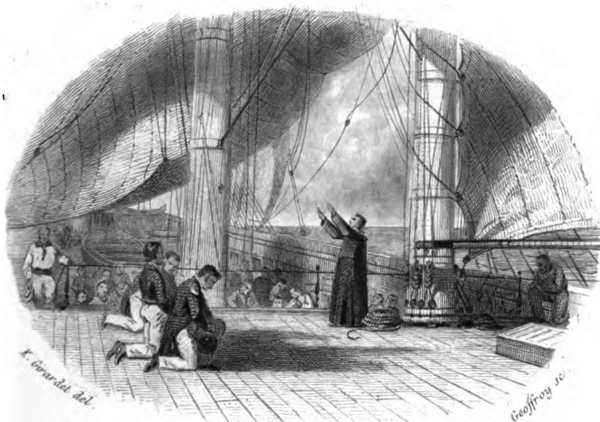
FLEURS DE LA POÉSIE FRANÇAISE

DEPUIS

le commencement du 16e Siècle jusqu'à nos jours.

PAR

Mr l'Abbé RABION



La Prière du soir à bord d'un Navire.

Ad Mame & Cie

ÉDITEURS

A TOURS

LES FLEURS

DE

LA POÉSIE

FRANÇAISE

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

AVEC UNE NOTICE SUR CHAQUE POËTE

PAR M. L'ABBÉ RABION

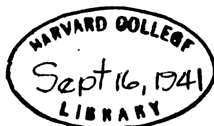
HUITIÈME ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXV


HARVARD COLLEGE
Sept 16, 1941
LIBRARY

PRÉFACE

Voici un nouveau choix de poésies que nous offrons à la jeunesse. — Mais à quoi bon? dira-t-on peut-être : n'en possède-t-elle pas assez déjà? N'a-t-on pas vu pleuvoir avec abondance, dans ces derniers temps, des *Abeilles du Parnasse*, des *Ornements de la mémoire*, des *Leçons de littérature et de morale*, des *Trésors poétiques*, des *Albums poétiques de la jeunesse*, etc. etc.? Pourquoi venir encore en augmenter le nombre? — Nous allons dire en peu de mots les raisons qui nous y ont déterminé.

Aucun de ces nombreux recueils, malgré le mérite de plusieurs d'entre eux, ne nous a complétement satisfait. Quelques-uns, comme celui de MM. Noël et la Place, ne représentent à peu près que la poésie antérieure à ce siècle; et plusieurs poëtes contemporains d'un mérite éminent n'y trouvent point leur place. Quelques autres, au contraire, comme celui de M. Delpeux et l'*Album poétique de la jeunesse chrétienne*, ne contiennent que des extraits d'auteurs contemporains. D'autres, comme les

Mélodies poétiques de M. Colombet, forment des ouvrages considérables, dont le prix est peu accessible à un grand nombre de jeunes gens. La plupart de ces recueils enfin sont faits sur un plan qui ne nous paraît pas heureux et qui favorise peu la diversité. Ce sont des amas de narrations, de descriptions, de tableaux, etc.

Quelque soin qu'ait pris le compilateur de varier les sujets, il y a nécessairement dans la lecture de choix faits sur un tel plan beaucoup de monotonie. Et puis, en bonne et consciencieuse littérature, n'est-ce pas un système quelque peu voisin du ridicule que d'entasser ainsi des vers sans distinction de noms et d'époques, de manière et d'école? Vous dites au lecteur : « Voici des vers, prenez et lisez ; ce sont les plus belles inspirations de la muse française. » Supposons que, vous croyant sur parole, il prenne votre recueil, et que, par une curiosité bien naturelle, il veuille examiner si le langage de cette muse a beaucoup varié suivant les différentes époques, et dans quel temps elle a fait entendre des chants plus harmonieux, il lui sera bien difficile de se procurer cette satisfaction, car dans votre plan toutes les époques se trouvent confondues.

Nous avons essayé d'éviter tous ces inconvénients en publiant un volume qui fût peu coûteux et qui contînt, d'après l'ordre chronologique, des extraits de tous les plus célèbres poëtes français qui ont paru depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'à nos jours. Ce plan simple et naturel permet au lecteur de suivre la poésie dans ses différents âges, et d'observer avec la plus grande facilité les métamorphoses qu'elle a subies et les formes




diverses qu'elle a su revêtir. D'un autre côté, les différents genres se trouvant ainsi naturellement entremêlés, et chaque poëte passant successivement devant les yeux du lecteur avec la physionomie et les caractères qui lui sont propres, il ne peut manquer d'en résulter la variété la plus agréable.

Les quelques pièces que nous citons des auteurs antérieurs au XVIIe siècle, malgré les beautés incontestables qui les distinguent, ne sont point proposées pour modèles, puisqu'à l'époque où elles ont été écrites la langue française n'était pas encore bien formée; mais elles sont destinées à marquer par quelles transformations est passé le langage poétique avant d'arriver à une pureté parfaite.

Quoique les chefs-d'œuvre des grands poëtes du siècle de Louis XIV soient entre les mains de tout le monde, nous n'avons pas pu nous dispenser, pour atteindre notre but, de citer des extraits assez longs de ces éternels modèles du bon goût; mais on verra qu'ils sont loin d'avoir épuisé notre admiration, et que nous avons réservé une large part dans notre recueil pour les belles et nobles inspirations d'un grand nombre d'entre nos poëtes modernes. Nous sommes sûr que tout le monde nous en saura gré; car maintenant les plus grands ennemis de toute innovation en matière de littérature accordent volontiers qu'on peut admirer quelquefois, sans être privé de goût, la forme poétique parfois un peu hardie, un peu téméraire même, nullement mythologique, mais souvent chrétienne, souple, gracieuse, énergique, des Lamartine et des Victor Hugo. Toutefois, que ceux qui seraient en-

core effrayés par ces noms se rassurent; nous savons bien qu'il s'en faut de beaucoup que dans ces grands poëtes tout soit admirable; et l'on se convaincra, en lisant ce volume, que les extraits que nous citons d'eux et de quelques autres poëtes de leur école peuvent être avoués par le goût le plus sévère.

Nous joignons à ce recueil de courtes notices dans lesquelles les écrits de chaque auteur sont appréciés sous le rapport du mérite littéraire et sous le rapport de la moralité. Ces notices ont été faites, pour la plupart, d'après les jugements de nos plus célèbres critiques; c'est ce qui nous fait espérer qu'on leur trouvera le mérite de l'exactitude, de la justesse et de l'impartialité.

Nous terminerons en assurant que nous n'avons pas laissé dans ce volume un seul vers, un seul mot même qui puisse être réprouvé par la morale la plus sévère. Ces *Fleurs* sont parfaitement pures, et nos jeunes lecteurs pourront en savourer les parfums sans aucun danger ni pour leur esprit, ni pour leur cœur.

LES FLEURS

DE LA

POÉSIE FRANÇAISE

D'ORLÉANS

D'ORLÉANS (Charles), père de Louis XII, naquit à Paris en 1391. Ce prince fut fait prisonnier par les Anglais en 1415, à la bataille d'Azincourt, et resta captif à Londres pendant vingt-cinq ans. Il mit ce temps à profit, et perfectionna le talent naturel qu'il avait pour rimer. Dans ses premières poésies, il a sacrifié au goût dominant de son temps; il a rimé des fictions allégoriques, et n'a pu échapper aux défauts de ce genre, qui sont la froideur et la monotonie; mais en même temps il y a mis les qualités de son esprit, la délicatesse, la grâce et un sentiment vrai de l'harmonie. Hâtons-nous de dire que les ouvrages qu'il publia quand son talent fut dans toute sa maturité, sont en outre pleins de naturel et d'élégance naïve : son vers est pur, net et d'un tour heureux. Les œuvres de ce poëte, après être restées captives dans quelques bibliothèques pendant près de deux cents ans, ont été imprimées pour la première fois en 1803, en un volume in-12. Si Boileau les eût connues, il eût peut-être regardé Charles d'Orléans, plutôt que Villon, comme le restaurateur du Parnasse français. Charles d'Orléans mourut à Amboise en 1465.

LE RENOUVEAU

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderie,
De soleil rayant cler et beau.

Il n'y a beste, ne oiseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crye :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolye
Gouttes d'argent, d'orfaivrerye;
Chacun s'habille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau.

RONDEL

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie;
Me cuidez-vous (1) toute ma vie
Gouverner, comme fait avez?

Je vous promets que non ferez;
Raison aura sur vous maistrie (2);
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

Si jamais plus vous revenez
Avecque votre compaignie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudie
Et le jour que vous reviendrez :
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

(1) Croyez-vous.
(2) Aura sur vous le dessus.

MAROT

Marot (Clément) naquit à Cahors l'an 1495. Il fut valet de chambre de François Ier et page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon. On a de lui des épîtres, des élégies, des rondeaux, des ballades, des sonnets, des épigrammes. Il a traduit en vers français une partie des psaumes de David. Cette traduction, fort médiocre sous le rapport littéraire, a été censurée par la Sorbonne comme entachée d'hérésie. Forcé de s'enfuir à cause de la perversité de ses mœurs et de l'immoralité de ses écrits, Marot se réfugia à Genève, et de là à Turin, où il mourut dans l'indigence, à l'âge de quarante-neuf ans. Marot ne fut point un poëte de génie; mais il fut doué d'un esprit très-vif et très-enjoué, d'une imagination féconde et d'une élégante facilité. Son triomphe est dans l'épître et dans l'épigramme.

ÉPITRE A FRANÇOIS Ier

On dit bien vray : la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle : Sire,
Votre cœur noble en sçauroit bien que dire :
Et moy, chétif, qui ne suis roy ne rien,
L'ay esprouvé, et vous conteray bien,
Si vous voulez, comme vint la besogne.

J'avois, un jour, un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant, le meilleur filz du monde (1).

(1) Ce vers, si plaisant après l'énumération des belles qualités de ce valet, est devenu proverbe, et se répète encore tous les jours dans le même sens.

LA HARPE.

Ce vénérable ilot fut adverty
De quelqu'argent que m'aviez desparty,
Et que ma bourse avoit grosse apostume :
Si se leva plutôt que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle,
Puis vous la met très-bien sous son esselle,
Argent et tout, cela se doit entendre,
Et ne croy point que ce fust pour la rendre;
Car oncques puis n'en ay ouy parler.

Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausse, pourpoint et cappe.
De mes habits en effect il pilla
Dans les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez pris en plein jour pour son maistre.

Finalement de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable, où deux chevaux trouva,
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au sortir dudit lieu
N'oublia rien, fors de me dire adieu.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledict valet, monté comme un saint George,
Et vous laissa Monsieur dormir son saoul,
Qui au réveil n'eust su finer d'un soul.
Ce monsieur-là, Sire, c'estoit moy-mesme
Qui, sans mentir, fut au matin bien blesme,
Quand je me vis sans honneste vesture
Et fort fasché de perdre ma monture.

Mais pour l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre estonné;
Car votre argent, très-débonnaire prince,
Sans point de faute, est subject à la pince.

Bientost après cette fortune-là,
Une autre pire encore se mesla
De m'assaillir, et chascun jour m'assault,
Me menaçant de me donner le saut,
Et de ce saut m'envoyer à l'envers
Rithmer sous terre et y faire des vers.

C'est une longue et lourde maladie
De trois bons mois, qui m'a tout estourdie
La povre teste, et ne veut terminer;
Ains me contraint d'apprendre à cheminer;
Tant foible suis; bref à ce triste corps
Dont je vous parle, il n'est demouré fors
Le povre esprit qui lamente et souspire
Et en pleurant tasche à vous faire rire.

Voilà comment depuis neuf mois en çà
Je suis traicté : or ce que me laissa
Mon larronneau, longtemps jà, l'ay vendu,
Et en sirops et juleps despendu.
Ce néantmoins ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande;
Je ne veux point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler.
Tant qu'ilz vivront, ils demanderont, eux;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrester.
Je ne dy pas, si voulez rien prester,

Que ne le prenne : il n'est point de presteur,
S'il veut prester, qui ne fasse un debteur.
Et savez-vous, Sire, comment je paye?
Nul ne le sçait si premier ne l'essaye.
Vous me devrez, si je puis, du retour,
Et vous feray encores un bon tour;
A cette fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous feray une belle cédule
A vous payer, sans usure, s'entend,
Quand on verra tout le monde content;
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand votre los et renom cessera (1).

Je sais assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye ou que je sois trompeur :
Mais il fait bon asseurer ce qu'on preste.
Bref, votre paye, ainsi que je l'arreste,
Est aussi seure, avenant mon trépas,
Comme avenant que je ne meure pas.
Avisez donc, si vous avez désir
De me prester; vous me ferez plaisir.
Car depuis que j'ay basti à Clément,
Là où j'ay fait un grand déboursement;
Et à Marot, qui est un peu plus loin,
Tout tombera, qui n'en aura le soin.
Voilà le point principal de ma lettre;
Vous savez tout : il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre, las! certes, et si ferai,
Et si faisant mon style hausserai;
Disant : O roy, amoureux des neuf Muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,

(1) Depuis Horace, on n'avait pas donné à la louange une tournure si délicate.

Roy, plus que Mars d'honneur environné,
Roy, le plus roy qui fut onc couronné!
Dieu tout-puissant te doint pour t'étrenner,
Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne (1).

ÉPIGRAMME

Ce prodigue Macé Longis
Fait grand serment qu'en son logis
Il ne soupa jour de sa vie :
Si vous n'entendez bien ce point,
C'est-à-dire il ne soupe point
Si quelque autre ne le convie.

(1) On imagine sans peine, dit la Harpe, que François Ier, qui se glorifiait du titre de Père des lettres, voulut bien être le créancier d'un *debiteur* qui empruntait de si bonne grâce.

DU BELLAY

Du Bellay (Joachim), né à Liré en Anjou vers 1524, était neveu du célèbre cardinal du Bellay, et devint chanoine de la cathédrale de Paris. Il se distingua de bonne heure par ses talents poétiques. On l'appela l'Ovide français, et son mérite fut apprécié par François Ier, Henri II et Marguerite de Navarre. Il est à regretter qu'il n'ait pas eu plus d'égard à la décence et aux convenances de son état, car ses poésies sont ordinairement ingénieuses et naturelles. Il mourut le 1er janvier 1560.

CHANSON ADRESSÉE AU VENT PAR UN VANNEUR DE BLÉ

A vous, troupe légère,
Qui d'aisle passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses
Tout fraîchement escloses,
Et ces œillets aussi.

De vostre douce haleine
Esvantez cette plaine,
Esvantez ce séjour,
Cependant que j'ahane (1)
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

(1) Je fatigue, je travaille.



SONNET

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conduit la toison,
Et puis est retourné, plein d'âge et de raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge.

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes ayeux
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine ;

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin, la douceur angevine.

RONSARD

Ronsard (Pierre), né au château de la Poissonnière dans le Vendômois, en 1524, a joui de son temps d'une immense réputation. Il fut proclamé *le prince des poëtes et le poëte par excellence*. Mais, dit Boileau,

> . . . . Sa muse, en français, parlant grec et latin,
> Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
> Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

La réaction alla trop loin. Il y avait autant d'injustice à mépriser Ronsard qu'à le mettre à côté d'Homère. On ne peut lui refuser une imagination brillante et féconde, de la verve et de l'enthousiasme. Sans doute ces qualités sont déparées souvent chez lui par des absurdités inouïes : par exemple, quand il appelle les poëtes des *mâche-lauriers*; le temps; un *vilain mangeard;* le soleil, *l'astre perruqué de lumière*, ou *Apollon porte-perruque*, etc. Mais, malgré ce mélange bizarre du grotesque et du sublime, ses pas restèrent empreints sur la carrière que son élan irrégulier avait parcourue. Depuis ce poëte, et à son exemple, la période poétique s'arrondit; on chercha la noblesse, on regarda le style comme un art. La disposition alternative des rimes devint une loi rigoureuse; on connut mieux la coupe des vers; on sentit l'harmonie du rhythme; les genres différents s'isolèrent, et peu à peu l'on vit se débrouiller ce chaos barbare au milieu duquel ceux qui ne connaissent de Ronsard que sa renommée s'étonnent de voir briller de si vives lueurs de talent. Ronsard a préparé Malherbe, qui le détrôna.

A l'imitation de ce qui s'était fait sous les Ptolémées, Ronsard imagina une pléiade poétique dont il occupait le centre. Auprès de lui il admettait Dorat, Jamyn, du Bellay, Belleau, Jodelle et Pontus de Tiard, ou, par variante, Baïf, Scévole de Sainte-Marthe et Muret; cette constellation nouvelle fut aussitôt consacrée par le suffrage universel. — Ronsard mourut au prieuré de Saint-Cosme-lez-Tours, l'un de ses bénéfices, le 27 décembre 1585. On lui décerna des honneurs presque divins; toute la France porta son deuil. Ce poëte a laissé des hymnes, des odes, un poëme intitulé *la Franciade*, des églogues, des épigrammes, des sonnets.

A PIERRE LESCOT

Puisque Dieu ne m'a fait pour supporter les armes
Et mourir tout sanglant au milieu des alarmes,
En imitant les faits de mes premiers ayeux,
Je ne veux cependant demeurer ocieux;
Mais, comme je pourray, je veux laisser mémoire
Que j'allai sur Parnasse acquérir de la gloire,
Afin que mon renom, des siècles non vaincu,
Rechante à mes neveux qu'autrefois j'ai vécu,
Caressé d'Apollon et des Muses aimées,
Que j'ai plus que ma vie en mon âge estimées.
Pour elles à trente ans j'avois le chef grison,
Maigre, pâle, défait, enclos en la prison
D'une mélancholique et rhumatique estude,
Renfrogné, mal courtois, sombre, pensif et rude,
Afin qu'en me tuant, je pense recevoir
Quelque peu de renom pour un peu de sçavoir.
Je fus souventefois retancé de mon père,
Voyant que j'aimois trop les deux filles d'Homère
Et les enfants de ceux qui doctement ont sceu
Enfanter en papier ce qu'ils avaient conceu;
Et me disoit ainsi : Pauvre sot! tu t'amuses
A courtiser en vain Apollon et les Muses.
Que te sçauroit donner ce beau chantre Apollon?
Qu'une lyre, un archet, une corde, un fredon,
Qui se répand au vent ainsi qu'une fumée,
Ou comme poudre en l'air vainement consumée.
Que te sçauroient donner les Muses, qui n'ont rien,
Sinon autour du chef, je ne sçais quel lien
De myrte, de lierre, ou d'une amorce vaine
Rallécher tout un jour au bord d'une fontaine,

Ou dedans un vieil antre, afin d'y reposer
Ton cerveau mal rassis, et béant composer
Des vers qui te feront, comme plein de manie,
Appeler un bon fol en toute compagnie?
   Laisse ce froid mestier, qui jamais en avant
N'a poussé l'artizan, tant y fust-il sçavant,
Mais avec sa fureur qu'il appelle divine,
Meurt tousjours accueilly d'une palle famine.
Homère, que tu tiens si souvent en les mains,
Qu'en ton cerveau mal sain comme Dieu tu te peins,
N'eust jamais un liard : si bien que sa vielle
Et sa muse qu'on dit qui eust la voix si belle
Ne le sçeurent nourrir, et falloit que sa fain
D'huis en huis mendiast le misérable pain.
   Laisse-moy, pauvre sot, ceste science folle,
Hante-moy le palais, caresse-moy Barthole,
Et d'une voix dorée au milieu d'un parquet
Aux dépens d'un pauvre homme exerce ton caquet;
Et fumeux et sueux, d'une bouche tonnante,
Devant un président, mets-moi ta langue en vente.
On peut, par ce moyen, aux richesses monter,
Et se faire du peuple en tous lieux bonneter.
   Ou bien embrasse-moy l'argenteuse science
Dont le sage Hipocras eust tant d'expérience,
Grand honneur de son isle; encor que son mestier
Soit venu d'Apollon, il s'est fait héritier
Des biens et des honneurs; et à la poésie
Sa sœur n'a rien laissé qu'une lyre moisie.
   Ainsi, en me tançant, mon père me disoit,
Tantost que le soleil hors de l'eau conduisoit
Ses coursiers galoppant par le pénible trette,
Tantost quand vers le soir il plongeoit sa charrette,

Ou la nuit quand la lune avec ses noirs chevaux,
Creuse et pleine, reprend l'erre de ses travaux.
O qu'il est malaisé de forcer la nature!
Toujours quelque génie, ou l'influence dure
D'un astre, nous invite à suivre maugré tous
Le dessein qu'en naissant il versa dessus nous.
Pour menace ou prière, ou courtoise requeste
Que mon père me fist, il ne sceut de ma teste
Oster la poésie, et plus il me tançoit,
Plus à faire des vers ma fureur me poussoit.
Je n'avois pas douze ans qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forest des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeur tout couverts,
Sans avoir soin de rien, je composois mes vers.
Écho me répondoit, et fantastiques fées
Autour de moy dansoient, à costes desgrafées.
Je fus premièrement curieux du latin;
Mais voyant par effet que mon cruel destin
Ne m'avoit dextrement pour le latin fait naistre,
Je me fis tout François, aimant certes mieux estre
En ma langue ou second, ou le tiers, ou premier,
Que d'estre sans honneur à Rome le dernier.
Donc suivant ma nature aux Muses inclinée,
Sans contraindre ou forcer ma propre destinée,
J'enrichy notre France, et pris en gré d'avoir,
En servant mon pays, plus d'honneur que d'avoir.

L'ALOUETTE

Hé Dieu! que je porte d'envie
Aux plaisirs de ta douce vie,
Alouette, qui de l'amour

Dégoises dès le point du jour,
Secouant en l'air la rosée
Dont ta plume est toute arrosée!
Devant que Phœbus soit levé,
Tu enlèves ton corps lavé,
Pour l'essuyer près de la nue,
Trémoussant d'une aile menue;
Et te sourdant à petits bonds,
Tu dis en l'air de si doux sons
Composés de ta tirelire,
Qu'il n'est homme qui ne désire,
T'oyant chanter au renouveau,
Comme toi devenir oiseau.

Quand ton chant t'a bien amusée,
De l'air tu tombes en fusée,
Qu'une jeune fillette au soir,
De sa quenouille laisse cheoir
Quand au foyer elle sommeille,
Frappant son sein de son aureille,
Et son tors fuseau délié
Loin de sa main roule à son pié:
Ainsi tu roules, alouette,
Ma doucelette, mignonette,
Qui plus qu'un rossignol me plais,
Chantant en un bocage épais.
Tu vis sans offenser personne,
Ton bec innocent ne moissonne
Le froment, comme ces oiseaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le bled rongent en herbe,
Ou soit qu'ils l'égrainent en gerbe;

Mais tu vis par les sillons verts,
De petits fourmis et de vers,
Ou d'une mouche ou d'une achée;
Tu portes au temps la béchée
A tes fils non encore ailés,
D'un blond duvet emmantelés.

. . . .

Aussi jamais la main pillarde
D'une pastourelle mignarde,
Parmi les sillons espiant
Vostre nouveau nid pepiant,
Quand vous chantez, ne le dérobe
Ou dans sa cage ou sous sa robe.
Vivez, oiseaux, et vous haussez
Toujours en l'air, et annoncez,
De vostre chant et de vostre aile,
Que le printemps se renouvelle.

BELLEAU

Belleau (Remi), né à Nogent-le-Rotrou en 1528, et mort à Paris en 1577, fut un des sept poëtes de la *Pléiade française*. On l'appelait le *gentil Belleau,* et Ronsard le surnommait le peintre de la nature. « Les *Bergeries* de Belleau, dit M. Sainte-Beuve, présentent quelquefois des scènes champêtres vivement retracées ; surtout il y a une profusion de couleurs et d'images bien contraire à l'idée qu'on se fait de la simplicité de la vieille langue. Brillant et suranné à la fois, vieilli et non pas antique, ce style ne ressemble pas mal à ces étoffes que portaient les petits-maîtres du temps passé, et dont le lustre terni éclate encore par places. La pièce du mois d'*Avril* est celle qui a le mieux conservé sa fraîcheur. »

AVRIL

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois ;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance ;

Avril, l'honneur des prez verts,
Jaunes, pers,
Qui d'une humeur bigarrée,
Émaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée ;

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein

De la nature, desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs
Embosmant l'air et la terre.

Avril, la grâce et les ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux,
Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toi, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retire ces passagères,
Ces arondelles qui vont
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses,
En ceste belle saison,
A foison
Montrent leurs robes escloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Au doux son de son ramage.

Mai vantera ses fraîcheurs,
Ses fruits meurs,
Et sa féconde rosée,
La manne, le sucre doux,
Le miel roux
Dont sa grâce est arrosée.

Mais moi, je donne ma vois
A ce mois
Qui prend le surnom de celle
Qui de l'escumeuse mer
Vit germer
Sa naissance maternelle.

MALHERBE

Malherbe (François **de**) naquit à Caen, l'an 1555.

La sagesse des pensées, l'unité et la gravité de ton, l'harmonieuse élégance de style, la régularité portée à l'excès et préférant la froideur même à la licence, qui devaient être les caractères du xviie siècle, naquirent avec lui. Ce fut, en effet, en l'an 1600 que Malherbe fit paraître ses premiers ouvrages. Tout en déclarant à Ronsard une guerre à mort (1), son but semblait être de poursuivre la réforme qu'avait tenté ce poëte, c'est-à-dire de donner à la langue la vraie dignité qui lui manquait encore, mais de la poursuivre par une autre route. Au lieu d'emprunter, comme Ronsard, au grec et au latin les formes nouvelles que réclamait le français, ce fut du fonds même de la langue qu'il prétendit, à force de correction et de travail, tirer toutes ses richesses; en même temps il voulut contenir dans des bornes rigoureuses et la pensée et l'expression. Il suffit à Malherbe d'un bien petit nombre de vers pour réussir dans cette grande entreprise; mais son infatigable patience imprima à chacun d'eux toute la perfection qu'il était capable de leur donner. Sa réforme fut à la fois un acte de bon sens et d'art, et la langue surtout lui eut les plus grandes obligations; malheureusement il exagéra lui-même ses principes : sa régularité tourna souvent en rigorisme austère, et rien n'adoucit la pesanteur des chaînes qu'il imposa à ceux qui lui succédèrent. Comme poëte, il enseigna le premier la science de l'enchaînement correct des idées, la majesté et l'harmonie de la versification. Dans quelques-unes même de ses odes, surtout dans celle à *Louis XIII au moment de son départ pour la Rochelle*, il porta la vigueur et le mouvement presque jusqu'au sublime; mais il ne connut jamais la grâce ni l'abandon, qui semblaient répugner à la sévérité de sa nature; et l'on ne trouve chez lui quelques traces de sensibilité que dans ses fameuses *Stances à du Perrier* sur la mort de sa fille (2).

Malherbe est mort à Paris en 1628.

(1) Un jour (il était de mauvaise humeur sans doute), il prit les œuvres de Ronsard, et biffa ses vers l'un après l'autre jusqu'au dernier.

(2) Baron, *Résumé de l'histoire de la littérature française.*

CONSOLATION A M. DU PERRIER POUR LA MORT DE SA FILLE

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience,
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

STANCES SUR LA VANITÉ DES GRANDEURS D'ICI-BAS

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers ;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,

Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

ODE A LOUIS XIII AU MOMENT DE SON DÉPART POUR LA ROCHELLE

Donc un nouveau labeur à tes ármes s'apprête;
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer,
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition :
Quitte le nom de juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères;
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés?

Les sceptres devant eux n'ont point de priviléges;
Les immortels eux-mêmes en sont persécutés,
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacriléges
Font plus d'impiétés.



Marche, va les détruire, éteins-en la semence;
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié, ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts;

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre;
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées,
Mon Apollon t'assure et t'engage sa foi
Q'employant ce Tiphys, syrtes et cyanées
Seront havres pour toi (1).

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
Roi le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.

(1) Est-ce qu'il est dans les convenances de faire venir Apollon et ce Tiphys (Richelieu) dans une cause où il s'agit de dompter l'hérésie armée? Apollon peut être bon à quelque chose dans la poésie, mais ce n'est pas pour vaincre des protestants.

(LAURENTIE, *De l'Étude et de l'Enseignement des lettres.*)

Que sa façon est brave et sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer,
Et qu'il se connoît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand assaut où des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches;
Ici couroit Minas, là Typhon se battoit,
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter, en son trône remis,
Vit, selon son désir, la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis (1).

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer;
Mais seroit-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer ?

Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême :
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés querir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuir ou à mourir.

(1) De tels récits pouvaient convenir à Pindare, mais glacent dans un poëte chrétien, ne fût-ce qu'à cause du contraste choquant des pensées et du sujet.
(Laurentie, *De l'Étude et de l'Enseignement des lettres.*)

Neptune, importuné de ces voiles infâmes,
Comme tu paroîtras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

O que, pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterois la fortune d'Éson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

Mais quoi! tous les pensers dont les âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire;
Tu verras mon adresse, et ton front, cette fois,
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nonpareille,
Bâtissant une ville, étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine;
Et les peuples du Nil, qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

RÉGNIER

Régnier (Mathurin), poëte satirique, naquit à Chartres en 1573, et mourut à Rouen en 1613. Observateur plein de finesse, de sagacité, il excelle à saisir et à peindre le ridicule, et Boileau a grandement profité de ses idées, quoiqu'il ne l'ait pas avoué. Sa verve est franche et originale ; son style, piquant, énergique et facile. — Il est à regretter que les louanges accordées à son génie ne s'étendent pas jusqu'à ses mœurs, et que l'homme déshonore l'écrivain. En effet, ses satires présentent une foule de passages ignobles qui ne choquent pas moins la décence que le bon goût. Quelques-unes sont écrites avec une telle crudité, je dirai même avec une telle effronterie de langage, qu'elles présentent, sans voile ni déguisement, la dégoûtante peinture des honteux déréglements de l'auteur. Aussi Boileau, après avoir rendu justice à son talent, a-t-il dit avec raison :

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.

Régnier connaissait parfaitement les anciens. On découvre à chaque instant, dans ses poésies, des imitations plus ou moins heureuses d'Ovide, de Juvénal et d'Horace. Il a fait, comme ce dernier, une satire du *fâcheux*, qui est une de ses meilleures compositions; c'est celle-là que nous avons choisie.

L'IMPORTUN

A L'ABBÉ DE BEAULIEU

Charles, de mes péchez j'ai bien fait pénitence,
Or toi, qui te cognois aux cas de conscience,
Juge si j'ai raison de penser estre absous.
J'oyois un de ces jours la messe à deux genoux,
Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains jointes,
Le cœur ouvert aux pleurs, et tout percé de pointes

Qu'un dévot repentir eslançoit dedans moi;
Tremblant des pleurs d'enfer, et tout bruslant de foi,
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte, et d'un ample panache (1),
Me vint prendre, et me dit, pensant dire un bon mot:
Pour un poëte du temps, vous estes trop dévot.
Moi, civil, je me lève, et le bonjour lui donne.
Qu'heureux est le folastre, à la teste grisonne,
Qui brusquement eust dit, avecque une sangbieu (2):
Oui bien pour vous, Monsieur, qui ne croyez en Dieu!
Sotte discrétion, je voulus faire accroire
Qu'un poëte n'est bizarre et fascheux qu'après boire.
Je baisse un peu la teste, et tout modestement
Je lui fis à la mode un petit compliment.
Lui, comme bien appris, le mesme me sceut rendre,
Et ceste courtoisie à si haut prix me vendre,
Que j'aimerois bien mieux, chargé d'âge et d'ennuis,
Me voir, à Rome, pauvre entre les mains des Juifs.
Après tous ces propos, qu'on se dit d'arrivée,
D'un fardeau si pesant ayant l'âme grevée,
Je chauvis de l'oreille, et, demeurant pensif,
L'eschine j'allongeois comme un asne rétif,
Minutant me sauver de ceste tirannie.

. . . .

Sortis, il me demande : Estes-vous à cheval?
Avez-vous point ici quelqu'un de vostre troupe?
Je suis tout seul, à pied. Lui, de m'offrir la croupe.
Moi, pour m'en dépester, lui dire tout exprès:
Je vous baise les mains, je m'en vais ici près
Chez mon oncle disner. — O Dieu, le galant homme!

(1) D'un bouquet de plumes, ornement qu'on portait alors.
(2) Espèce de jurement.



J'en suis. Et moi, pour lors, comme un bœuf qu'on assomme,
Je laisse cheoir la teste, et bien peu s'en fallut,
Remettant par dépit en la mort mon salut,
Que je n'allasse lors, la teste la première,
Me jeter du Pont-Neuf à bas en la rivière.
Insensible, il me traisne en la cour du palais,
Où trouvant par hasard quelqu'un de ses valets,
Il l'appelle, et lui dit : Holà! hau! Ladreville,
Qu'on ne m'attende point; je vais disner en ville.
Dieu sçait si ce propos me traversa l'esprit!
Encor n'est-ce pas tout, il tire un long escrit,
Que voyant je frémis. Lors, sans cageolerie,
Monsieur, je ne m'entends à la chicanerie,
Ce lui dis-je, feignant l'avoir veu de travers.
Aussi n'en est-ce pas, ce sont de méchants vers
(Je cogneu qu'il estoit véritable en son dire)
Que, pour tuer le temps, je m'efforce d'escrire;
Et pour un courtisan, quand vient l'occasion,
Je monstre que j'en sais pour ma provision.
Il lit, et se tournant brusquement par la place,
Les banquiers estonnez admiroient sa grimace,
Et monstroient en riant qu'ils ne lui eussent pas
Presté sur son minois quatre doubles ducats
(Que j'eusse bien donnés pour sortir de sa patte).
Je l'escoute; et durant que l'oreille il me flatte
(Le bon Dieu sait comment!), à chaque fin de vers,
Tout exprès je disois quelques mots de travers;
Il poursuit, nonobstant, d'une fureur plus grande,
Et ne cessa jamais qu'il n'eust fait sa légende.
Me voyant froidement ses œuvres advouer,
Il les serre, et se met lui-même à se louer :
Doncq, pour un cavalier, n'est-ce pas quelque chose?

Mais, Monsieur, n'avez-vous jamais vu de ma prose?
Moi de dire que si, tant je craisgnois qu'il eust
Quelque procès-verbal qu'entendre il me fallust.
Encore, dites-moi, en vostre conscience :
Pour un qui n'a du tout acquis nulle science,
Ceci n'est-il pas rare? — Il est vrai, sur ma foi,
Lui dis-je en souriant. . . . .
. . . .
Il vint à reparler dessus le bruict qui court
De la roine, du roi, des princes, de la cour;
Que Paris est bien grand, que le Pont-Neuf s'achève;
Si plus en paix qu'en guerre un empire s'eslève;
Il vint à définir que c'estoit qu'amitié,
Et tant d'autres vertus, que c'en estoit pitié.
Mais il ne définit, tant il estoit novice,
Que l'indiscrétion est un si fascheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret
Que de vivre à la gesne avecqu'un indiscret.
Tandis que ces discours me donnoient la torture,
Je sonde tous moyens pour voir si d'aventure
Quelque bon accident eust pu m'en retirer,
Et m'empescher enfin de me désespérer.
Voyant un président, je lui parle d'affaire;
S'il avoit des procez, qu'il estoit nécessaire
D'estre toujours après ces messieurs bonneter,
Qu'il ne laissast pour moi de les solliciter;
Quant à lui, qu'il estoit homme d'intelligence,
Qui sçavoit comme on perd son bien par négligence;
Où marche l'intérest qu'il faut ouvrir les yeux.
Ha! non, Monsieur, dit-il, j'aimerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que j'ai que votre compagnie;
Et se mist aussi-tost sur la cérémonie.

Moi, qui n'aime à débattre en ces fadaises-là,
Un temps sans lui parler ma langue vacilla.
Enfin je me remets sur les cageoleries,
Lui dis (comme le roi estoit aux Tuileries),
Ce qu'au Louvre on disoit qu'il feroit ce jourd'hui;
Qu'il devroit se tenir toujours auprès de lui.
Dieu sçait combien alors il me dit de sottises,
Parlant de ses hauts faits et de ses vaillantises;
Qu'il avoit tant servi, tant fait la faction,
Et n'avoit cependant aucune pension;
Mais qu'il se consoloit, en ce qu'au moins l'histoire
Comme on fait son travail ne desroboit sa gloire;
Et s'y mit si savant, que je creu que mes jours
Devoient plus tost finir que non pas son discours.
Comme il continuoit ceste vieille chanson,
Voici venir quelqu'un d'assez pauvre façon.
Il se porte au-devant, lui parle, le cageole;
Mais cet autre à la fin se monta de parole:
Monsieur, c'est trop longtemps... Tout ce que vous voudrez...
Voici l'arrest signé... Non, Monsieur, vous viendrez...
Quand vous serez dedans, vous serez à partie...
Et moi qui, cependant, n'estois de la partie,
J'esquive doucement, et m'en vais à grands pas,
La queue en loup qui fuit, et les yeux contre-bas,
Le cœur sautant de joie et triste d'apparence.
Depuis aux bons agens j'ai porté révérence,
Comme à des gens d'honneur par qui le Ciel voulut
Que je receusse un jour le bien de mon salut.
Mais, craignant d'encourir vers toi le mesme vice
Que je blasme en autrui, je suis en ton service;
Et prie Dieu qu'il nous garde en ce bas monde ici
De faim, d'un importun, de froid et de souci.

MAITRE ADAM

Billault (Adam), connu sous le nom de *Maître Adam*, menuisier de Nevers, sur la fin du règne de Louis XIII et au commencement de celui de Louis XIV, fut appelé par les poëtes de son temps le *Virgile au rabot.* Il versifia au milieu de ses outils et de ses bouteilles; le cardinal de Richelieu et le duc d'Orléans lui firent des pensions. Ses poésies, qu'il intitulait *ses Chevilles*, *son Vilebrequin*, *son Rabot*, pour faire allusion aux outils de sa profession, furent très-admirés de ses contemporains. Maître Adam avait l'imagination vive, et était doué d'une certaine dose de talent, que l'obscurité de sa condition et le peu de culture de son esprit rendaient plus remarquable. Nous lui avons donné une petite place dans ce recueil à cause de la popularité de son nom. Il manque d'élégance, de correction et d'harmonie; mais il a du tour et de la verve, et ses rimes les plus médiocres respirent un sentiment de dignité personnelle qui fait naître de la sympathie en sa faveur. Il mourut à Nevers en 1662.

STANCES

Maître Adam, sollicité par une personne de condition d'aller à la cour afin d'y établir sa fortune, lui répondit par les stances suivantes :

Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte
De quoi faire rouler la course d'un vivant,
Je serai plus content à vivre de la sorte
Que si j'avais gagné tous les biens du Levant.
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue
Dont la déesse aveugle en nous trompant se joue;
Je ne m'intrigue point dans son funeste accueil;
Elle couvre de miel une pilule amère;
Et sous l'ombre (1) d'un port nous cachant un écueil,
Elle devient marâtre aussitôt qu'elle est mère.

(1) L'*ombre* est mise ici pour l'apparence.

Je ne recherche point cet illustre avantage
De ceux qui tous les jours sont dans des différends
A disputer l'honneur d'un fameux parentage,
Comme si les humains n'étoient pas tous parents.
Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre;
Que mes prédécesseurs menoient les brebis paître;
Que la rusticité fit naître mes aïeux :
Mais que j'ai ce bonheur, en ce siècle où nous sommes,
Que bien que je sois bas au langage des hommes,
Je parle quand je veux le langage des dieux.

La suite de mes ans est presque terminée,
Et quand mes premiers jours reprendroient leurs appas,
La course d'un mortel se voit sitôt bornée,
Qu'il m'est indifférent d'être ou de n'être pas.
Quand de ce tronc vivant l'âme sera sortie,
Que de mes éléments l'ordre ou l'antipathie
Laisseront mon cadavre à la merci des vers,
Dans ces lieux éternels où l'esprit doit se rendre,
Il m'importera peu quel second Alexandre
Se doit faire un autel du front de l'univers.

Le destin qui préside aux grandeurs les plus fermes
N'a pas si bien fondé sa conduite et ses faits,
Que le temps n'ait prescrit des bornes et des termes
Aux fastes les plus grands que sa faveur ait faits.
Ce prince dont l'empire eut le ciel pour limite,
Qui trouvoit à ses yeux la terre trop petite
Pour s'élever un trône et construire une loi,
Son dernier successeur (1) se vit si misérable,

(1) Le fils de Persée, dernier successeur d'Alexandre, devint menuisier à Rome.

Que, pour vaincre le cours d'une faim déplorable,
Il s'aida d'un rabot tout aussi bien que moi.

Les révolutions font des choses étranges :
Et par un saint discours digne d'étonnement,
L'ange le plus parfait qui fut parmi les anges
N'a-t-il pas fait horreur dedans son changement ?
Va, ne me parle plus des pompes de la terre :
Le brillant des grandeurs est un éclat de verre,
Un ardent (1) qui nous trompe aussitôt qu'on y court.
Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie ;
Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
Me plaît mieux mille fois que le bruit de la cour.

(1) Un feu follet.

RACAN

Honorat de Bueil, marquis de Racan, né en Touraine, au château de la Roche-Racan, l'an 1589, eut Malherbe pour maître. Il exprime avec grâce les petits détails, mais son style manque de nerf et de correction. Il réussit mieux dans la poésie simple et naturelle que dans la haute poésie. Boileau a dit :

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les bergers et les bois.

Racan fut un des premiers membres de l'Académie française.

Il mourut à la Roche-Racan en 1670, à l'âge de quatre-vingt-un ans, ayant survécu aux hommes, aux mœurs et aux idées de son temps, mais entouré jusqu'au dernier moment des louanges et de l'admiration des poëtes qui l'avaient surpassé.

STANCES SUR LA RETRAITE

Tircis, il faut songer à faire la retraite ;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort :
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde ;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable :
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faite
Des palais de nos rois que des toits des bergers.

Oh ! bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain désir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir modéré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père,
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orage,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau,
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber dans sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers;
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes,
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts des peuples reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,

Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire le tombeau.

S'il ne possède pas ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en les riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous tous de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt;
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement!

LE MOYNE (LE PÈRE)

Le Moyne (Pierre), jésuite, né à Chaumont-en-Bassigny, en 1602, mort à Paris en 1674, cultiva la poésie avec succès. Il a de la verve et de l'élévation, mais son imagination fougueuse le fait souvent tomber dans l'hyperbole et dans l'enflure. Son principal ouvrage est un poëme épique de *Saint Louis*, d'où est extrait le morceau suivant :

L'INTÉRIEUR DES PYRAMIDES

Sous les pieds de ces monts taillés et suspendus,
Il s'étend des pays ténébreux et perdus,
De spacieux déserts, des solitudes sombres,
Faites pour le séjour des morts et de leurs ombres.
Là sont les corps des rois et les corps des sultans,
Diversement rangés selon l'ordre des temps.
Les uns sont enchâssés dans de creuses images,
A qui l'art a donné leur taille et leurs visages;
Et dans ces vains portraits, fastueux monuments,
Leur orgueil se conserve avec leurs ossements;
Les autres, embaumés, sont posés en des niches
Où leurs ombres, encore éclatantes et riches,
Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
La pompe de leur vie en celle de leur mort.
De ce muet sénat, de cette cour terrible,
Le silence épouvante, et l'aspect est horrible.
Là sont les devanciers avec leurs descendants;
Tous les règnes y sont, on y voit tous les temps;
Et ce peuple de rois, dont la flatteuse histoire
N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire.
Vingt siècles, descendus dans cette sombre nuit,
Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

Poëme de Saint Louis.

CORNEILLE

Corneille (Pierre) naquit à Rouen, en 1606.

Il a donné au théâtre des chefs-d'œuvre immortels, qui lui ont valu le titre de grand. Les principaux sont : *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. C'est là qu'on admire des plans hardis, des intrigues fortement nouées et habilement conduites, une marche ferme et rapide, un dialogue vif et pressant, la dignité des caractères, la grandeur des sentiments, le choc violent des grandes passions, la noblesse des idées, l'énergie du style et la force du raisonnement; mais aussi il faut avouer qu'on trouve des défauts considérables, même dans ses meilleures pièces; des discours embarrassés, des déclamations, des inégalités et quelquefois des chutes après les morceaux les plus sublimes.

Ce grand homme avait mis toute sa vie et toute son âme au théâtre. Hors de là il valait peu : brusque, lourd, taciturne et mélancolique, son grand front ridé ne s'illuminait, son œil terne et voilé n'étincelait, sa voix sèche et sans grâce ne prenait de l'accent, que lorsqu'il parlait du théâtre, et surtout du sien. Il ne savait pas causer, tenait mal son rang dans le monde. Il devint de plus en plus chagrin et morose avec les ans. Les succès de ses jeunes rivaux l'importunaient; et il s'en montrait affligé et noblement jaloux, comme un vieil athlète qui, après de généreux combats, se serait vu arracher la victoire.

Pauvre, âgé et malade, Corneille, près de son heure dernière, se vit réduit au plus pressant besoin. Louis XIV, à la recommandation de Boileau, envoya deux cents louis à l'illustre malade, qui expira deux jours après, dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684.

COMBAT DE RODRIGUE CONTRE LES MAURES

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort,
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer : tout leur paraît tranquille;

Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur; ils ancrent, ils descendent,
Ils courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants;
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent:
Ils paraissent armés; les Maures se confondent;
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, ils rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient:
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage;

Le Maure voit sa perte, et soudain perd courage;
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
Change l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieu des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte et sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même enfin je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattants.

Le Cid, acte IV, scène III.

IMPRÉCATIONS DE CAMILLE, SŒUR D'HORACE

AU MOMENT OU ELLE VOIT SON FRÈRE CHARGÉ DES DÉPOUILLES DE SON AMANT

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encore mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie!

Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre, et ses lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir!

Horace, acte IV, scène v.

CONJURATION DE CINNA

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste, d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!
Combien de fois changé de partis et de ligues!
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi. »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,

Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leur cœur l'ardeur de les punir;
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre la liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat;
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires;
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang de ses enfants;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques,
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire;
Sans pouvoir exprimer, par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,

De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelles violences,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps, et, voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Les ravages des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois. »

Cinna, acte I, scène III.

AUGUSTE REPROCHE A CINNA SON INGRATITUDE

Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître;
Et l'inclination n'a jamais démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.



Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs;
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le Ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident;
Je te fis, après lui, mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont malgré lui les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Émilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire;
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

. . . .

Ici, Cinna, interrompant Auguste, ouvre la bouche pour se disculper; mais l'empereur lui impose silence, et continue son discours :

Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,

Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé.
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu le sais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? De régner à ma place?
D'un étrange malheur son destin la menace,
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,

Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même;
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit, ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

Cinna, acte V, scène I.

LA FONTAINE

La Fontaine (Jean de) naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, et mourut à Paris, le 13 avril 1695.

Comme ses chefs-d'œuvre sont entre les mains de tout le monde, nous nous serions dispensés de le citer ici, si ce recueil n'était pas destiné à représenter, comme dans une galerie de tableaux, tous les plus célèbres poëtes de la France. Quel vide, en effet, si le grand fabuliste n'y trouvait point sa place! Nous ne nous arrêterons pas à faire son éloge. Il n'est personne qui n'ait admiré mille fois, en lisant et relisant ses fables immortelles, cette finesse d'observation, cette charmante naïveté, cette grâce, cette variété, cette souplesse de style, toutes ces qualités, en un mot, qui l'ont fait appeler *inimitable*. Nous ne parlerons point non plus de sa *bonhomie*, de ses distractions, de son repentir sincère après avoir publié ses *contes* immoraux : rien n'est plus populaire que l'histoire du *bon* la Fontaine, comme rien n'est plus admiré que ses écrits.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui, d'aventure,
Fait rider la face de l'eau ,
Vous oblige à baisser la tête ;.
Cependant que mon front, au Caucase pareil ,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,

Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent ;
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci ;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistait là dedans.
Il fit tant des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage

Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée;
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus;
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis;
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

ÉLÉGIE SUR LA DISGRACE DE FOUQUET.

Remplissez l'air de cris, en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,

Et que l'Anqueil, enflé, ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes,
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes,
Chacun attend de vous ce devoir généreux,
Les destins sont contents, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure;
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans le palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les traits de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appâts inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs.
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?

Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si ce séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du Ciel vous donne, en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers, Oronte nous appelle;
Vous dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage,
Du titre de clément rendez-le ambitieux;
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

MOLIÈRE

MOLIÈRE (Jean-Baptiste POQUELIN DE), fils et petit-fils de valets de chambre tapissiers du roi, naquit à Paris, le 15 janvier 1622. Il commença ses études à quatorze ans, chez les jésuites, et ses progrès furent rapides. Son père étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer son emploi auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne, en 1641. Quelque temps après, il quitta cette charge, et s'abandonna avec ardeur à son goût pour le théâtre; il se mit à la tête d'une de ces réunions de comédiens bourgeois dont la capitale comptait alors un assez grand nombre. Cette troupe, après avoir joué la comédie par amusement, la joua par spéculation; elle prit le nom très-exigeant de *l'illustre théâtre*. Ce fut alors que Poquelin, pour soustraire le nom de ses parents, désolés de sa nouvelle résolution, au mépris attaché à la profession de comédien, se fit appeler Molière. Il parcourait la province avec sa petite troupe, préludant aux merveilles de son art par de petites pièces bouffonnes. Sa première pièce régulière fut *l'Étourdi*, représentée à Lyon en 1653.

Molière fut à la fois le Corneille et le Racine de la comédie; également supérieur dans les pièces d'intrigue et dans celles de caractère, dans les pièces d'imagination et dans celles d'observation, il est resté jusqu'à présent sans rival. — Il a composé trente et une comédies, dont la moitié sont des chefs-d'œuvre auxquels rien ne peut être comparé, et dont l'autre moitié renferme des scènes que ses successeurs les plus illustres n'ont pu égaler. Molière termina sa carrière en jouant *le Malade imaginaire*. Il était indisposé lorsqu'on le représenta. Les efforts qu'il fit pour achever son rôle lui causèrent une convulsion, suivie d'un vomissement de sang qui le suffoqua quelques heures après, le 17 février 1673, à cinquante-trois ans.

Quant à la moralité de ses écrits, voici ce qu'en pensait J.-J. Rousseau, auquel on ne peut supposer un zèle excessif pour la morale chrétienne : « On convient, dit-il, et on sentira chaque jour davantage, que « Molière est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient « connus. Mais on ne peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même « Molière, dont je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école « de vices et de mauvaises mœurs plus dangereuse que les livres mêmes « où l'on fait profession de les enseigner!... Les honnêtes gens ne sont

« que des gens qui parlent; les vicieux sont des gens qui agissent, et que « les plus brillants succès favorisent le plus souvent... Il fait rire, il est « vrai, et n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme « invincible, les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devraient « attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices, mais je « voudrais bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il « favorise... »

Philaminte veut congédier Martine, sa servante, parce qu'elle ne connaît pas les lois de la grammaire.

PHILAMINTE, apercevant Martine.

Quoi! je vous vois, maraude;
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Hé!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE.

Quoi! vous la soutenez?

CHRYSALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE.

Mon Dieu! non;
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE.

Non; elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Hé bien! oui. Vous dit-on quelque chose là contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

CHRYSALE, se tournant vers Martine.

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, bas.

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrais-je la chasser? et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

CHRYSALE.

(à Martine.) (à Philaminte.)

Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?
Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne serait rien.

CHRYSALE, à Martine.

Oh! oh! peste, la belle!

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE.

Pis que tout cela!

PHILAMINTE.

Pis.

CHRYSALE.

(à Martine.) (à Philaminte.)

Comment! diantre, friponne! Euh! a-t-elle commis?...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRYSALE.

Est-ce là?...

PHILAMINTE.

Quoi! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences :
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois!

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE.

Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRYSALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrais bien que vous l'excusassiez !

CHRYSALE.

Je n'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.
Toute construction est par elle détruite ;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'imprudente ! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE.

Quand on se fait entendre on parle toujours bien,
Et tous vos bons dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !

BÉLISE.

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive :
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,

Et je parlons tout droit comme on parle cheuz nous.

PHILAMINTE.

Ah! peut-on y tenir?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour user une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel!
Je n'est qu'un singulier, *avons* est un pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère, ni grand'père?

PHILAMINTE.

O ciel!

BÉLISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise!
La grammaire du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE, à Bélise.

Hé! mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
(à Chrysale.)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRYSALE.

(à part)
Si fait. A son caprice il me faut consentir:
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant!

CHRYSALE.

(d'un ton ferme.) (d'un ton doux.)
Moi? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre enfant.

Les Femmes Savantes.

DESHOULIÈRES

Deshoulières (Antoinette **du Ligier de la Garde**) naquit à Paris, vers l'an 1633 ou 1634, et mourut dans la même ville, en 1694. La postérité n'a pas ratifié les jugements flatteurs que les contemporains de cette femme célèbre avaient portés sur ses écrits. On convient maintenant que ses deux volumes de poésies pourraient être réduits à cinquante pages; et encore ne faudrait-il pas être extrêmement difficile. Ce choix serait composé d'un certain nombre de ses *idylles*, qui se font remarquer généralement par des vers doux et faciles, mais très-prosaïques. Il n'y a pas assez de variété dans ses sujets, et ils sont traités sur un plan trop uniforme. Ce sont toujours des moralités adressées aux moutons, aux fleurs, aux ruisseaux dont elle envie le bonheur en le comparant au nôtre. Cette espèce de rapprochement vingt fois répété devient un lieu commun fastidieux. La morale de Mme Deshoulières est quelquefois épicurienne. Nous citerons sa plus célèbre idylle. Dans cette pièce elle recommande ses enfants à Louis XIV, sous le voile d'une charmante allégorie.

VERS ALLÉGORIQUES A SES ENFANTS

(JANVIER 1693)

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne

Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau!
Que je vous regrette!
Mais il faut céder:
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris:
Il rit de mes plaintes,
Et, sourd à mes craintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan vous défende:
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.

Oui, brebies chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

RÉFLEXIONS SUR LA MORT

Que l'homme connaît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend !
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir longtemps avant qu'il meure;
Il périt en détail impitoyablement.
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'accomplissement.

SUR LE JEU

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme, et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

BOILEAU

Boileau (Nicolas), sieur **Despréaux**, naquit à Crosne, près de Paris, en 1636, et mourut en 1711. Ses titres à l'immortalité sont ses *Satires*, ses *Épîtres*, le *Lutrin* et *l'Art poétique*. Ce dernier ouvrage lui a valu le titre glorieux de *Législateur de notre Parnasse*. Si l'on peut y désirer une critique plus profonde et des vues plus larges, on y admirera toujours un goût délicat, une pureté et une richesse d'expressions soutenues, et cette foule de vers si universellement vrais, qu'ils sont passés en proverbes et resteront les axiomes éternels de l'art.

Boileau demanda un jour à son ami Chapelle ce qu'il pensait de son style; celui-ci lui répondit : *Tu es un bœuf qui fait bien son sillon*. Ce mot nous semble donner une juste idée de la versification du grand satirique, qui est d'une élégance toujours grave et travaillée, même lorsqu'il plaisante.

« Ce n'est point du tout un poëte, dit M. Sainte-Beuve, si l'on ré-« serve ce titre aux êtres fortement doués d'imagination et d'âme : son « *Lutrin*, toutefois, nous révèle un talent capable d'invention, surtout « des beautés pittoresques de détail. Boileau, selon nous, est un esprit « sensé et fin, poli et mordant, peu fécond, d'une agréable brusquerie ; « religieux observateur du vrai goût, bon écrivain en vers, d'une cor-« rection sévère, d'un enjouement ingénieux... » Après avoir remarqué qu'en général Boileau, en écrivant, attachait trop de prix aux petites choses, et que chez lui la timidité du bon sens qui le caractérise fait que la métaphore est souvent douteuse, incohérente, trop tôt arrêtée, le même critique ajoute :

« A cela près, et nos réserves une fois posées, personne plus que nous « ne rend hommage à cette multitude de traits fins et solides, de des-« criptions artistement faites, à cette moquerie tempérée, à ce mordant « sans fiel, à cette causerie mêlée d'agrément et de sérieux qu'on trouve « dans les bonnes pages de Boileau. »

DÉLIRE DES PASSIONS

Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;
Qui toujours pour un autre enclin à la douceur,

Se regarde soi-même en sévère censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait, sans se flatter, le procès à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.
Un avare, idolâtre et fou de son argent,
Rencontre la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire et son souverain bien
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accru, moins il en fait usage.
Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
Dira cet autre fou non moins privé de sens,
Qui jette furieux son bien à tous venants,
Et dont l'âme inquiète, à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux, en effet, est le plus aveuglé?
L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé,
Répondra chez Frédoc ce marquis sage et prude,
Et qui, sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient, par un coup fatal, faire tourner la chance,
Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
Fêter dans ses serments tous les saints de l'Église.
Qu'on le lie; ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.
Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice:
Sa folie, aussi bien, lui tient lieu de supplice.

Satire 4.

A SON ESPRIT

Il n'est valet d'auteur ni copiste à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave-né de quiconque l'achète,
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce,
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître :
Et souvent sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché :
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
   Il a tort, dira l'un : pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?

Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère;
On le veut, j'y souscris et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit?
Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine (1) l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière (2).
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
Son livre en paraissant dément tous les flatteurs;
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phœbus désavoue :

(1) Libraire de Paris.
(2) Auteur qui a écrit contre Chapelain.

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier,
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre muse,
Et laissez à Feuillet (1) réformer l'univers.
. . . .
Puisque vous le voulez, je vais changer de style,
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt et Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés;
Perrin... Bon, mon esprit! courage! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie!
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures;
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages :
Qui méprise Cotin n'estime pas son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Satire 9.

(1) Fameux prédicateur.

PASSAGE DU RHIN

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde; et partout sur ses rives,
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
Qui, toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête :
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux :
Il a de Jupiter la taille et le visage,
Et depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
Ah ! périssent mes eaux! ou, par d'illustres coups,
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »

A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse,
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur des combats étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars;
Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus il les aborde, et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur de la patrie?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattants, inutiles soldats,
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras,
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme,
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme;
Et, leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance soutenu des regards du héros.

Son coursier écumant, sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté,
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivone, Nantouillet, et Coislin et Salard :
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavoix,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage :
Par ses soins, cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux ;
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toute part sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.
Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne,
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés :

Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine;
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Épître 4.

ÉPIGRAMME

Dans le Palais, hier, Bilain
Voulait gager contre Ménage
Qu'il était faux que Saint-Sorlin
Contre Arnauld eût fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez... C'est depuis vingt ans;
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup, dis-je en m'approchant;
La pièce n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

LA MOLLESSE

La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusque dans Cîteaux réveiller la Mollesse.

. . . .
La Mollesse, à ce bruit, se réveille, se trouble;
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper,
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle :
Au pied des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais;
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître;
Demain avec l'aurore un lutrin va paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins:
Ainsi le ciel l'écrit au livre des Destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
« O Nuit, que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent;
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.

Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi, son courage entraîné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assurait un asile :
Mais en vain j'espérais y régner sans effroi,
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie ;
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie ;
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux ;
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle :
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser !
O toi ! de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?...
Ah ! Nuit... ne permets pas... » La Mollesse, oppressée,
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Le Lutrin, chant II.

RACINE

Racine (Jean), né à la Ferté-Milon en 1639, entra dans la carrière dramatique lorsque Corneille commençait à vieillir. Il profita de tout le chemin que celui-ci avait fait dans l'art dramatique, et évita tous ses défauts. Moins fécond, moins sublime que lui, il est plus sage, plus soutenu, et constamment dirigé par une pureté de goût dont rien n'approche. Les plans, les intrigues, le dialogue ne peuvent être assez admirés. Son style élégant et harmonieux donne une idée de la perfection. Jamais poëte n'a peint le sentiment avec un coloris plus vif, plus naturel et plus vrai. Racine connaissait parfaitement le cœur humain, et son talent particulier était de lui parler et de l'attendrir. Mais comme la critique veut trouver à reprendre sur tout, on lui a reproché de n'avoir pas excité la terreur avec la même véhémence qu'il a excité la pitié, de n'avoir pas toujours mis assez d'action dans ses tragédies, et d'avoir donné à tous ses héros un air de ressemblance (1). — Nous ajouterons un autre reproche, celui d'avoir trop employé l'amour dans ses tragédies; cette passion, loin de contribuer toujours à rendre les héros intéressants, les dégrade quelquefois. Voltaire, croyons-nous, a eu raison de dire : « Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me paraissent ressembler à ceux qui préfèrent les nudités du Corrége au chaste et noble pinceau de Raphaël. »

Vers l'âge de trente-six ans, Racine renonça au théâtre par délicatesse de conscience. Il se maria, mena une vie de retraite, de ménage et d'étude pendant les douze années de sa maturité la plus entière; il écrivait l'histoire de Port-Royal, celle des campagnes du roi, prononçait deux ou trois discours d'Académie, et s'exerçait à traduire quelques hymnes d'Église. Mme de Maintenon le tira de ce repos en 1688, en lui demandant une pièce pour les pensionnaires de Saint-Cyr; de là le réveil en sursaut de Racine, à l'âge de quarante-huit ans; il fit deux tragédies dont le sujet est tiré de l'Écriture sainte: *Esther* et *Athalie*, deux chefs-d'œuvre immortels.

Les dernières années de Racine se passèrent dans la pratique des vertus les plus touchantes. Il mourut en 1699, révéré et pleuré de tous, et comblé de gloire.

(1) Grandperret, *Traité classique de littérature.*

BURRHUS S'EFFORCE DE DÉTOURNER NÉRON DU MEURTRE DE BRITANNICUS

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus !

BURRHUS.

De votre bouche ! ô ciel ! puis-je l'apprendre !
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Eh! ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être;
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus,
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle

De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs;
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel! les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout en ce moment on me bénit, on m'aime;
« On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
« Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
« Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,
« Je vois voler partout les cœurs à mon passage! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire :
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur;
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.

(Se jetant aux pieds de Néron.)

Me voilà prêt, seigneur; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;

Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON.

Ah! que demandez-vous!

BURRHUS.

Non! il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit; je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance:
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

Britannicus, acte IV, scène III.

ACHILLE ACCUSE AGAMEMNON DE VOULOIR IMMOLER IPHIGÉNIE

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduirais que pour être immolée;
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur? que faut-il que j'en pense?

Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins;
Ma fille ignore encor mes ordres souverains,
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? ô ciel! le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux!
Que ma foi, mon honneur, mon amour y consente!

AGAMEMNON.

Mais, vous qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle...

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous:
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments;

Et n'est-ce point pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux, qui me l'ont demandée.
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs;
Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermais le champ où vous vouliez courir:
Vous le voulez, courez, sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;

Vous que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.
Elle est de mes serments seule dépositaire:
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée:
Je ne connais Priam, Hélène ni Pâris;
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc; retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous étaient promis,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre;
Les rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense:
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance.

Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Iphigénie, acte IV, scène VI.

MORT D'HIPPOLYTE

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte, et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume,
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt: l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.

J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois, ses aïeux, sont les froides reliques;
Je cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain:
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
Qu'il lui rende... » A ces mots, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré;
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Phèdre, acte V.

SONGE D'ATHALIE

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit:
Ma mère Jésabel à mes yeux s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté

Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi !
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille ! » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les bras pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange;
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
..... Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux;
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux:
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre: le peuple fuit; le sacrifice cesse;
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur:
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre,
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Athalie, acte II, scène v.

PROPHÉTIE DE JOAD

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler.
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point sur leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?



C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ces mouvements secondez les transports.

LE CHŒUR.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob ! que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?
Pleure, Jérusalem ; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide ;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tant de charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABET.

O David !

LE CHŒUR.

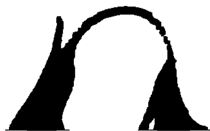
Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle (1)
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur son front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

Athalie, acte III, scène VII.

(1) L'Église.



CHAULIEU

Chaulieu (Guillaume **Amfrye de**) naquit à Fontenay, dans le Vexin normand, en 1639. Les ducs de Vendôme, pour le récompenser d'avoir bien géré leurs affaires, lui firent donner trente mille livres de rente en bénéfices. Ses poésies sont très-licencieuses. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il dit ne tend qu'à accréditer une philosophie épicurienne d'autant plus dangereuse qu'il a su la réduire en sentiment. Sa versification, en général très-facile, est souvent négligée, et même incorrecte. Chaulieu est mort en 1720, à quatre-vingt-un ans.

FONTENAY

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude;

. . . .
. . . .

C'est toi qui me rends à moi-même :
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre,
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions;

Je vis loin des préventions
Que forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir ;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui des flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour se pare à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature !

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux !

Puis sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me vîtes nourrir;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret prêt à vous quitter
Pour le manoir terrible et sombre,

Où des arbres dont tout exprès,
Pour un plus doux et long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

ROUSSEAU

Rousseau (Jean-Baptiste) naquit à Paris en 1671.— Sa vie nous offre un spectacle pénible ; nous y voyons le talent séparé de la vertu ; beaucoup de gloire, et peu de bonheur. Il voulut contenter à la fois les hommes religieux et les libertins, et, tandis que, dans un langage plein d'éloquence et de pompe, il reproduisait pour les premiers les cantiques du roi-prophète, il composait pour les autres des épigrammes obscènes, qu'il appelait les *Gloria Patri* de ses psaumes.

Accusé par ses ennemis d'être l'auteur de couplets infâmes qui excitèrent à leur apparition l'indignation de tous les gens de bien, Rousseau, non content de s'en laver, voulut les imputer à Saurin, de l'Académie des sciences. De là procès en diffamation et en calomnie, arrêt du parlement en 1712, et bannissement de Rousseau à perpétuité hors du royaume. Il mourut à Genette, hameau entre Mons et Bruxelles, en 1741, dans de grands sentiments de religion, et en protestant qu'il n'était pas l'auteur des couplets qui avaient empoisonné sa vie. J.-B. Rousseau était doué d'un admirable talent, au jugement même de ses plus ardents détracteurs.

« Sans doute le nom de *grand* qu'on lui donna, dit un critique (1), nous semble une dérision ; mais, s'il a été exalté dans son siècle par delà ses mérites, peut-être a-t-il été beaucoup trop déprécié dans le nôtre. En avouant que le style de ses *Allégories* est aussi dur et aussi inintelligible que le sujet en est froid et ridicule, on doit reconnaître aussi qu'il excella dans l'épigramme, et que ses *Odes* et ses *Cantates*, sans le mettre au rang de Pindare et encore moins d'Horace, ont de l'élévation, de la pompe, une harmonie savante et soutenue. Il ne possédait ni cette puissance d'émotions, ni cet intime enthousiasme qui caractérise le poëte lyrique ; sa richesse est dans la rime et l'expression bien plus que dans la pensée : mais, élève de Malherbe, il le surpassa dans la partie même où celui-ci avait été éminent. Depuis Rousseau on a fait mieux que lui dans l'ode sacrée et profane ; il avait mieux fait lui-même que tout ce qui existait déjà, et le *Cantique d'Ézéchias*, l'*Ode au comte de Luc*, la *Cantate de Circé* (2), honoreront toujours la poésie française. »

(1) M. Baron, *Résumé de l'histoire de la littérature.*

(2) On aurait pu ajouter : et bien d'autres pièces du même auteur.

ODE TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS

(*Isaïe*, chap. XXXVIII)

POUR UNE PERSONNE CONVALESCENTE

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années,
Je touchais à mon couchant;
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis,
Et dans cette nuit funeste
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu! votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage
Le mal a brisé mes os;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante,

Je soupire nuit et jour,
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas;
Son secours me fortifie
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace

Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps!

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments;
La mort aveugle et muette
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui, de sa menace,
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples,
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

A PHILOMÈLE

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle!

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire;
Les dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous l'Aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure;
La terre reprend sa verdure;
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs,
Le Zéphir cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accents,
Les oiseaux cessent leur ramage,
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre âme, attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisants!
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présents.

Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

A M. LE COMTE DU LUC

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets;

Ou tel que d'Apollon, le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois;
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles
Pour qui les doctes sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors;

Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais en maniant la lyre
Ni fureurs, ni transports.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne;
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix;
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois.

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons;
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice
Sont nos seuls Apollons.

Ah! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;

Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts,

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite,
Dérober au destin, téméraire interprète,
Ses augustes secrets;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fières déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir.

Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts;
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels,
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux,

L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages;
Prenez tous les fuseaux qui, pour les plus longs âges,
Tournent entre vos mains;
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux;
Et puissent les mortels amis de l'innocence
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux !

C'est ainsi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi;
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi (1).

(1) Il tomberait sans doute, si les divinités infernales étaient sensibles au charme des beaux vers. LA HARPE.

Je veux bien que cette prière soit un chef-d'œuvre d'harmonie poétique, mais

Une santé dès lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons;
Le ciel ne serait plus fatigué de nos larmes,
Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi des dieux même suivie
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux;
Un partage inégal ne leur fut jamais libre,
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse,
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talents;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence,
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillants.

C'en était trop, hélas! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

tout cela n'en est pas moins un contraste choquant. Est-ce que la poésie perdrait ses inspirations si elle s'adressait à Dieu au lieu de s'adresser à trois Parques? On dirait que le poëte n'ose pas avouer le christianisme, ni faire une prière au Dieu qu'il adore. Mais je dis que cet effort qu'il est obligé de faire pour adresser ses vœux pleins d'amour à des dieux qu'il ne croit pas, détruit tout l'enthousiasme et nuit aux touchantes émotions de l'âme.

LAURENTIE, *De l'Étude et de l'enseignement des lettres.*

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue;
Vainement un mortel se plaint et le fatigue
De ses cris superflus :
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux;

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole,
Ni des flots inconstants;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire,
Bravera, dans le sein des filles de Mémoire,
Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armait pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta, malgré nous, dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautains,
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés;
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois; c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'Immortalité.

SUR UN ARBRISSEAU

Jeune et tendre arbrisseau, l'espoir de mon verger,
Fertile nourrisson de Vertumne et de Flore,
Des fureurs de l'hiver redoutez le danger,
Et retenez vos fleurs qui se pressent d'éclore,
Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

Imitez la sage anémone,
Craignez Borée et ses retours,
Attendez que Flore et Pomone
Vous puissent prêter leur secours.
Philomèle est toujours muette,
Progné craint de nouveaux frissons,
Et la timide violette
Se cache encore sous les gazons.

Imitez la sage anémone,
Craignez Borée et ses retours,
Attendez que Flore et Pomone
Vous puissent prêter leur secours.

Soleil, père de la nature,
Viens répandre en ces lieux tes fécondes chaleurs,
Dissipe les frimas, écarte la froidure
Qui brûle nos fruits et nos fleurs;
Cérès, pleine d'impatience,
N'attend que ton retour pour enrichir nos bords,
Et sur ta fertile présence
Bacchus fonde l'espoir de ses nouveaux trésors.

Les lieux d'où tu prends ta course
Virent ses premiers combats,
Mais, loin des climats de l'Ourse,
Il porta toujours ses pas.

CRÉBILLON

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT DE), de l'Académie française, naquit à Dijon en 1674, et mourut à Paris en 1762, après avoir donné un grand nombre de tragédies, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre et dont la plus remarquable est *Rhadamiste*.

Il est comme le créateur d'une partie qui lui est entièrement propre, de cette terreur qui est l'un des objets de la véritable tragédie. Ses peintures sont peu gracieuses, mais elles sont hardies; ses images sont lugubres, mais elles saisissent l'âme et la subjuguent; sa versification est quelquefois rude, mais elle est toujours mâle et vigoureuse. Crébillon n'écrivait ni le plan de ses pièces, ni ses vers. Tout son travail était dans sa mémoire, mais sa mémoire était prodigieuse. Il ne le mettait par écrit que lorsqu'il s'agissait de distribuer des rôles. C'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer les défauts de sa diction. — On lui demandait un jour pourquoi il avait adopté le genre terrible. « Je n'avais point à choisir, répondit-il : Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu. »

SONGE DE CLYTEMNESTRE

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux;
Si vous saviez les maux que m'annoncent les dieux...
J'en frémis. Non, jamais le ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens, frappés par un triste réveil,
Pour la troisième fois se livraient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris lugubres et funèbres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivais malgré moi de si lugubres cris;
Je ne sais quels remords agitaient mes esprits;
Mille foudres grondaient dans un épais nuage,
Qui semblait cependant céder à mon passage.

Sous mes pas chancelants un gouffre s'est ouvert;
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert;
A travers l'Achéron, la malheureuse Électre
A grands pas, où j'étais, semblait guider un spectre.
Je fuyais, il me suit. Ah! seigneur, à ce nom
Mon sang se glace: hélas! c'était Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable;
Voici de tes forfaits le terme redoutable!
Arrête, épouse indigne, et frémis à ce sang
Que le cruel Égisthe a tiré de mon flanc! »
Ce sang, qui ruisselait d'une large blessure,
Semblait en s'écoulant pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien;
Mais, malheureuse! à peine a-t-il touché le sien,
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable;
Deux fois le Styx, frappé par ses mugissements,
A longtemps répondu par des gémissements.
Vous êtes accouru, mais le monstre en furie
D'un seul coup à mes pieds vous a jeté sans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

Électre, acte I, scène III.

LOUIS RACINE

Racine (Louis), fils du grand Racine, naquit à Paris en 1692. Son poëme de *la Religion* doit être rangé parmi les bonnes compositions de notre littérature. La sécheresse, il est vrai, se fait quelquefois un peu sentir dans un ouvrage où les épines de la dialectique se mêlent nécessairement aux grâces de la poésie. Mais peut-être le sujet appartenait - il moins à la langue poétique qu'à la prose. Peut-être aussi la faute n'est-elle pas entièrement au sujet. Dépourvu de la puissance créatrice qui distingue le génie du talent, Racine le fils s'est traîné faiblement sur le dessin tracé par deux grands maîtres : il a mêlé dans son poëme les méditations de Pascal et celles de Bossuet; mais sa muse a été comme abattue en présence de ces deux grands maîtres, et n'a pu porter le poids de leurs pensées : il ébauche ce qu'ils ont peint; il n'est qu'élégant lorsqu'ils sont sublimes. On ne trouve pas moins dans son ouvrage des détails précieux pour le style; les beautés mêmes sont nombreuses dans les deux premiers chants, qui contiennent les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme; on croit entendre plus d'une fois les sons affaiblis de cette harmonie céleste qui nous charme dans les vers d'*Esther* et d'*Athalie*.

Louis Racine était fort jeune lorsqu'il donna pour son coup d'essai le poëme de *la Grâce;* aussi est-il très-inférieur en tout à celui de *la Religion*, qui parut plus de vingt ans après. Cependant on apercevait déjà le même caractère de pureté et d'élégance, mais beaucoup moins marqué; et rien ne s'élève dans cet ouvrage jusqu'à la grande poésie. Les théologiens trouvent ce poëme entaché des erreurs de Jansénius.

Louis Racine est mort dans de grands sentiments de piété, en 1763.

INSTINCT DES OISEAUX

O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle!

Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne,
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans ce faible corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons, un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier en des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive, tout part; le plus jeune peut-être,
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

PORTRAIT DU SAUVEUR

Cependant il paraît à ce peuple étonné
Un homme (si ce nom lui peut être donné)
Qui, sortant tout à coup d'une retraite obscure,
En maître, et comme Dieu, commande à la nature.
A sa voix sont ouverts des yeux longtemps fermés,
Du soleil qui les frappe éblouis et charmés.
D'un mot il fait tomber la barrière invincible
Qui rendait une oreille aux sons inaccessible;
Et la langue qui sort de la captivité
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînaient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant, étendu sur un lit de douleurs,
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant
Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source;
Il ne dérange point les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux.
Vient-il pour contenter les esprits curieux ?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère;
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour;
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces merveilles;
Il parle : ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts;

Par lui sont révélés de sublimes secrets.
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle :
Il parle froidement d'une gloire éternelle ;
Il étonne le monde, et n'est point étonné ;
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né ;
Il paraît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un disciple qui vient se jeter dans ses bras,
Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas,
Lui demande par grâce un délai nécessaire,
Un moment pour aller ensevelir son père.
Dès ce moment suis-moi, lui répond-il alors,
Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.
Quittons tout pour lui seul ; que rien ne nous arrête.
Cependant il n'a pas où reposer sa tête.

La Religion, chant IV.

VOLTAIRE

VOLTAIRE (François-Marie AROUET, dit DE) naquit à Chatenay, village près de Sceaux, le 20 février 1694, et mourut à Paris le 30 mai 1778.

De grands talents et l'abus de ces talents porté aux derniers excès; des lumières capables d'honorer son siècle, des travers qui en font la honte; des sentiments qui ennoblissent l'humanité, des faiblesses qui la dégradent; tous les charmes de l'esprit, et toutes les petitesses des passions; l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique et le plus révoltant; de la philosophie, et de l'absurdité; la variété de l'érudition, et les bévues de l'ignorance; de beaux ouvrages, et des productions odieuses; des leçons de vertu, et l'apologie du vice; des protestations de zèle pour la vérité, et tous les artifices de la mauvaise foi; l'enthousiasme de la tolérance, et les emportements de la persécution; des hommages à la religion, et des blasphèmes affreux; des marques publiques de repentir, et une mort scandaleuse : tels sont les contrastes qui se trouvent dans cet homme unique, qu'on célèbrera toujours comme un esprit brillant et extraordinaire, mais que les hommes vertueux de tous les siècles stigmatiseront toujours aussi des noms de cynique et d'impie!

L'épopée, la tragédie, la comédie, l'opéra, l'ode, la poésie légère, tous les genres de poésies, en un mot, ont été traités par Voltaire; mais il ne s'est pas également distingué dans chaque genre.

Il a produit deux poëmes de longue haleine, d'abord *la Henriade*. Dès son début, le poëme annonce que le merveilleux ne trouvera que peu de place dans ses vers, et il tient parole; aussi a-t-on justement reproché à cette épopée sa sécheresse et ses proportions mesquines. Il y a pourtant beaucoup de beaux vers, de beaux morceaux même; mais dans ce poëme, qui est le combat du catholicisme et du protestantisme, la conviction religieuse devrait se montrer à chaque page, et elle manque partout. Son autre poëme, *la Pucelle d'Orléans*, est une épopée burlesque. L'indignation que nous fait éprouver l'infamie de l'auteur, qui se rendit complice des persécuteurs de Jeanne d'Arc, nous empêche d'apercevoir les beautés de cette œuvre antinationale, et nous interdit de nous en occuper.

Par ses tragédies, Voltaire se place immédiatement après Racine et Corneille. Il n'a pas, il est vrai, leur grandeur; il ne fait pas aussi bien

qu'eux le dialogue et la période poétique; mais il sait composer son drame, dessiner ses caractères, et, à part les sentences philosophiques et les attaques contre les prêtres et les rois, qui sont presque toujours des anachronismes, il prête le plus souvent à ses personnages un langage convenable.

Ses poésies légères, ses contes, ses épîtres badines méritent tous les éloges qu'on en a faits; la versification en est élégante, facile, pleine de grâce, étincelante d'esprit : pourquoi faut-il ajouter que ces formes séduisantes enveloppent presque toujours l'immoralité et l'irréligion !

ATTAQUE DES FAUBOURGS DE PARIS

ET APPARITION DE SAINT LOUIS A HENRI IV

Paris n'était point tel, en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tous temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Étaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance;
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages :
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore et plus de barbarie,
Dans les antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre:
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave et non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme et stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible ;
C'est là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte, il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient ; mais Mayenne à l'instant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les appelle au crime :
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré, sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.

Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux et cent fois terrassés,
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.
Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de la patrie,
Orgueilleux de combattre et de donner leur vie
Sous ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout sanglants sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.
Ange, qui conduisiez leur fureur et leurs bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Longtemps Bourbon, Mayenne, Essex et son rival,
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;

Les ligueurs, fatigués, ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées
Menacer des vallons les nymphes consternées :
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux;
Mais bientôt, renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hivers et qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes :
Tel Bourbon descendait à pas précipités
Du haut des murs fumants qu'il avait emportés :
Tel, d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles;
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris, suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, le flambeau à la main,
Dans les faubourgs sanglants se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point, son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
« Compagnons, apportez et le fer et les feux;
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux. »
Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.

Son corps majestueux, maître des éléments,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Étalaient sur son front les beautés immortelles;
Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur:
« Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Égorger tes sujets et régner sur des morts.
Arrête... » A ces accents plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre;
Il quitte le pillage : Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan, qui s'apaise et qui gronde:
« O fatal habitant de l'invisible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur! »
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
« Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père:
Ce Louis qui jadis combattit comme toi;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi;
Ce Louis, qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime:
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie. »
Le héros à ces mots verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux:
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux;
D'une divine horreur son âme est pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;

Trois fois son père échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Étrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,
Font pleuvoir sur le roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Le héros vit alors de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille :
« Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi ? »
Alors, ainsi que l'astre autour de la lumière,
Après avoir rempli sa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous;
Loin des murs de Paris le héros se retire,
Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincennes, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne, assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
Vincennes, tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'État, qu'un lieu de désespoir
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple et tantôt son amour.
Bientôt de l'occident, où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,

Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

La Henriade, chant VI.

COMBAT DE TURENNE ET DE D'AUMALE

Paris, le roi, l'armée, et l'enfer et les cieux
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière :
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière;
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier :
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long et le danger moins grand.
Leur arme est une épée, et, sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
« O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause, et combats avec moi;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice :
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice. »
D'Aumale répondit : « J'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême;
Tranquille au haut du ciel, il nous laisse à nous-même :
Le parti le plus juste est celui du vainqueur;
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur. »
Il dit, et, d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux.

Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force et la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne et l'évite :
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre :
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'ombre transparente,
Et se rompant encor, par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur, surpris et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit et moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur.
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse :
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc;
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent :
« De la Ligue à jamais le trône est renversé;
« Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé. »

Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche :
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche;
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne!
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine,
Dans ce moment affreux, s'offrit à tes esprits.

La Henriade, chant x.

LUSIGNAN A SA FILLE

POUR LA RAMENER A LA RELIGION DE SES PÈRES

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants :
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve ma fille, elle est ton ennemie.
Je suis bien malheureux !... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, protecteurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant où son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,

Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux; sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'envie;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher en cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

Zaïre, acte II, scène III.

GRESSET

Gresset (Jean-Baptiste-Louis), l'un des quarante de l'Académie française, naquit à Amiens en 1709. Il fut élevé par les jésuites, et entra à l'âge de dix-huit ans dans leur ordre; mais il fut obligé d'en sortir à cause de l'éclat que fit dans le monde son premier poëme, intitulé *Vert-Vert*. Ce charmant badinage, étincelant d'esprit, est versifié avec une grâce et une facilité admirables. Seulement on peut reprocher à l'auteur de jeter sur les religieuses un certain ridicule; ce qui était peu convenable surtout à un religieux. Son *Vert-Vert* fut suivi de *la Chartreuse*, épître qui contient des détails pleins d'originalité, et dont les vers sont aussi coulants qu'harmonieux. Nous citerons encore *le Lutrin vivant*, *le Carême impromptu*, qui méritent les mêmes éloges et le même blâme que *Vert-Vert*. Gresset est l'auteur d'une comédie, *le Méchant*, qui a obtenu un grand succès; c'est une des meilleures pièces du second ordre. Ses deux tragédies, *Édouard III* et *Sidney*, ont été jugées beaucoup moins favorablement.

Ce spirituel écrivain mourut à Amiens, en 1777, dans de grands sentiments de piété.

DESCRIPTION DE SA CHAMBRE

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée,
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états;

Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur de vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée.

. . . .

Sous ce portrait abominable,
On penserait qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui, d'un poids équitable,
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels;
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux,
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux :
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours de printemps.
Calme heureux, loisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangère,
Lorsqu'on y trouve le bonheur?

La Chartreuse.

IMAGE DE LA VIE

Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole,
Sur la surface d'un ruisseau.
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paraît, il surnage;
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux:
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés;
Tantôt un rivage sauvage
Et des déserts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues,
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour.

La Chartreuse.

MA RETRAITE

Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour.

9

Oui, dès que les désirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétait nos voix.
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où, sous des feuillages secrets,
Le Sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable Paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans des antres verts,
Suit la pente de la nature,
Et ne connaît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agréments français,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux,
Quand vos bergères fortunées,
Sur le soir des belles journées,

Ramènent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces palais où la Mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour,
Sur une toile enchanteresse
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres,
Où ma muse, plus d'une fois,
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois,
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours.
Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et, de la tardive Pomone,
Rappelant le règne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes,
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour.

La Chartreuse.

. . . .

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en âge,
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage;
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi;
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée,
Dans des flots de fumée,
S'abîme devant toi.

Que le jour commence à paraître
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon créateur, mon divin maître
Sera l'objet de mes concerts.
Trop heureux si, dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui.
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance et mon appui.

SUR LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre, effrayé, dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée...
Muses, dans ce moment de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil ;
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert d'un laurier fertile
Qui, par vos soins, ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers ;
Et loin du ciel de sa patrie
La mort termine ses revers.
D'où ces maux prirent-ils leur source?
Quelles épines dans sa course
Étouffaient les fleurs sous ses pas !
Quels ennuis, quelle vie errante !
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats !

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles,
S'élevant au trône des dieux,
L'Envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme;
Et, quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

SAINT-LAMBERT

Saint-Lambert (Charles-François, marquis de), de l'Académie française, naquit en 1717, à Vezelise en Lorraine, et mourut en 1803.

Les premières compositions de Saint-Lambert n'avaient pas jeté assez d'éclat pour l'élever au-dessus des littérateurs médiocres. Mais il se fit une réputation durable et en partie méritée par son poëme descriptif des *Saisons*.

La principale chose qui manque à ce poëme, c'est une sorte d'élan et de jet; c'est, pour ainsi dire, ce feu central qui doit échauffer une œuvre de ce genre, pour suppléer un peu à cet intérêt d'action qui soutient d'autres sujets. Outre la froideur, on lui reproche encore un vice d'ensemble et la monotonie des épisodes.. Cependant l'ouvrage n'est pas d'une main vulgaire; on y trouve des peintures neuves, et, en général, il est écrit avec beaucoup d'élégance.

Saint-Lambert a laissé quelques autres ouvrages qui ne sont pas sans mérite, mais qui, presque tous, sont entachés de l'esprit philosophique qui régnait de son temps.

L'ORAGE

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit se fait entendre
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et, le long du vallon, le feuillage a tremblé;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre :

Le nuage élargi le couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.
Elle redouble, vole, éclate dans les airs :
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons;
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent en tombant les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages.
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moissons! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit en un jour.



ROSSET

Rosset (Pierre Fulcrand de) naquit à Montpellier en 1722, et mourut à Paris en 1788. On ne peut lui disputer le mérite d'avoir donné dans son poëme de *l'Agriculture* le premier exemple d'un poëme français purement géorgique, et d'avoir prouvé que ce genre n'est pas incompatible avec notre langue, comme le supposait un aveugle préjugé, mais qu'elle peut souvent en surmonter les difficultés d'une manière très-heureuse. Il manque à ce premier essai, qui ne doit pas être jugé avec rigueur, beaucoup de grâces dont le sujet était susceptible, des épisodes qui auraient permis au poëte de se montrer, et qui auraient jeté plus d'agrément, de variété et de vie sur la sécheresse des détails agronomiques. Mais on y trouve fréquemment des morceaux très-bien faits, et qui annonçaient dans l'auteur un talent d'autant plus rare qu'il était accompagné d'une grande modestie.

LES VERS A SOIE

Lassés d'un vain loisir et libres de leurs maux,
Les vers veulent alors commencer leurs travaux;
Aidez de tous vos soins un espoir qui vous flatte.
Dans leurs corps transparents l'or de la soie éclate;
Vous les voyez monter : offrez-leur des rameaux ;
Qu'ils puissent y suspendre et filer leurs tombeaux.
Sous les anneaux mouvants qu'à vos yeux ils présentent,
Dans leur sein deux vaisseaux à longs replis serpentent;
La soie en se formant, brute et liquide encor,
Dans ses riches canaux coule ses ondes d'or.
La liqueur s'épaissit dans sa route dernière,
Se transforme en un fil, et sort par la filière.
Quand la chenille enfin voit ce temps arrivé,
Elle produit un suc jusqu'alors réservé.

En longs cercles d'abord, des fils qu'elle ménage,
Elle forme un duvet, appui de son ouvrage :
Bientôt elle décrit des mouvements plus courts,
Et ses fils plus serrés, unis par mille tours,
D'un tissu merveilleux composant la structure,
D'un œuf d'or ou d'argent présentent la figure.
Venez les admirer : ce ver dans sa prison
Ne commence qu'à peine à former sa cloison ;
Celui-ci, que déjà cache un épais nuage,
Laisse encor de ses fils entrevoir l'assemblage :
D'autres, se renfermant dans les mêmes réseaux,
Unis pendant la vie, unissent leurs tombeaux.
Mais dans ces jours, hélas ! si du bruit du tonnerre,
Le ciel dans son courroux épouvante la terre,
Ils frissonnent d'horreur, tombent, et pour jamais
Laissent en expirant leurs tissus imparfaits.

Agriculture, chant III.

LEBRUN

Lebrun (Ponce-Denis Écouchard), né à Paris en 1729, fut un élève de Louis Racine. Dès 1755 il publia quelques odes qui décelaient un beau talent lyrique; celle qu'il fit à l'occasion du désastre de Lisbonne fut principalement remarquée. Il en adressa une autre à Voltaire, en lui prodiguant une admiration et des éloges outrés, ce qui ne l'empêcha pas, quelques années après, de célébrer Louis XVI, *roi très-chrétien*, et sa vertueuse épouse. Par cette manière d'agir, il obtint et l'appui de la coterie philosophique et les faveurs de la cour. La révolution éclata, Lebrun monta de nouveau sa lyre; selon les circonstances, il fit des odes pour la liberté de 1789, pour Louis XVI, *roi citoyen*, puis des *odes républicaines* pour les bourreaux du monarque et pour leurs ridicules institutions. Enfin il célébra le général Bonaparte, Bonaparte consul, et Napoléon empereur. Malgré cette versatilité honteuse qui enlève toute moralité à sa poésie, et tout en flétrissant le poëte qui prostituait son encens devant tous les pouvoirs, nous devons reconnaître que ses vers sont pleins d'énergie, animés d'un enthousiasme vraiment lyrique; qu'il a de l'élévation, de la noblesse, et qu'un grand nombre de ses strophes étincellent de beautés de toute espèce; on peut seulement lui reprocher quelquefois de l'enflure et du néologisme.

Lebrun excella aussi dans l'épigramme, et il s'en fit une arme contre tout le monde, même contre ses parents et ses amis. Il mourut en 1807, membre de l'Institut.

LE TRIOMPHE DE NOS PAYSAGES

Quoi! de Tibur, de Lucrétile,
Horace a vanté les douceurs,
Et nous, dans un oubli stérile
Nous laissons nos bords enchanteurs!
Nous taisons ces frais Élysées,
Ces retraites favorisées

De Zéphyr, du calme et des eaux,
Où l'œil croit, loin des rives sombres,
Voir tout le peuple heureux des ombres
Errer encor sous des berceaux.

Est-ce l'art magique d'Armide
Qui te suspend à ces coteaux,
Toi qui fais d'un cours si rapide
Descendre l'ombrage et les eaux (1)?
Que de cascades bondissantes
Tombent en nappes blanchissantes
Et s'engouffrent dans ces bassins,
Tandis que l'écume élancée,
De l'onde par l'onde pressée,
Rejaillit au front des sapins!

Hébé, plus fraîche et moins ornée,
Plaît mieux que l'auguste Junon;
Versailles, ta pompe étonnée
Cède aux grâces de Trianon.
Oui, tes fastueuses merveilles
Épuisèrent les doctes veilles
Des arts soumis à tes désirs :
Louis te combla de largesses;
Tu me présentes des richesses,
Et mon cœur cherche des plaisirs.

Toi, qui m'inspires et m'appelles,
Tu ne seras pas oublié,
Beau lieu (2) si cher à nos Apelles,
Plus cher encor à l'amitié!

(1) Saint-Cloud.
(1) Moulin-Joli.

Je ne vois plus ta robe humide
Blanchir un cylindre rapide
De la dépouille des guérets;
Mais garde bien le nom champêtre
Que te donna ton premier maître,
Utile esclave de Cérès.

Laisse au faste qui se ruine
Gâter la nature à grands frais,
De ta simplicité divine
Conserve les touchants attraits,
Ces vieux saules ridés par l'âge,
Ce pont caché sous le feuillage,
Ces bords aux contours ondoyants
Où la Seine, embrassant tes îles,
Se plaît sous les voûtes mobiles
De ses ombrages verdoyants.

Je voulais chanter sur ma lyre
Ermenonville et Chantilly;
Mais le printemps vient de sourire
Dans les bocages de Marly.
Épris de ses grâces nouvelles,
Mon cœur y vole sur les ailes
Et de Zéphyr et de l'Amour.
Que j'aime ces légers portiques
Ombragés de ces bois antiques
Que respectent les feux du jour!

Vénus n'est plus dans Amathonte;
Vénus habite ces jardins!
L'Olympe cèderait sans honte
Aux charmes de ces lieux divins.

Là, quand la paisible Diane,
Promenant son char diaphane,
De ses feux argente les airs,
Des nymphes la troupe folâtre
Danse, et foule d'un pied d'albâtre
L'émeraude des tapis verts.

Toujours sur ces rives fleuries,
Les Grâces cueillent leurs bouquets;
Toujours les tendres rêveries
Sont errantes dans ces bosquets.
Des fleurs l'haleine parfumée,
Le doux bruit de l'onde animée,
Tout rend ces bords délicieux;
L'œil s'y plaît et le cœur respire
Un calme enchanteur qui l'attire.
Muse, couronne ces beaux lieux !

ÉPIGRAMME

On vient de me voler. — Que je plains ton malheur !
— Tous mes vers manuscrits. — Que je plains le voleur !

MALFILATRE

Malfilatre (Jacques-Charles-Louis de Clinchamp de), né à Caen en 1732, mourut dans l'indigence, à Paris, en 1767. Il aurait pu devenir un grand poëte, si une mort prématurée ne l'avait pas enlevé dans la force de l'âge à la littérature et à sa patrie. Son poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus* offre des détails heureux, mais l'invention en est médiocre. On a aussi de lui quelques odes et quelques fragments traduits de Virgile qui renferment de grandes beautés.

LES DEUX SERPENTS

Un bruit s'entend, l'air siffle, l'autel tremble.
Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent loin d'eux de tortueux sillons,
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
Leur cou mouvant, gonflé de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à sa victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;

Perce des traits d'une langue assassine
Son cou nerveux, les veines de son flanc;
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire et s'enivre de sang.
Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule et se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux;
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trêve.
Sa voix perdue en longs mugissements
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux et les forêts profondes.
Il tombe enfin, il meurt dans les tourments.
Il meurt : alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

GILBERT

Gilbert (Nicolas-Joseph-Laurent) naquit à Fontenoi-le-Château, près de Remiremont, en 1751. Le professeur qui lui avait enseigné les règles de la versification française se flattait d'avoir fait des poëtes de tous ses écoliers, un certain Gilbert *excepté*. Ce Gilbert était précisément le célèbre satirique du xviiie siècle, que des inégalités, des incorrections et des fautes de goût n'empêchent pas d'être cité parmi les premiers poëtes de son temps.

Ses principaux ouvrages sont la *Satire du* xviiie *siècle*, et celle qui est intitulée *Mon Apologie*. Dans la première, il peint et il attaque avec la vigueur de Juvénal tous les vices de son temps; dans la seconde, il démasque et flagelle impitoyablement les prétendus philosophes qui infestaient alors la société par leurs fausses et dangereuses doctrines. Peut-être son ardeur l'emporta-t-elle un peu trop loin, et l'empêcha-t-elle d'être toujours exempt de partialité. Le portrait malin qu'il fit de la Harpe dans son *Apologie* lui valut à son tour, de la part de ce critique, un jugement dénué de toute bienséance et de toute justice.

Une blessure grave à la tête, résultat d'une chute de cheval, avait occasionné à Gilbert des accès de folie; mais on ne peut nier que cette folie avait des moments bien lucides, puisque ce fut dans un de ces intervalles, et peu de jours avant sa mort, qu'il soupira l'élégie touchante que nous citons. Dans un accès de fièvre cérébrale, il avala une clef, et il expira au bout de quelques heures au milieu des convulsions d'une douleur dont la cause ne fut connue qu'après sa mort, arrivée à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1780.

LA PHILOSOPHIE DU XVIIIe SIÈCLE

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Étouffe les talents et détruit la vertu.

Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'Être suprême.
D'abord de l'univers réformateur discret,
Il semait ses écrits à l'ombre du secret;
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce,
Bientôt le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;
Et, lorsque, abandonnée à cette idolâtrie,
La France, qu'il corrompt, touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter son parti suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.
« Quoi ! votre muse en monstre érige la sagesse !
« Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse !
« Vous, jeune homme ! Au bon sens avez-vous dit adieu ?
« Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu.
« Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres.
« Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
« Mais dans notre âge ! Allons, il faut vous corriger :
« Éclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger.
« Pensez. A votre Dieu laissez venger sa cause :
« Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose;
« Surtout point de satire : oh ! c'est un genre affreux.
« Eh ! qui peut vous apprendre, écolier ténébreux,
« Que des mœurs parmi nous la perte était certaine,
« Que les beaux-arts couraient à leur chute prochaine ?
« Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
« Comme l'humanité règne dans tous les cœurs !
« Vous ne lisez donc pas le *Mercure de France ?*
« Il cite, au moins par mois, un trait de bienfaisance. »
Ainsi le grand Pathos, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,

Conseille par pitié mon aveugle ignorance;
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.

MON APOLOGIE

PSAPHON.

Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT.

Ah! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom!
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert faut-il donc que je dise:
C'est ce joli pédant, géomètre, orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?
Si j'évoque jamais du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de la Harpe, obscurément écrire:
C'est un petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,

Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique ?
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur ;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Sitôt qu'un auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme ;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend,
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent.
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre :
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.

AMERTUME ET CONSOLATION DE GILBERT A SES DERNIERS MOMENTS

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords ; il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur, qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

FLORIAN

FLOLIAN (Jean-Pierre CLARIS DE) est né en 1755, au château de Florian, dans les basses Cévennes. Retiré à Sceaux durant la tourmente révolutionnaire, il se vit arracher à sa vie paisible et jeter dans les prisons. Il en sortit avec le germe de la maladie qui l'enleva peu après, le 13 septembre 1794.

Florian est le premier de nos fabulistes après la Fontaine. Ses fables sont, en général, fort jolies; son coloris manque de force, sans manquer de quelque éclat; son esprit s'évapore quelquefois en bluettes; mais son feu, sans jamais répandre beaucoup de chaleur, jette souvent de beaux traits de lumière. Le poëte sait varier ses couleurs avec ses sujets; il sait écrire et converser, raconter et moraliser: nulle part on ne sent l'effort, et toujours on aperçoit la mesure.

LE CHATEAU DE CARTES

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulaient en paix leurs jours dans le simple héritage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;
Et le soir dans l'été, soupant sous le feuillage,
    Dans l'hiver, devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours:
Le père par un conte égayait ses discours,
    La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave et studieux,
    Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,

Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait leur mère,
L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : Papa, dit-il; daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire?
Ces deux noms sont-ils différents? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : « Il est fini! » Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant. »

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.

Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde, qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse ?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdit chancelle, étend les bras et tombe.
Il se casse le nez, et tout le monde en rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe ?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine;
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

CHÉNIER (ANDRÉ)

Chénier (André-Marie de) naquit à Constantinople en 1762, et fut conduit en France dès l'âge le plus tendre. Nourri de la lecture des Grecs, il s'efforça de rendre à l'idylle et à l'élégie françaises cette simplicité et cette grâce antiques dont nos poëtes avaient depuis longtemps perdu le secret, et il y réussit. Mais en reproduisant dans ses œuvres le goût exquis des anciens, il imita trop souvent la licence de leurs tableaux, et il est à regretter que la pudeur ne soit pas toujours respectée dans ses poésies. Devenu suspect pour avoir rédigé la lettre par laquelle l'infortuné Louis XVI en appelait au peuple du jugement qui le condamnait, il fut jeté en prison, puis conduit à l'échafaud, le 7 thermidor (1794). C'est pendant sa captivité qu'il fit la pièce suivante, dans laquelle il traduit en si beaux vers les plaintes d'une jeune fille qui partage son sort (1).

LA JEUNE CAPTIVE

« L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
« Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
« Boit les doux présents de l'aurore;
« Et moi comme lui belle, et jeune comme lui,
« Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
« Je ne veux point mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort ;
« Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
« Je plie et relève ma tête.
« S'il est des jours amers, il en est de si doux !
« Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts !
« Quelle mer n'a point de tempête !

(1) Cette jeune captive était Mlle de Coigny. Elle épousa le duc de Fleury, dont elle se sépara, et se fit appeler, du nom de son père, la comtesse de Coigny. Elle mourut le 17 janvier 1820.

« L'illusion féconde habite dans mon sein ;
« D'une prison sur moi les murs pèsent en vain ;
« J'ai les ailes de l'espérance.
« Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
« Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
« Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
« Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
« Ni mon sommeil ne sont en proie.
« Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
« Sur des fronts abattus mon aspect en ces lieux
« Ramène presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
« Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
« J'ai passé les premiers à peine.
« Au banquet de la vie à peine commencé,
« Un instant seulement mes lèvres ont pressé
« La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
« Et comme le soleil, de saison en saison,
« Je veux achever mon année.
« Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
« Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
« Je veux achever ma journée. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et, secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

DUCIS

Ducis (Jean-François) naquit à Versailles en 1733. On peut dire qu'il offre le modèle du littérateur honnête homme. S'étant consacré à la poésie tragique, il ne produisit pas un seul ouvrage qui n'eût un but utile, un caractère de moralité; dans tous, l'amour de la vertu, l'horreur du vice, sont profondément empreints. La plupart des scènes de ses tragédies sont parfaitement tracées, mais il est moins heureux dans la composition de l'ensemble. Son style, presque toujours soutenu par de grandes pensées, a de la force et de l'éclat; quelquefois aussi il pèche contre le goût et l'élégance; la versification de ses poésies fugitives est mieux soutenue.

Ducis est mort à Versailles en 1816.

VISION DE MACBETH

C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé, devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect! non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter leur sort, leur bras était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grâce aux dieux.
Étonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige? »

Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissant entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche :
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide;
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide,
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi. »
. . . . Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée :
Si loin du trône encor, comment y parvenir?
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin, dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur,
Et déjà du repos je goûtais la douceur;
A l'instant je sentis, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.

Macbeth, acte II.

CHARTREUSE DE SAVOIE

Savoie, ô mon pays! berceau de mes aïeux,
Montre-moi, découvre à mes yeux
Les asiles sacrés, les retraites austères,
Où saint Bruno, du haut des cieux,
Vit de ses chers enfants les essaims solitaires
Se poser, colons volontaires,

Dans tes déserts religieux.
Salut, trois fois salut, cellule où Dieu m'attire,
Où mon cœur reste, et où j'admire;
Sous ces hauts monts glacés, dans le ciel suspendus,
Sur ces frimas percés de mille fleurs nouvelles,
Les abeilles cueillir leurs trésors blancs comme elles,
Au milieu des parfums dans les airs répandus.
Peuple aimable de sœurs, oui, vos soins assidus,
Oui, vos travaux semblent me dire :
C'est ici qu'il nous faut produire,
Nous, le doux miel des fleurs; vous, celui des vertus...
Désert, heureux désert, quels sont tes priviléges!
Tu préserves mon cœur, mes oreilles, mes yeux.
Ton asile est un ciel d'où je m'élève aux cieux ;
Où je change en printemps l'hiver dont tu m'assiéges,
Où parmi les rocs et les neiges,
La nuit entend gémir les chants mystérieux.
Sois mille fois béni, désert qui me protéges;
Que ma vie et ma mort se renferme en ces lieux :
Garde bien mes soupirs, mes pas silencieux,
Mon humble toit religieux,
Le jardin de ma jeune abeille,
Mon doux repos quand je sommeille,
Ma conscience quand je veille,
Et la paix de mon âme, et son vol vers les cieux.

DELILLE

Delille (Jacques), de l'Académie française, naquit à Aigueperse en Auvergne, en 1738. Peu d'écrivains français l'ont égalé dans le genre descriptif. Peu de poëtes ont laissé un plus grand nombre de vers, et d'aussi beaux vers. Son style est toujours brillant et pittoresque, et l'alexandrin prend sous sa plume une souplesse et une variété étonnantes. Cependant la plupart de ses poëmes présentent aussi des défauts saillants. Sa versification, quelquefois maniérée, et en général surchargée d'antithèses, laisse trop voir la recherche de l'élégance et de la grâce. On lui a reproché aussi, et non sans raison, de manquer de plan, et de faire un poëme avec des morceaux détachés, liés souvent ensemble par de froides transitions.

Ses plus célèbres ouvrages sont la traduction des *Géorgiques* de Virgile, et son poëme des *Jardins*. Il a donné aussi des *poésies fugitives*. On y remarque surtout un *dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, dans lequel il s'est élevé à ce que la poésie lyrique a jamais eu de plus touchant, de plus énergique et de plus sublime. Cette pièce fut composée, sur la demande de Robespierre, pour la fête de l'Être suprême, qui devait être célébrée au Champ-de-Mars. Chaumette, après en avoir entendu la lecture, dit au poëte : « C'est très-bien; mais le moment n'est « pas encore venu de publier ces vers-là; quand il en sera temps, je « vous avertirai. »

Delille est mort en 1813.

LE CURÉ DE CAMPAGNE

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.

Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits!
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime :
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels l'un de l'autre ennemis
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent, et non pas magnifique,
Au dedans, des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors :
La pauvreté dégrade, et le faste révolte;
Partagez avec lui votre riche récolte :
Ornez son sanctuaire, et parez son autel;
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel :
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur et que console un sage!
Non, Rome subjuguant l'univers abattu
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.

L'Homme des champs, ch. I.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

D'où me vient de mon cœur l'ardente inquiétude?
En vain je promène mes jours

Du loisir au travail, du repos à l'étude ;
Rien n'en saurait finir la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.

Des voluptés essayons le délire,
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre.
Grâces, Plaisirs, Amours, Jeux, Ris, accourez tous !
Que le vin coule !
Que mon pied foule
Les parfums les plus doux !
Mais quoi ! déjà la rose pâlissante
Perd son éclat ; les parfums, leur odeur ;
Ma lyre échappe à ma main languissante,
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.

Volons aux plaines de Bellone,
Peut-être son brillant laurier
A mon cœur va faire oublier
Le noir chagrin qui l'environne.
Marchons ; déjà la charge sonne,
Le fer brille, la foudre tonne,
J'entends hennir le fier coursier ;
L'acier retentit sur l'acier ;
L'Olympe épouvanté résonne
Des cris du vaincu, du vainqueur ;
Autour de moi le sang bouillonne :
A ces tableaux mon cœur frissonne,
Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'ambition m'appelle,
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle :
Pour commander, j'obéis à sa loi.
Puissant dominateur de la terre et de l'onde !

Je dispose à mon gré du monde,
Et ne puis disposer de moi.
Ainsi d'espérances nouvelles
Toujours avide et toujours dégoûté,
Vers une autre félicité,
Mon âme ardente étend ses ailes,
Et rien ne peut calmer, dans les choses mortelles,
Cette indomptable soif de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit : « J'ai réservé pour moi
« L'éternité qui te précède ;
« L'éternité qui s'avance est à toi. »

Ah ! que dis-je ! écartons ce profane langage.
L'éternité n'admet point de partage ;
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir ;
Dans lui ton existence à jamais fut tracée,
Et déjà ton être à venir
Était présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur,
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle !
Eh ! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux ?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux !
Que semble à ses regards l'ambition superbe ?
C'est de ces vers rampants, dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.

Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité?

C'est cette perspective en grands pensers féconde,
C'est ce noble avenir, qui, bien mieux que ces lois
Qu'inventa de l'orgueil l'ignorance profonde,
Rétablit en secret l'équilibre du monde,
Aux yeux de l'Éternel égale tous les droits,
Nos rires passagers, nos passagères larmes;
Ote aux maux leur tristesse, aux voluptés leurs charmes;
De l'homme vers le ciel élance tous les vœux.
Absent de cet atome, et présent dans les cieux,
Voit-il, daigne-t-il voir s'il existe une terre,
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre;
S'il est là des héros, des grands, des potentats;
Si l'on y fait la paix, si l'on y fait la guerre;
Si le sort y ravit ou donne des États?
Eh! qui, du sommet du coteau,
Voyant le Nil au loin rouler ses eaux pompeuses,
Détournerait les yeux de ce riche tableau
Et de ces eaux majestueuses,
Pour entendre à ses pieds murmurer un ruisseau?

Silence, êtres mortels! vaines grandeurs, silence!
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence,
Et le respect d'une juste puissance,
Près d'un vaste avenir courte et frêle existence,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité,

Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle égalité.
Tel le vaste Apennin, de sa cime hautaine,
Confondant à nos yeux et montagne et vallon,
D'un monde entier ne forme qu'une plaine,
Et rassemble en un point un immense horizon.

Ah! si ce noble instinct par qui du grand Homère,
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'était qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé;
Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme, épouvanté,
A l'aspect du néant se rejette en arrière?
Pourquoi, dans l'instabilité
De cette demeure inconstante,
Nourrit-il cette longue attente
De l'immuable éternité?

Non, ce n'est point un vain système;
C'est un instinct profond vainement combattu;
Et sans doute l'Être suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même
Pour combattre le vice et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité,
Propice au bon, et terrible au coupable,
Du temps qui, sous ses yeux, marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice.
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez! vous êtes immortels.

Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels...

LES CATACOMBES

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains;
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour, où du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.

Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts (1),
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses,
Qui croisent en tout sens leurs routes ténébreuses.

(1) Le peintre Robert.

Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Le palais de la nuit, cette sombre cité;
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses;
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre. Hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas;
Il cherche, mais en vain; il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin de route en route et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle; l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures;
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et pour comble d'effroi dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions! Tout soin est inutile;

L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nefs découragés ne la soutiennent plus!
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux;
Le délire brûlant, le désespoir affreux;
La mort!... non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus digne éloge et son plus digne prix!
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret et séchés par la rage.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas! dans l'ombre immense,
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,

Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin, sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève,
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieu! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue!
La cité, le hameau, le verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

LE BAILLY

Le Bailly (Antoine-François), né à Caen en 1756, et mort en 1832, est un de nos meilleurs fabulistes après la Fontaine.

Le style de le Bailly n'a ni l'élégance ni le coloris de celui de Florian; mais il a une simplicité plus vraie et plus franche. Il possède à un plus haut degré, peut-être, ce qui paraît tenir aux mœurs et au caractère de la Fontaine, ainsi qu'à son tour d'esprit. Comme ce grand modèle, il invente des appellations et les distribue avec une sage parcimonie; mais où il semble en avoir le mieux retracé la manière, c'est dans certaines pensées, dans certaines saillies, dans certains traits qu'il laisse échapper avec abandon à travers la narration. Parmi ses qualités estimables, le principal défaut qu'on pourrait reprendre est la longueur excessive de quelques fables dont l'étendue heurte évidemment la nature et l'essence même de l'apologue, qui compte la brièveté au nombre de ses principaux attributs. Le plus grand nombre cependant des apologues de le Bailly n'excède pas les bornes convenables. Peut-être désirerait-on aussi quelquefois dans son style un peu plus de cette richesse et de cette élégance qui se concilie mieux qu'on ne pense avec la naïveté de l'apologue: la perfection de la Fontaine nous a rendus si difficiles pour ce genre de poésie!

LES MÉTAMORPHOSES DU SINGE

Gille, histrion de foire, un jour, par aventure,
Trouva sous sa patte un miroir;
Mon singe au même instant de chercher à s'y voir.
« O le museau grotesque! O la plate figure!
S'écria-t-il: que je suis laid!
Puissant maître des dieux, j'ose implorer tes grâces;
Laisse-moi le lot des grimaces;
Je te demande au reste un changement complet. »
Jupin l'entend, et dit: « Je consens à la chose:

Regarde : es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit le drôle s'examine,
Aime assez son plumage, et beaucoup son caquet;
Mais il n'a pas tout vu : « Peste! la sotte mine
Que me donne Jupin! le long bec que voilà!
J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme :
Donnez-moi vite une autre forme. »
Par bonheur en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire;
Il en fait donc un paon; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane et s'admire.
Mais las! il voit ses vilains pieds;
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
« Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser.
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
Et vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère;
Mais aussi plus d'autre prière;
Que je n'entende plus ton babil importun. »
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être;
Et qu'en fait-il? Un petit-maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

D'AVRIGNY

Avrigny (Charles-Joseph Loeillard d') né à la Martinique vers 1760, mort à Paris en 1823, a publié divers morceaux de poésie sur des sujets patriotiques ou à la louange de Napoléon, imprimés sous le titre de *Poésies nationales*; et une tragédie de *Jeanne d'Arc à Rouen*, en cinq actes et en vers, qui a obtenu un brillant succès. On a encore de lui un poëme intitulé *la Navigation moderne, ou le Départ de Lapérouse,* qui se distingue par la correction du style.

MISSION DE JEANNE D'ARC

Mon nom vous est connu... Depuis que je suis née
L'hiver n'a pas vingt fois vu s'achever l'année.
Sous un rustique toit Dieu cacha mon berceau;
Non loin de Vaucouleurs, quelques prés, un troupeau,
Des auteurs de mes jours composaient la richesse;
Le travail de leurs mains nourrissait leur vieillesse.
Docile à leurs leçons, heureuse à leur côté,
Mon enfance croissait dans la simplicité;
Et, bergère comme eux, j'errais sur les montagnes,
Chantant le nom de Dieu qui bénit les campagnes.

Chaque jour cependant, jusqu'à nous apportés,
Des bruits affreux troublaient nos hameaux attristés :
On disait qu'inondant et nos champs et nos villes,
L'Anglais, à la faveur de nos haines civiles,
Allait bientôt, brisant nos remparts asservis,
Saper les fondements du trône de Clovis,
Et de la Loire enfin franchissant la barrière,

Sous les murs d'Orléans arborer sa bannière.
Des maux de mon pays en secret tourmenté,
Tout mon cœur s'indignait, jour et nuit agité;
Et du bruit des combats au milieu des prairies,
Seule, j'entretenais mes longues rêveries.
Un soir, il m'en souvient, de la cime des monts
L'orage en s'étendant menaçait nos vallons;
Tout fuyait... Près de là, l'ombre d'un chêne antique
Protégeait du hameau la chapelle rustique;
J'y cours, et sur la pierre où j'implorais les cieux,
Le sommeil, malgré moi, vint me fermer les yeux.
Tout à coup de splendeur et de gloire éclatante,
Du céleste séjour une jeune habitante,
La houlette à la main se montre devant moi :
« Humble fille des champs, dit-elle, lève-toi !
« Du Souverain des cieux l'ordre vers toi m'amène.
« Geneviève est mon nom, les rives de la Seine
« Me virent comme toi conduire les troupeaux.
« Quand du fier Attila les funestes drapeaux
« Envoyaient la terreur aux deux bouts de la France,
« Ma voix, au nom du Ciel, promit sa délivrance.
« Le Ciel veut par ton bras l'accomplir aujourd'hui.
« Du trône des Français, va, sois l'heureux appui.
« Le Dieu qui, des bergers empruntant l'entremise,
« Jadis arma David et dirigea Moïse,
« Dans les murs de Fierbois, au pied des saints autels,
« Cache depuis longtemps aux regards des mortels
« Le glaive qui, remis aux mains d'une bergère,
« Doit briser les efforts d'une armée étrangère.
« En secret éclairé par un avis des cieux,
« Déjà Valois attend le bras victorieux
« Que suscite pour lui leur faveur imprévue.

« Pleine du feu divin, va t'offrir à sa vue;
« Marche : Orléans t'appelle au pied de ses remparts;
« Marche, à ta voix l'Anglais fuira de toutes parts,
« Et le temple de Reims verra, dans son enceinte,
« Sur le front de ton roi s'épancher l'huile sainte. »

L'immortelle à ces mots remonte dans les airs;
Et moi, le cœur ému de sentiments divers,
Je m'éveille incertaine et n'osant croire encore
Au choix trop éclatant dont l'Éternel m'honore.
Mais trois fois quand la nuit ramène le repos,
Je vois les mêmes traits, j'entends les mêmes mots :
« Humble fille des champs, lève-toi, Dieu t'appelle;
« Au Ciel, à ton pays, tremble d'être infidèle ! »
Je cède enfin, je pars, respirant les combats.
Le frère de ma sœur accompagnait mes pas.
J'avais atteint le front des collines prochaines...
Là, muette et pensive, à nos bois, à nos plaines,
Par un dernier regard j'adressai mes adieux;
Et le toit paternel disparut à mes yeux....

(Jeanne d'Arc, un moment attendrie, s'arrête et se tait.)

. . . . Au travers du trouble et du ravage,
Vers la cour de Valois le Ciel m'ouvre un passage.
J'arrive. On m'interroge, on doute de ma foi;
Mais les pontifes saints ont rassuré mon roi :
Je parais à ses yeux. Sans crainte, sans audace,
J'entre. Un de ses guerriers est assis à sa place;
Lui-même, au milieu d'eux, il siége confondu,
Mais un esprit céleste, à mes yeux descendu,
Me le montrait du doigt et planait sur ma tête.
J'approche, et devant lui je m'incline et m'arrête.

Des cieux à haute voix j'annonce les décrets.
« Oui, me dit-il, commande, et mes soldats sont prêts
« A suivre sur tes pas l'ardeur qui te transporte. »
Il dit; et de Fierbois à son ordre on m'apporte
Le glaive qui bientôt doit venger les Français.
Nous partons... Mais pourquoi retracer nos succès?
Jeune et faible instrument de la faveur céleste,
Je marchais, je parlais... Dieu seul a fait le reste.

Jeanne d'Arc à Rouen, acte III, scène v.

FONTANES

Fontanes (Louis, marquis de), pair de France, membre de l'Académie française, etc., naquit à Niort en 1757, d'une mère catholique et d'un père protestant. Il ne s'était fait connaître encore que par quelques pièces de vers insérées dans le *Mercure* et *l'Almanach des Muses,* lorsqu'il publia sa traduction en vers de *l'Essai sur l'homme,* de Pope. Cette production, modèle de pureté et d'élégance, répandit beaucoup d'éclat sur la réputation naissante du jeune poëte, et le plaça au rang des littérateurs destinés à propager la perfection du bon goût. Quelques petits poëmes tels que *la Chartreuse de Paris, la Forêt de Navarre, Essai sur l'astronomie,* et surtout *le Jour des morts dans une campagne,* ajoutèrent beaucoup à l'opinion avantageuse qu'on avait conçue de son talent.

« Les vers de Fontanes, dit M. Villemain, d'un tour noble, harmonieux et concis, se portaient naturellement sur les pensées religieuses; ils en recevaient l'inspiration. Majestueuse et rapide dans l'épître où il a célébré l'éloquence des Livres saints, cette inspiration est attendrissante et naïve dans le poëme de la Chartreuse; une tristesse pleine de douceur et de poésie anime cette espèce d'élégie; la mélodie des paroles s'y confond avec l'émotion de l'âme, et l'on croit entendre au loin quelques sons à peine affaiblis de la lyre de Racine. » (Discours de réception à l'Académie française.)

En vers comme en prose, dit un auteur critique, ses ouvrages sont des modèles de correction et d'élégance; mais le talent de bien faire des vers ne constitue pas un poëte : il faut de l'imagination, du génie, de l'invention, et ces qualités ont manqué à Fontanes; néanmoins sa place est belle, et il sera toujours classé parmi les littérateurs les plus celèbres de notre époque.

Il est mort à Paris le 17 mars 1821.

LA CHARTREUSE DE PARIS

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques!
Laisse-moi m'égarer dans tes jardins rustiques

Où venait Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent enfin rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours;
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyants remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis
Vante après cent hivers la grandeur de Louis !
Je préfère ces lieux où l'âme, moins distraite,
Même au sein de Paris peut goûter la retraite :
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore :
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux;
Son jour mélancolique et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissants j'aime à m'ensevelir;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces cris confus qu'élève une vaste cité,
Des enfants de Bruno ne troublent point l'asile;
Le bruit les environne, et leur âme est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstants,
Le fantôme du siècle emporté par le temps,

Passe et roule autour d'eux ses pompes mensongères;
Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères;
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux !
« Quel préjugé funeste à des lois si rigides
« Attache, dites-vous, ces pieux suicides?
« Ils meurent longuement rongés par le chagrin,
« L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
« Et le seul désespoir habite leurs cellules. »

Eh bien! vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux :
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.
Mais quel lugubre son, du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour?
C'est l'airain qui, du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
Redit en longs échos : Songe au dernier moment!
Le son sous cette voûte expire lentement;
Et quand il a cessé, l'âme en frémit encore.
La méditation, qui seule, dès l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil
L'épitaphe à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
O tableaux éloquents! Oh! combien à mon cœur
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles,
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles;
Les approches du soir, et ces ifs attristés

Où glissent du soleil les dernières clartés,
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts
Sortir d'un long silence et monter dans les airs;
Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes,
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort!
Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse :
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil;
Le jour meurt, la nuit vient, le couchant moins vermeil
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle;
Tout à coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis;
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ses vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici je ne vois plus les horreurs du trépas;
Son aspect attendrit, et n'épouvante pas.
Me trompé-je? Écoutons : sous ces voûtes antiques
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
Et la religion, le front voilé, descend;
Elle approche : déjà son calme attendrissant
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue;
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Vous dit tout bas : « Mon fils, viens ici, viens à moi.

« Marche au fond du désert, j'y serai près de toi? »
Maintenant, du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux; voyez dans les routes du monde
S'agiter les humains que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages
Où, sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths, se disputaient le sceptre des Césars;
La force était sans frein, le faible sans asile;
Parlez : blâmerez-vous les Benoît, les Basile,
Qui, loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent aux malheurs des refuges sacrés?
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
Oh! que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur!
C'est là qu'ils se cachaient, et les chrétiens fidèles
Que la religion protégeait de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvaient au moins prier sans craindre les bourreaux;
Le tyran n'osait plus y chercher ses victimes.
Et que dis-je! accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé
Venait demander grâce aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitaient l'ermitage :
Je vois dans les débris de Thèbe et de Carthage,
Aux creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitents fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices,
Mais leurs austérités ne sont point sans délices :
Celui qu'ils ont cherché ne les oubliera pas;

Dieu commande aux déserts de fleurir sous leurs pas.
Palmier qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venaient reposer sous ton ombre chérie !
Prophétique Jourdain, ils erraient sur tes bords;
Et vous qu'un roi charmait de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière !
Cet antre protégeait leur paisible sommeil;
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil;
Ils chantaient l'Éternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout à coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte au nom du Ciel un message de paix.

LE JOUR DES MORTS DANS UNE CAMPAGNE

Déjà, du haut des cieux, le cruel Sagittaire
Avait tendu son arc, et ravageait la terre;
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris,
N'offraient de toutes parts que de vastes débris :
Novembre avait compté sa première journée.
Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos, je vivais dans les champs.
Et quel poëte épris de leurs tableaux touchants,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone !
Oh ! comme avec plaisir la rêveuse douleur,
Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure !
Ce doux bruit a pour moi je ne sais quel attrait.
Tout à coup si j'entends s'agiter la forêt,

D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
Me semble murmurer dans la fleuille flétrie.
Aussi c'est dans ce temps que tout marche au cercueil,
Que la religion prend un habit de deuil;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.
Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
Sa voix rouvrait l'asile où dorment nos aïeux :
Hélas! ce souvenir frappe encor ma pensée.
L'aurore paraissait; la cloche balancée,
Mêlant un son lugubre aux sifflements du Nord,
Annonçait dans les airs la fête de la mort.
Vieillards, femmes, enfants, accouraient vers le temple.
Là préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ses heureuses tribus,
Un prêtre ami des lois et zélé sans abus,
Qui, peu jaloux d'un nom, d'une orgueilleuse mitre,
Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre,
Et des apôtres saints fidèle imitateur,
A mérité comme eux ce doux nom de pasteur.
. . . .
Il sut par l'espérance adoucir la tristesse.

« Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allégresse
« Célébraient à l'envi ces morts victorieux
« Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
« Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
« Nous pleurons aujourd'hui; notre deuil est leur joie,
« La puissante prière a droit de soulager
« Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
« Allons donc visiter leur funèbre demeure,
« L'homme, hélas! s'en approche, y descend à toute heure.

« Consolons-nous pourtant : un céleste rayon
« Percera des tombeaux la sombre région ;
« Oui, tous ses habitants, sous leur forme première,
« S'éveilleront surpris de revoir la lumière ;
« Et moi puissé-je alors vers un monde nouveau
« En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau ! »

Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus rendaient le Ciel propice,
Tantôt il adorait, humblement incliné.
O moment solennel ! ce peuple prosterné ;
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques ;
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques ;
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel ;
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante ;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux :
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible ;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre ;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre ;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir (1).

(1) La Harpe a dit que ce sont là les vingt plus beaux vers de la langue française.

Mais du temple à grands flots se hâtait de sortir
La foule, qui, déjà par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançait éplorée;
L'étendard de la croix marchait devant nos pas;
Nos chants majestueux, consacrés au trépas,
Se mêlaient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Les nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes;
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts,
Se confondaient au deuil et des champs et des airs.
Cependant du trépas on atteignait l'asile.
L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, alentour, croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en soufflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve; et mon âme attendrie
Voit, dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.
Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris!
Il nomme, il croit revoir tous ceux qu'il a chéris.
Mais, hélas! dans nos murs, de l'ami le plus tendre
Où peut l'œil incertain redemander la cendre?
Les morts en sont bannis; leurs droits sont violés;
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah ! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons! malheur au temps, aux nations profanes
Chez qui, dans tous les cœurs affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cesse d'être sacré!
Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;

Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Eh bien! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux?

J. CHÉNIER

CHÉNIER (Marie-Joseph DE), frère d'André Chénier, naquit à Constantinople en 1764, et fit ses études au collége Mazarin à Paris. Il embrassa avec enthousiasme la cause de la Révolution, et s'efforça d'en populariser les idées et les principes par ses tragédies et ses poésies lyriques. On doit déplorer cet abus d'un talent bien remarquable. Les productions de Marie-Joseph Chénier sont loin de jouir aujourd'hui de la grande vogue qu'elles ont eue de son vivant. Maintenant qu'il n'y a plus de fanatisme politique pour les soutenir, on est étonné de les trouver souvent faibles et languissantes.

Chénier est mort en 1811.

FUNÉRAILLES DE GERMANICUS

J'ai rempli de César la volonté suprême :
Deux cents prétoriens sur mes pas réunis,
Dans Brindes attendaient Agrippine et ses fils.
La lumière trois fois avait dissipé l'ombre,
Lorsqu'aux premiers rayons d'un jour livide et sombre
Le vaisseau, traversant les flots silencieux,
De ses voiles en deuil vient affliger nos yeux.
On voit avec ses fils Agrippine descendre :
L'urne où Germanicus n'est plus qu'un tas de cendre
Paraît; le peuple accourt sur la rive des mers;
Les chemins, les maisons, les toits en sont couverts.
Il est muet longtemps, et longtemps immobile;
Mais quand le char funèbre a roulé dans la ville,
Cent mille bras vers lui sont tendus à la fois;
Cent mille cris plaintifs ne forment qu'une voix.
Partout à la douleur la pompe est réunie.

Aux champs apuliens et dans la Campanie,
Les organes des lois, les ministres du ciel,
Laissent le tribunal, abandonnent l'autel;
Vieux guerriers, villageois, d'une course empressée,
Affrontant les rigueurs de la saison glacée,
Au héros, à la veuve, aux trois jeunes enfants
Viennent offrir des pleurs, des vœux et de l'encens.
Non loin de Tusculum, aux murs de Palestrine,
L'un et l'autre consul accueillent Agrippine,
Et durant la nuit même elle marche avec nous,
Toujours tenant ses fils dormant sur ses genoux,
Toujours à nos regrets offrant l'urne adorée.
Le jour découvre enfin cette voûte sacrée
Où l'on vit son époux, au sein de nos remparts,
Rapporter de Varus les sanglants étendards.
Elle entre, son cortége est bientôt Rome entière;
Et l'ombre du héros, près d'une épouse altière,
Semble, se réveillant sous l'airain sépulcral,
S'enorgueillir encor de ce deuil triomphal.
J'ai vu des légions les aigles renversées,
Des vétérans en pleurs les piques abaissées;
J'entendais à la fois, dans ce grand citoyen,
Tous les infortunés regretter un soutien,
Tous les vieillards un fils, tous les enfants un père,
L'armée un dieu vengeur, Rome un dieu tutélaire.
Si j'en crois les discours, la vestale a tremblé
Aux mourantes lueurs d'un feu pâle et voilé;
D'un son lugubre et lent les temples retentissent;
Sous leurs tombeaux ouverts nos ancêtres gémissent;
Et jusque sur l'autel, partageant nos douleurs,
Les marbres sont émus, l'airain verse des pleurs.

Tibère, acte I.

LEGOUVÉ

LEGOUVÉ (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste), membre de l'Institut, naquit à Paris en 1764, et mourut dans une maison de santé à Montmartre, le 30 août 1812. On lui doit plusieurs poëmes : *la Sépulture*, *les Souvenirs*, *la Mélancolie*, *le Mérite des femmes*; ce dernier est le plus célèbre. Il a fait aussi des tragédies qui ont eu du succès.

Ces différents poëmes brillent peu par l'invention, et on y rencontre souvent des vers durs et prosaïques, quelquefois des antithèses fausses et puériles, et des épithètes amenées par la rime; mais souvent aussi ils se recommandent par des passages écrits d'une manière pure, facile et brillante, et empreints d'une exquise sensibilité.

TERREUR DE NÉRON

. . . . Mon trône est renversé !
De l'univers entier je me vois repoussé !
Me voilà seul, portant la haine universelle !
Puisse-t-on ignorer le lieu qui me recèle !
Qu'au moins mes jours sauvés !... Dois-je former ces vœux !
N'avoir d'autre palais que ces caveaux affreux,
D'autre cour que leur deuil, leur silence et leur ombre,
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre !
Ah ! cette vie horrible est semblable au trépas !
Où suis-je ? un songe affreux !... Non, non, je ne dors pas !
De mon cœur soulevé c'est un secret murmure ;
Je m'entends appeler meurtrier et parjure ;
Je le suis... Mais quels cris ! quels lugubres accents !
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens...
Ne me trompé-je pas ? je crois voir mes victimes...
Je les vois, les voilà !... Du fond des noirs abîmes

S'élancent jusqu'à moi des fantômes sanglants;
Ils jettent dans mon sein des flambeaux, des serpents;
Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie...
Arrêtez... Est-ce toi, vertueuse Octavie?
Tu suis contre Néron un trop juste transport.
Qu'oses-tu m'annoncer?... Ah! je t'entends... la mort!
La mort!... Tu viens aussi me l'apporter, mon frère!
Mais que vois-je, grands dieux! Agrippine, ma mère!
Tous les morts, aujourd'hui, sortent-ils du tombeau?
« Meurs! meurs! » criez-vous tous... Quel supplice nouveau!
Contre moi l'univers appelle la vengeance,
Et la tombe elle-même a rompu son silence!
Je n'en peux plus douter, la mort, la mort m'attend:
Eh! comment soutenir ce redoutable instant?

Épicharis et Néron, acte V, scène IV.

DÉVOUEMENT DE MADEMOISELLE DE SOMBREUIL

Remontons au moment où d'un règne exécrable
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.
Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du sénat,
Des monstres qu'irritaient Bacchus et les Furies,
Aux prisons, en hurlant, portent leurs barbaries.
Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs;
Ils jettent morts sur morts et mourants sur mourants.
Tout frémit... Une fille au printemps de son âge,
Sombreuil, vient éperdue affronter le carnage.
« C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains! »
Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang! C'est peu: forte d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,

Et tantôt s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore :
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment.
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère,
Du milieu des bourreaux elle enlève son père,
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux (1).
Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone !
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis :
Pour admirer ton cœur tous les cœurs sont unis;
Et ton zèle, à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfants l'exemple, et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé !
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappe !

(*Le Mérite des femmes.*)

(1) Le poëte ne dit point ici qu'avant d'accorder à cette fille héroïque le salut de son père, les bourreaux exigèrent qu'elle bût un verre de sang, et qu'elle eut le courage d'accomplir cette horrible condition; cette tradition, du reste, est contestée. Mlle de Sombreuil devint l'épouse du comte de Villelume, et mourut à Avignon en 1823.

DUFRESNOY

Dufresnoy (Mme Adélaïde-Gillette Billet) naquit à Paris en 1775, et mourut dans la même ville en 1825.

Célébrée avec enthousiasme par les journaux, Mme Dufresnoy ne mérita pas tous les éloges qu'elle obtint en son temps. Les palmes académiques, en venant couronner son poëme de *la Mort de Bayart*, sujet héroïque qu'elle traita avec cette élévation de sentiment, cette force de pensée et cette pureté de goût dont l'accord est devenu si rare aujourd'hui, encouragèrent un beau talent, mais ne lui donnèrent pas ce génie créateur que lui avait refusé la nature.

Dans la pièce que nous citons, l'auteur, sous le voile transparent de l'allégorie, verse des larmes sur les malheurs de la France, sur le sort des guerriers, et rêve encore pour elle un avenir de grandeurs.

PLAINTE D'UNE JEUNE ISRAÉLITE

SUR LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM

O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.
Soleil, à mes regards dérobe ta lumière.
La fille de Sion, Jérusalem, hélas!
Sous un joug odieux courbe sa tête altière.
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Comment du Chaldéen reçoit-elle des lois,
La cité maîtresse du monde,
Qui naguère imposait le tribut à cent rois?
O ma chère patrie! O douleur trop profonde!
Tout Israël captif est sans force et sans voix.

Comment a succombé l'orgueil de ta puissance?
Comment tant de guerriers armés pour ta défense
Laissent-ils échapper le glaive de leurs mains?
Deviez-vous embrasser une lâche espérance,
Coupables habitants des rives du Jourdain?
Pourquoi de nos vengeurs enchaîner la vaillance?
L'ennemi redoutant leur généreux effort
Criait : La paix! la paix! il apporte la mort.
Toi, que Dieu remplissait de sa majesté sainte,
Temple dont Salomon avait tracé l'enceinte,
L'airain, le marbre, l'or qui couvraient tes parvis
Par l'indigne vainqueur à mes yeux sont ravis;
La pitié n'entre point dans son âme cruelle;
Il frappe et l'épouse et l'époux;
Le débile vieillard, l'enfant à la mamelle,
Le lévite lui-même expirent sous ses coups.
Déplorable héritier du plus illustre trône,
L'infortuné Sédécias,
Conduit esclave à Babylone,
Au fond d'un noir cachot va subir le trépas.
Nul ami n'entendra sa plainte et sa prière,
Nul ami n'aura soin de son heure dernière.
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Voilà! voilà le fruit de tes iniquités,
Sion! de l'Éternel tu bravas les paroles;
Sur l'autel du vrai Dieu tu plaças des idoles;
Tu t'enivras de voluptés :
Ton châtiment est juste, et le Dieu des batailles,
Pour l'exemple du monde, a brisé tes remparts;
Tes ennemis de toutes parts

Accourent à tes funérailles.
Sion trahit son Dieu : Dieu punit les ingrats.
Soleil, cache-moi ta lumière,
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

O coteau d'Engaddi, doux sommet du Carmel,
Qui versez à grands flots le vin, l'huile et le miel,
Je ne reverrai plus vos ombrages propices!
La main de l'étranger cueillera vos moissons;
Le sang rougira ces buissons
Où les roses d'Éden entr'ouvraient leurs calices.
Lieux sacrés, loin de vous on nous entraîne, hélas!
Soleil, cache-moi ta lumière :
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Cependant Dieu l'a dit (il n'a jamais trompé) :
Juda, qu'en ce moment sa colère humilie,
Des fers de son vainqueur quelque jour échappé,
Verra de Salomon la cité rétablie;
Mais sous un autre ciel on nous entraîne, hélas!
Soleil, cache-moi ta lumière!
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

BERCHOUX

BERCHOUX (Joseph) est né à Saint-Symphorien (Isère), en 1765. Le plus célèbre de ses ouvrages est le poëme de *la Gastronomie*. On y remarque beaucoup de finesse, de grâce, de malice, de gaieté, de franchise, et une très-grande facilité. On y désirerait seulement par intervalles un peu plus de sévérité dans les rimes.

Berchoux est mort en 1839.

MORT DE VATEL

Condé ! que ce grand nom ne vous alarme pas,
J'écris pour tous les temps et pour tous les climats;
Condé, le grand Condé, que la France révère,
Recevait de son roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilly,
Longtemps de race en race à grands frais embelli.
Jamais plus de plaisir et de magnificence
N'avait d'un souverain signalé la présence...
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi fameux maître d'hôtel.
Il mit à ses travaux une ardeur infinie;
Mais avec des talents il manqua de génie.
Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclament leur rôti.
Il prend pour en trouver une peine inutile.
« Ah ! » dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué :
« Je suis perdu d'honneur : deux rôtis ont manqué;
« Un seul jour détruira toute ma renommée,

« Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée
« Ne peut plus désormais se reposer sur moi :
« J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi ! »
Le prince, prévenu de sa douleur extrême,
Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
« Je suis content, Vatel; mon ami, calme-toi :
« Rien n'était plus brillant que le souper du roi.
« Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime :
« Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.
« — Prince, votre bonté me trouble et me confond;
« Puisse mon repentir effacer mon affront ! »
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore;
Le matin, le midi, point de marée encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie;
Il attend, s'inquiète, et, maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond; l'infortuné s'y livre :
Déjà percé trois fois, il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regrets, ô douleur !
S'il eût pu supporter un instant son malheur :
A peine est-il parti pour l'infernale rive,
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive.
On le nomme, on le cherche, on le trouve. Grands dieux !
La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.
Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont parleront longtemps les fastes de la table.
O vous qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitez pas !

La Gastronomie, chant III.

DARU

Daru (Pierre-Antoine-Noël-Bruno, comte), pair de France, membre de l'Académie française, naquit en 1767, à Montpellier. Il doit occuper un rang distingué parmi les poëtes et les hommes d'État dont s'honore la France. Sa traduction en vers des poésies d'Horace est une des meilleures que nous ayons. On voudrait y voir un coloris plus poétique; mais elle a de l'élégance, du nombre et de la correction.

Daru avait entièrement terminé un poëme en six chants sur l'*Astronomie*, lorsque la mort vint le frapper (1829). Ce poëme, qui, au jugement de M. de Lamartine, « promet d'éclairer son tombeau du rayon le plus tardif mais le plus éclatant de sa gloire, » offre de la grâce, de la variété dans le style, et des détails techniques très-poétiquement rendus.

LE PHÉNIX

La ville du Soleil t'appelle en son enceinte,
Pythagore; introduit dans la demeure sainte,
Regarde sur l'autel l'oiseau mystérieux,
L'oiseau dont les couleurs resplendissent aux cieux,
Présent qu'a fait au Nil l'odorante Arabie.
Né sans père, il vit seul; la mort lui rend la vie.
Être pur et léger c'est en vain qu'à ses yeux
La terre vient offrir ses bruits délicieux;
Dédaignant des mortels la pâture grossière,
Il s'abreuve aux rayons, source de la lumière;
L'Olympe est son palais, l'éther son aliment;
Sur ses ailes de pourpre il plane incessamment,
Part, s'éloigne, revient, et règne dans l'espace.
Quand l'hiver trois cents fois au printemps a fait place,

L'oiseau qui de ses jours sent le terme approcher,
Vient à l'autel sacré confier son bûcher ;
De myrrhe et d'aloès lui-même le compose,
Sur ce lit de parfums enfin il se repose,
Cherche d'un œil éteint la lumière du jour,
Et son dernier adieu monte au divin séjour.
C'en est fait; mais du ciel un trait part, l'encens fume :
Dégagé tout à coup du feu qui le consume,
Le Phénix rajeuni, plus brillant et plus beau,
S'élance du brasier qui devient son berceau ;
Et toute la nature, en le voyant paraître,
Retrouve en lui le dieu qui s'éteint pour renaître.
La ville d'Hélion, sur son fertile bord,
Des cendres du bûcher recueille le trésor,
Et l'Égypte salue avec des cris de joie
L'astre resplendissant que le ciel lui renvoie.
Pars, Pythagore, et va du Phénix ranimé
Raconter la merveille au Céphyse charmé.

L'Astronomie, chant III.

ESMÉNARD

ESMÉNARD (Joseph-Alphonse) naquit, en 1770, à Pélissane (Bouches-du-Rhône), et mourut par un accident aux environs de Fondi, en 1811. Il est l'auteur d'un poëme de la *Navigation*. Le plan de ce poëme est faiblement conçu, mais la versification en est brillante. Elle a de la force, de la noblesse, quelquefois de la chaleur et de l'harmonie; toutefois cette harmonie est plus sonore et retentissante que douce et gracieuse, et à la longue elle étourdit plus qu'elle ne flatte; cela tient peut-être au défaut de variété et de flexibilité dans les tons.

LA PRIÈRE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter.
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonier fidèle,
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du jour a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne saint au Dieu de l'univers.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages :
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Épure leur hommage, et console leurs maux.
« Dieu Créateur ! dit-il, toi dont les mains fécondes

« Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes,
« Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
« De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
« Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes,
« Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîmes,
« Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
« Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains?
« Par des vœux suppliants nos alarmes t'implorent;
« Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;
« Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi:
« La force et la vertu ne viennent que de toi.
« Daigne remplir nos cœurs, éloigne la tempête;
« Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
« Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
« Et qu'un jour nos drapeaux, par toi seul illustrés,
« Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
« Appellent le respect et la foi dans tes temples! »
Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs :
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautoniers émus répètent les accents,
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure:
L'Océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Éternel.

ANDRIEUX

Andrieux (François-Guillaume-Stanislas), de l'Académie française et professeur de belles-lettres au Collége de France, naquit à Strasbourg en 1759. En général, ses productions se distinguent par une exquise pureté de langage, jointe à une grâce facile et à un naturel piquant et ingénieux. On regrette de trouver dans quelques-unes le ton de cette philosophie sceptique et moqueuse, fille de Voltaire, et heureusement passée de mode. Andrieux est mort en 1833.

LE MEUNIER SANS-SOUCI

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème ;
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même ?
Le commun caractère est de n'en point avoir :
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse au gré de l'atmosphère
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Fréderic second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles ;
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.
  Il voulait se construire un agréable asile
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,

Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude,
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci! ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure;
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre?
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier;
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon...; mon moulin est à moi...
Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.

— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile;
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire; je ne veux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Postdam, à moi. Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu, de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre;
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous !... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et, se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, Messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,

Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

UNE PROMENADE DE FÉNÉLON

Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénelon dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple.
Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple ;
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
Quand du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,
Alors aux champs, aimés du sage et du poëte,
Solitaire et rêveur, il allait s'égarer.
De quel charme, à leur vue, il se sent pénétrer !
Il médite, il compose, et son âme l'inspire ;
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire ;
Sa gloire est d'être utile : heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu !
Ses regards, animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste ;
Sa taille est haute et noble ; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature, et jouit de Dieu même.
Il visite souvent les villageois, qu'il aime,
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Écoute le récit des peines, qu'il soulage,
Joue avec les enfants et goûte le laitage.

Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit, une famille y pleure.
Il entre, et sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect.
« O ciel! c'est Monseigneur!... » On se lève, on s'empresse;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.
« Qu'avez-vous, mes enfants? D'où naît votre chagrin?
« Ne puis-je le calmer? Versez-le dans mon sein.
« Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence :
« Pardonnez, Monseigneur, mais vous n'y pouvez rien;
« Ce que nous regrettons était tout notre bien.
« Nous n'avions qu'une vache : hélas! elle est perdue :
« Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue.
« Notre pauvre Brunon! nous l'attendons en vain!...
« Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
« Peut-il être un malheur au nôtre comparable!
« — Ce malheur, mes amis, est-il irréparable?
« Dit le prélat; et moi, ne puis-je vous offrir,
« Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?
« En place de Brunon, si j'en trouvais une autre...
« — L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre?
« Pour oublier Brunon il faudra bien du temps!
« Eh! comment l'oublier? ni nous, ni nos enfants,
« Nous ne serons ingrats... : c'était notre nourrice!
« Nous l'avions achetée étant encor génisse!
« Accoutumée à nous, elle nous entendait,
« Et même à sa manière elle nous répondait;
« Son poil était si beau! d'une couleur si noire!
« Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,

« Ornaient son large front et ses pieds de devant.
« Avec mon petit Claude elle jouait souvent ;
« Il montait sur son dos, elle le laissait faire !
« Je riais !... A présent nous pleurons, au contraire !
« Non, Monseigneur, jamais il n'y faudra penser,
« Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »
Fénelon écoutait cette plainte naïve ;
Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive :
Quand on est occupé de sujets importants,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.
Il promet en partant de revoir la famille.
« Ah ! Monseigneur, lui dit la plus petite fille,
« Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
« Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus. Adieu. »
Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées;
Il marche ; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit;
Ce reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
Tout à coup à ses yeux un objet s'est montré ;
Il regarde, il croit voir, il distingue en un pré,
Seule, errante et sans guide, une vache... C'est celle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle ;
Il ne peut s'y tromper ! Et soudain, empressé,
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant ; et Brunon, complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente ;
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.
Mais que faire ? Va-t-il poursuivre son chemin ?
Retourner sur ses pas, ou regagner la ville ?
Déjà pour revenir il a fait plus d'un mille.

« Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et, par mes soins,
« Elle leur coûtera quelques larmes de moins. »
Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et, marchant lentement, derrière lui l'emmène.
Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,
Voyez en ce moment ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore !
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?
Le voilà, fatigué, de retour au hameau.
Hélas ! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière ;
Il arrive à la porte : « Ouvrez-moi, mes enfants ;
« Ouvrez-moi, c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »
On accourt. O surprise ! ô joie ! ô doux spectacle !
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle :
« Ce n'est point Monseigneur, c'est un ange des cieux,
« Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux !
« Pour nous faire plaisir il a pris sa figure ;
« Aussi je n'ai pas peur... Oh ! non, je vous assure,
« Bon ange !... » En ce moment de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses piés.
« Levez-vous, mes amis... Mais quelle erreur étrange !
« Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange.
« J'ai retrouvé Brunon, et pour vous consoler
« Je revenais vers vous : que n'ai-je pu voler !
« Reprenez-la, je suis heureux de vous la rendre !
« — Quoi ! tant de peine ! ô ciel ! vous avez pu la prendre,
« Et vous-même !... » Il reçoit leurs respects, leur amour.
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle : « C'est donc ainsi que tu nous laisses !...
« Mais te voilà. » Je donne à penser les caresses !...

Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.
Tel, au retour d'Ulysse, Argus le reconnaît.
« Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore :
« A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore ;
« Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison.
« — Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison :
« On pleurerait ailleurs quand vous séchez nos larmes!
« Vous êtes tant aimé ! Prévenez leurs alarmes...
« Mais comment retourner ! car vous êtes bien las !
« Monseigneur, permettez, nous vous offrons nos bras ;
« Oui, sans vous fatiguer vous ferez le voyage. »
D'un peuplier voisin on abat le branchage.
Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu :
« Monseigneur est ici ! » Chacun est accouru ;
Chacun veut le servir. De bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbage frais ;
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais.
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin ; l'écho les double et les renvoie.
Il part ; tout le hameau l'environne, le suit ;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit ;
Le cortége bruyant, qu'égaie un chant rustique,
Marche... Honneurs innocents ! et gloire pacifique !
Ainsi par leur amour Fénelon escorté,
Jusque dans son palais en triomphe est porté.

PARSEVAL-GRANDMAISON

Parseval-Grandmaison (François-Auguste), de l'Académie française, naquit à Paris en 1759, et mourut en 1834.

Son ouvrage le plus remarquable est son poëme épique de *Philippe-Auguste* (1825). Il y a dans ce poëme une grande profusion d'épisodes dont plusieurs ne sont pas heureux. On peut reprocher aussi à M. Parseval d'avoir beaucoup prodigué, surtout dans ses narrations, les apostrophes, les comparaisons, et en général les mouvements oratoires. Malgré ces imperfections, la lecture du poëme de *Philippe-Auguste* est attachante. Les usages du temps, les jeux, les tournois, les costumes de la chevalerie, sont dépeints avec une exactitude intéressante, et souvent avec le mérite de la difficulté vaincue.

AGNÈS PREND LE VOILE

Agnès de Méranie, la seconde femme de Philippe, voyant son mariage réprouvé par la religion et puni par l'interdit lancé sur la France, se décide à prendre le voile pour rendre à sa rivale le trône et la main du monarque.

Le pontife a parlé; dépouillant sa parure
Et dévoilant aux yeux sa blonde chevelure,
Agnès en livre au fer l'inutile trésor.
Telle on voit sous la faux tomber la gerbe d'or.
Puis à ces vêtements dont le faste l'obsède,
Du lin religieux l'humilité succède.
Elle s'incline alors devant l'autel sacré,
Qui de la terre au ciel est le premier degré;
Bientôt un crêpe noir, déroulant ses plis sombres,
Sur elle a répandu de formidables ombres,
Et l'enferme vivante ainsi qu'en un tombeau.
Vers les quatre côtés du terrible rideau

Brillent d'un jour affreux quatre torches funèbres.
Tandis qu'elle est plongée en ces saintes ténèbres,
Le ministre sacré chante l'hymne des morts;
De lamentables voix répètent ces accords,
Et des tombeaux poudreux, aux voix qui se confondent,
Par un lugubre écho les profondeurs répondent.
Ainsi la chrysalide, en sa cellule d'or,
Paraissant sommeiller, médite son essor,
Et, lasse de ramper, secrètement dépouille
Les noirs anneaux couverts du limon qui la souille,
S'apprête à s'emparer de son éclat futur,
Revêt ses ailes d'or et de pourpre et d'azur,
Part, vole, et à tout à coup, la terre ravie,
Rayonne de splendeur, de jeunesse et de vie;
La néophyte ainsi, sous un abri pieux,
S'épure et se prépare à s'envoler aux cieux.
Mais, s'ouvrant tout à coup, le voile horrible tombe,
Et, comme si, quittant le séjour de la tombe,
Superbe elle marchait vers l'empire immortel,
D'un pas ferme et rapide elle monte à l'autel;
Elle y monte au milieu des pompes magnifiques,
Des candélabres d'or, des hymnes séraphiques,
Des festons odorants, des ministres pieux,
Dont l'essaim l'environne et lui promet les cieux;
Elle entend retentir le murmure qu'envoie
L'airain qui se balance et résonne avec joie;
Tandis que l'encens fume en ses vases flottants
Et mêle ses parfums aux parfums du printemps.
Déjà la néophyte, à l'autel redoutable,
Va prononcer le vœu, terrible, irrévocable,
Quand des cris tout à coup dans le temple entendus...
Dieu! ses enfants chéris à son amour rendus

S'élancent dans ses bras, guidés par Isembure.
Pour conserver au monde une vertu si pure,
Isembure elle-même a tenté les moyens
De rattacher Agnès à ses tendres liens,
Et croit pouvoir encor, par son doux artifice,
Opposer un obstacle à ce grand sacrifice.
Quel instant pour Agnès ! en vain le voile est prêt,
Le voile, le serment, le Dieu, tout disparaît;
Ses enfants... Pour son cœur, il n'est plus d'autre joie,
Et le monde pour eux a ressaisi sa proie.
Mais quel nouveau spectacle a frappé ses esprits !
Voilà, voilà du haut des célestes lambris,
Qu'apparaît à ses yeux l'auguste Geneviève;
Affermissant son âme, elle s'écrie : « Achève;
Ne permets point, Agnès, qu'un obstacle jaloux
S'élève entre ton cœur et l'immortel époux.
Que fais-tu? qu'attends-tu? la palme est déjà prête;
Vois ces rameaux sacrés qui flottent sur ta tête !
Dieu t'appelle. » O grandeur ! ineffable bonté !
Tout à coup un rayon de la Divinité,
Frappant les yeux d'Agnès, la remplit de sa flamme;
Agnès, à l'Éternel ouvrant toute son âme,
Aux objets les plus chers fait un dernier adieu,
S'arrache à ses enfants et se livre à son Dieu.
Mais son pénible effort pour vaincre la nature,
Qui dans son cœur ému se révolte et murmure,
Troublant tous ses esprits, a d'un trop faible corps
Par un cruel assaut fatigué les ressorts,
Et sa force bientôt se consume, pareille
A la lampe témoin de sa lugubre veille.

Philippe-Auguste, ch. IX.

BOISJOLIN

Boisjolin (Jacques-François-Marie **Vieilh de**), né à Alençon en 1761, s'était fait connaître de bonne heure par des poésies fugitives qui annonçaient un homme de talent. Le poëme intitulé *les Fleurs*, un fragment sur *la Pêche*, imité de Thompson, et une traduction de *la Forêt de Windsor* de Pope, lui avaient acquis une certaine réputation quand la révolution éclata. Le petit nombre d'ouvrages qu'il a publiés depuis ce temps, écrits d'un style pénible et maniéré, ne réalisent pas les espérances que ses essais avaient fait concevoir.

Il est mort à Auteuil en mars 1841.

LA CAMPAGNE AU LEVER DU SOLEIL

Le crépuscule, ami de la saison nouvelle,
Semble créer aux yeux des beautés qu'il révèle :
L'aube au front argenté fait naître lentement
Du réveil matinal l'incertain mouvement;
Dans l'air qui s'éclaircit l'alouette légère,
De l'aurore au printemps active messagère,
Du milieu des sillons monte, chante; et sa voix
A donné le signal au peuple ailé des bois.
Sous des rameaux en fleur le rossignol tranquille
Leur permet le plaisir d'une gloire facile;
Il sait que ses accents doivent rendre à leur tour
Les échos de la nuit plus doux que ceux du jour.
Souverain bienfaisant de la céleste voûte,
Et des heures en cercle entouré sur sa route,
Le soleil a conduit son char étincelant
Du signe du Bélier vers le Taureau brillant.
L'orient va s'ouvrir; de la séve animée
S'élève vers le dieu l'offrande parfumée.
Le feu de ses rayons n'entr'ouvre point encor

Les nuages voisins qu'il change en vagues d'or;
Mais son front se dévoile, et soudain la lumière
Perce, vole, et s'étend sur la nature entière.
Elle frappe, elle éclaire et rougit les coteaux
Dont la pente blanchit sous de nombreux troupeaux.
Dans ces châteaux lointains fermés à sa puissance,
Du palais du sommeil respectant le silence,
Elle va sous le chaume, où le vieux laboureur
De ce nouveau printemps implore la faveur;
Plus loin, elle produit, dans la forêt moins sombre,
Le mobile combat et du jour et de l'ombre.
De l'œil à cet éclat semblent se rapprocher
La cascade bleuâtre et l'humide rocher;
Et, d'un brouillard qui fuit, la montagne entourée
Reparaît sous l'azur dont elle est colorée.
La rivière à l'aspect du globe lumineux,
Sans abri, solitaire, en reçoit tous les feux :
Elle étincelle au loin, et son onde plus belle
Semble s'enorgueillir de sa beauté nouvelle.
Les rayons, divisés en mobiles réseaux,
Roulent en nappes d'or sur l'argent de ses eaux;
Son éclat vacillant se prolonge, et ma vue
Suit des flots radieux l'incertaine étendue,
Jusqu'aux lieux où le bois, par d'obliques retours,
Ombrage, rembrunit, me dérobe leur cours,
Et ferme à mes regards cette scène champêtre,
Où, comme aux champs d'Éden, l'homme semble renaître,
Et seul sait contempler dans le recueillement
Ce passage si doux du calme au mouvement,
Cette aimable union, ce céleste hyménée
De l'aurore du jour, du matin de l'année.

Les Fleurs.

LES FLEURS

Oh ! comme chaque fleur, en ce riant dédale,
Prodigue aux sens charmés sa grâce végétale !
Noble fils du soleil, le lis majestueux,
Vers l'astre paternel dont il brave les feux,
Élève avec orgueil sa tête souveraine ;
Il est le roi des fleurs, dont la rose est la reine.
L'obscure violette, amante des gazons,
Aux pleurs de la rosée entremêlant ses dons,
Semble vouloir cacher sous leurs voiles propices
D'un pudique parfum les secrètes délices :
Pur emblème d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide un modeste bienfait !
Le narcisse, plus loin, isolé sur la rive,
S'incline, réfléchi par l'onde fugitive ;
Cette onde, cette fleur s'embellit à mes yeux
Par les doux souvenirs du ruisseau fabuleux :
Tant les illusions des poétiques songes
Nous font encore aimer leurs antiques mensonges !
Vois l'hyacinthe ouvrir sa corolle d'azur ;
Le riche œillet, ami d'un air tranquille et pur,
Varier ses couleurs d'une teinte inégale ;
Le muguet arrondir l'argent de son pétale,
Et l'épais chèvrefeuille errer en longs festons.
La rose te sourit à travers ses boutons.

. . . .

Fleur chère à tous les cœurs ! Elle pare à la fois
Et le chaume du pauvre et le marbre des rois ;
Elle orne tous les ans la beauté la plus sage :
Le prix de l'innocence en est aussi l'image.

Poëme sur la Botanique.

ARNAULT

ARNAULT (Antoine-Vincent), secrétaire perpétuel de l'Académie française, naquit à Paris en 1766, et mourut dans la même ville en 1834. Son recueil de fables est, sans contredit, un des plus piquants et des plus agréables qui aient paru depuis la Fontaine. Mais peut-être doit-on reprocher à M. Arnault d'avoir donné trop souvent à ses apologues la couleur de la satire et la forme épigrammatique.

LE CHIEN ET LE CHAT

Pataud jouait avec Raton ;
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère.
Les chiens sont bonnes gens; mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Aussi, bien qu'il jurât toujours
D'avoir fait patte de velours,
Raton, et ce n'est pas une histoire apocryphe,
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt :
« Eh quoi ! Pataud, tu fais la mine ?
Ne suis-je pas ton bon ami?
— Prends un nom qui convienne à ton humeur maligne,
Raton, ne sois rien à demi.
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne. »

L'ABEILLE

Dans ses travaux suivons l'abeille.
Se laissant abuser par de vaines couleurs,
S'en va-t-elle au hasard sucer toutes les fleurs
Dont l'aurore emplit sa corbeille?
Avide uniquement de sucs et de parfums,
Éléments généreux de son trésor céleste,
Sur l'humble serpolet, sur la sauge modeste,
Sur les œillets les plus communs,
Comme sur la plus belle rose,
Nous voyons qu'elle se repose :
Nous voyons qu'elle cherche au fond des verts bosquets
Et la mélisse et les bouquets
Que le buisson défend de son épine aiguë.
Elle aime à les caresser : mais
La vit-on s'arrêter jamais
Sur les pavots ou la ciguë?
Profitez de l'exemple, apprentis beaux esprits;
De l'abeille prudente imitateurs fidèles,
Pour produire de bons écrits,
Nourrissez-vous de bons modèles.

CHÊNEDOLLÉ

Chênedollé (Charles-Julien **Lioult de**) naquit à Vire (Calvados) en 1769, et mourut en 1833 dans sa terre de Burey, près de cette ville. C'est un des écrivains qui, par la pureté de leur goût et la noblesse de leurs inspirations, honorent le plus la littérature dite de l'Empire. Les défauts de la poésie de cette époque, qui sont la monotonie, l'abus du descriptif, de la métaphore et de la périphrase, se font moins remarquer chez lui que chez un bon nombre des autres imitateurs de Delille. *Le Génie de l'homme*, poëme en quatre chants, et les *Études poétiques* publiées en 1820, sont ses deux plus beaux titres de gloire.

LA GELÉE D'AVRIL

Avril avait repris le sceptre de l'année,
Et, de rayons nouveaux la tête couronnée,
Le grand astre des cieux, libre et resplendissant,
Guidait, au haut des airs, son char éblouissant.
De ses plus verts gazons la terre était parée.
Le crocus au fond d'or, l'hépatique empourprée,
Jetés sur la verdure en bouquets éclatants,
Embellissaient déjà la robe du printemps.
Partout germaient, naissaient et se hâtaient d'éclore
Les riantes tribus du royaume de Flore :
L'hyacinthe qui s'ouvre aux feux d'un soleil pur,
Et l'aimable pervenche aux pétales d'azur,
Et l'humble violette à l'haleine embaumée;
Mille arbres, des jardins parure accoutumée,
Reprenant à la fois leurs vêtements de fleurs,
Semblaient rivaliser d'éclat et de couleurs.

Des oiseaux animés les légères familles,
Ou suspendaient leurs nids aux dômes des charmilles;
Ou, cachés dans le sein des odorants buissons,
Faisaient retentir l'air de leurs douces chansons.
Le froment, jeune encor, sans craindre la faucille,
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et, prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.
La cerisaie en fleur, par avril ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et, des dons du printemps, les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis.

Oh! comme alors, quittant le sein bruyant des villes,
On aimait à fouler les campagnes fertiles!
Que les prés étaient beaux! que les yeux enchantés
Erraient avec plaisir sur leurs fraîches beautés!
A l'aspect des trésors que la terre déploie,
Les laboureurs, comblés d'espérance et de joie,
Répétaient à l'envi que depuis quarante ans
Aucun d'eux n'avait vu de plus riche printemps.

Un soir, assis au seuil de l'antique chaumière,
Méril, vieux laboureur au front octogénaire,
Reportant tour à tour son regard attendri
De ses belles moissons à son verger fleuri,
Contemplait du printemps les brillantes promesses,
Et de l'été déjà saluait les richesses.
« Quatre-vingts fois, armé de ses noirs aquilons,
L'hiver a, disait-il, ravagé nos vallons;
Le printemps, ranimant leur verdure fanée,
Quatre-vingts fois aussi renouvela l'année,

Depuis que, dirigeant le fer agriculteur,
Je me livre avec joie à l'art du laboureur.
J'ai vu dans mes enclos descendre l'abondance;
La moisson a souvent passé mon espérance;
Mais jamais je n'ai vu sur nos fertiles bords,
Avril au métayer ouvrir tant de trésors.
Oui, nos labeurs encore auront leur récompense!
Je pourrai donc encor soulager l'indigence;
Je pourrai l'assister, quoique je sois bien vieux,
Et que d'un pied je touche aux tombes des aïeux!...
Mais quels que soient les jours que me réserve encore
La bonté de ce Dieu que sans cesse j'implore,
Je n'oublierai jamais les faveurs et les dons
Qu'il verse en ce printemps sur nos jeunes moissons,
Et je mourrai content, puisqu'encor ma vieillesse
De nos champs une fois a revu la richesse. »
Il dit. Du lendemain il règle les travaux,
Puis regagne sa couche, et se livre au repos.

Mais du soir, tout à coup, les horizons rougissent;
Le ciel s'est coloré, les airs se refroidissent,
Et l'étoile du Nord, qu'un char glacé conduit,
Étincelle en tremblant sur le sein de la nuit;
Soudain l'âpre gelée, aux piquantes haleines,
Frappe à la fois les prés, les vergers et les plaines,
Et le froid aquilon, de son souffle acéré,
Poursuit dans les bosquets le printemps éploré.
C'en est fait! d'une nuit l'haleine empoisonnée
A séché dans sa fleur tout l'espoir de l'année.
Le mal se cache encor sous un voile incertain :
Mais quand l'aube eut blanchi les portes du matin,
Que son premier rayon éclaira de ravages!

Tout du fougueux Borée attestait les outrages.
Le fruit tendre et naissant, que septembre eût doré,
Par le souffle ennemi s'offre décoloré.
La vigne, autre espérance, en proie à la froidure,
A du pampre hâtif vu mourir la verdure.
L'épi, dans ses tuyaux vainement élancé,
Est frappé par le givre, et retombe affaissé.
Le pommier, que parait sa fleur prématurée,
A vu tomber l'honneur de sa tête empourprée;
Et, plus honteux encor, de ses bouquets flétris
L'arbre de Cérasonte a pleuré les débris.

A l'aspect du fléau que de larmes coulèrent!
Mais quand le jour s'accrut, les sanglots redoublèrent,
Et les vieux laboureurs, au désespoir réduits,
Se montraient, en pleurant, tant de trésors détruits.
Méril, non sans verser bien des larmes amères,
Du hameau ruiné déplora les misères;
Mais d'une âme chrétienne il soutint ses malheurs,
Et le malheur d'autrui seul lui coûta des pleurs.
Il disait : « Puisqu'un Dieu si bon, si tutélaire,
A fait sur nos guérets descendre sa colère,
De nos erreurs sans doute il était mécontent.
Amis, résignons-nous. Je l'avouerai pourtant,
J'ai regret à ces blés; car plus d'un misérable
Dans ma grange eût trouvé la gerbe secourable.
Mais nos jours sont mêlés d'amertume et de fiel,
Et l'on doit se soumettre aux volontés du Ciel. »

LA ROSE

Salut, reine des fleurs! salut, vermeille rose!
A peine le matin a vu ta fleur éclose,
Que les jeunes zéphyrs, d'un doux zèle emportés,
Racontent ta naissance aux bosquets enchantés;
Et le printemps ravi, que ton éclat décore,
Te remet la couronne et le sceptre de Flore.
Oh! tu mérites bien la douce royauté
Que la main du printemps décerne à ta beauté !
N'es-tu pas de la paix le riant interprète,
L'ornement de la vierge et l'amour du poëte?
O fleur! tu fais briller d'un éclat enflammé
Le sein vermeil et frais du printemps parfumé;
Au front de la pudeur tu souris et reposes,
Et le char du matin est rougi de tes roses.
Mais, hélas! combien peu vont durer ces couleurs!
L'aube en vain lui versa le tribut de ses pleurs :
Deux soleils, en passant, ont hâté sa vieillesse :
Ce matin, riche encor de grâce et de jeunesse,
Elle était du jardin l'espérance et l'amour;
Mais la rose a vieilli dans l'espace d'un jour.
De cette tête, en vain par les grâces ornée,
Le soir j'ai vu tomber la couronne fanée;
Et les zéphyrs ingrats, sur les gazons fleuris,
De la rose, à mes pieds, ont roulé les débris.

Études poétiques.

MICHAUD

Michaud (Joseph-François), de l'Académie française, naquit à Bourg-en-Bresse, vers 1771. Déclaré *suspect* pendant la tourmente révolutionnaire, il se cacha dans les montagnes du Jura. Lorsque les temps furent plus calmes, il revint à Paris, et publia *le Printemps d'un proscrit* (1802). Ce poëme est un des plus beaux que nous ayons dans le genre descriptif. On y admire une foule de scènes touchantes et un grand nombre de tableaux charmants, variés par d'ingénieux contrastes. La versification en est remarquable par un coloris séduisant, par une facilité pleine de grâce et d'élégance, et par un goût toujours pur. Les mêmes qualités se font remarquer dans les autres ouvrages poétiques de M. Michaud.

La mort a enlevé en 1839 ce poëte et cet écrivain distingné. La patrie a perdu en lui un bon citoyen, et la religion un zélé défenseur.

LE PRINTEMPS

Déjà les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degrés de la terre ont éloigné leurs ombres;
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
Rend au jour moins tardif son éclat matinal.
Avril a réveillé l'aurore paresseuse;
Et les enfants du Nord, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
Le beau soleil de mai, levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages,
Et de l'hiver oisif affranchit ces rivages.
La séve, emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie, et s'allonge en rameaux;

La colline a repris sa robe de verdure;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure;
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.
Des pâles peupliers la famille nombreuse,
Le saule, ami de l'onde, et la ronce épineuse,
Croissent au bord du fleuve, en longs groupes rangés.
Dans leur feuillage épais les zéphyrs engagés
Soulèvent les rameaux; et leur troupe captive
D'un doux frémissement fait retentir la rive.
Le serpolet fleurit sur les monts odorants;
Le jardin voit blanchir le lis, roi du printemps;
L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère;
Le pavot dans les champs lève sa tête altière;
L'épi cher à Cérès, sur sa tige élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé;
Et l'aimable espérance, à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs du ciel est descendue.
Dans un humble tissu longtemps emprisonné,
Insecte parvenu, de lui-même étonné,
L'agile papillon, de son aile brillante,
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante;
De jardin en jardin, de verger en verger,
L'abeille en bourdonnant poursuit son vol léger;
Zéphyr, pour ranimer la fleur qui vient d'éclore;
Va dérober au ciel les larmes de l'aurore;
Il vole vers la rose, et dépose en son sein
La fraîcheur de la nuit, les parfums du matin.
De l'aube radieuse aimable messagère,
Loin de l'humble sillon, l'alouette légère
Va saluer le jour, et dans l'azur des cieux
Fait éclater la nue en sons mélodieux;

Des épaisses forêts cherchant l'asile sombre,
Le merle au bec doré vole et siffle dans l'ombre;
Le corbeau sur les monts, dans leurs bois renaissants,
Semble adoucir sa voix et ses rauques accents;
Des passereaux ardents l'innombrable famille
Fait résonner au loin la bruyante charmille.

Le printemps d'un Proscrit.

FIN D'UNE BELLE JOURNÉE DE PRINTEMPS

Mais, tandis qu'à regret je quitte ces demeures,
Entraînant dans son cours le char léger des heures,
L'astre brûlant du jour s'incline vers les monts,
Et Zéphire, endormi dans le creux des vallons,
S'éveille, et, parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée :
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête des roseaux.
Déjà l'ombre s'étend : ô frais et doux bocages!
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages,
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les doux chants des bois.
De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encore aux fleurs qu'il a fait naître:
Le fleuve, poursuivant son cours majestueux,
Réfléchit par degrés sur ses flots écumeux
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage.
Un reste de clarté perce encor le feuillage;
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur;
Et la vitre embrasée à la vue éblouie
Offre, à travers ces bois, l'aspect d'un incendie.

J'entends dans ces bosquets le chantre du printemps :
L'éclat touchant du soir semble animer ses chants,
Ses accents sont plus doux et sa voix est plus tendre;
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux;
L'insecte que les vents ont jeté sur la rive
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive :
Il va de feuille en feuille, et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour vient briller et mourir.
La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière;
Sorti de son terrier, le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend;
Et par l'ombre du soir, la perdrix rassurée
Redemande aux échos sa compagne égarée.
Quand la fraîcheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillants jardins, sous ces vastes portiques
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Là cent flambeaux, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit;
Là le salpêtre éclate, et la flamme élancée,
En sillons rayonnants dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille, et retombe en globes lumineux;
Tantôt elle s'élève en riches colonnades,
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux,
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux.
Mais à ce luxe vain, oh! combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère,

Ces nuages légers l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés!
L'imagination leur prête mille formes :
Tantôt c'est un géant qui, de ses bras énormes,
Couvre le vaste Olympe, et tantôt c'est un dieu
Qui traverse l'éther sur un trône de feu.
Là ce sont des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnants sous des voûtes de nues;
Plus loin mille guerriers, se heurtant dans les airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
Que j'aime de Morven le barde solitaire!
Quand le brouillard du soir descend sur la bruyère,
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des héros les mânes belliqueux.
Dans l'humide vapeur sur ces bois étendue,
L'ombre du vieux Fingal apparaît à sa vue;
Le vent du soir gémit sous ces saules pleureurs:
C'est la voix d'Ithona qui demande des pleurs.
Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,
Rappellent à son tour tout ce qu'il a chéri.
Oh! qui pourra jamais voir sans être attendri
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ce combat indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourants épars sur les monts d'alentour,
Ce brillant occident où le soleil étale
Sa chevelure d'or et sa robe d'opale,
Ce ciel qui par degrés se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur?

Ouvrage cité.

MILLEVOYE

Millevoye (Charles-Hubert), né à Abbeville en 1782, mourut dans la même ville en 1816. Le genre dans lequel ce jeune poëte a le mieux réussi est l'élégie. Une profonde sensibilité, de la grâce, de l'abandon, de l'élégance, tels sont les principaux caractères de ses compositions.

ÉDUCATION DE L'ENFANT PAR SA MÈRE

Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère la première épure son langage;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère!
D'un utile entretien elle interrompt le cours,
Sans jamais se lasser répond à ses discours,
L'applaudit doucement et doucement le blâme,
Cultive son esprit, fertilise son âme,
Et fait luire à son œil, encor faible et tremblant,
De la religion le flambeau consolant.
Quelquefois une histoire abrége la veillée;
L'enfant prête une oreille active, émerveillée;
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gessner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale;
Il préfère à ses jeux ces passe-temps chéris,
Et pour lui le travail du travail est le prix.
  La lice va s'ouvrir; l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils de ton cœur idolâtre,

Tendre mère! déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin vient la journée où le grave Aristarque,
D'un peuple turbulent flegmatique monarque,
Dépouillant de son front la vieille austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie;
Cet enfant, c'est le tien! Un cri part : le vainqueur,
Porté sur mille bras, est déjà sur ton cœur;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu baignes sa couronne!

LA CHUTE DES FEUILLES

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
Et, dans le vallon solitaire,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime, adieu, je succombe,
« Votre deuil me prédit mon sort,
« Et dans chaque feuille qui tombe
« Je vois un présage de mort.
« Fatal oracle d'Épidaure,
« Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Mais c'est pour la dernière fois.
« La nuit du trépas t'environne;

« Plus pâle qu'une fleur d'automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau.
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre du coteau. »
« Et je meurs!... De la vie à peine
« J'avais compté quelques instants;
« Et j'ai vu comme une ombre vaine
« S'évanouir mon beau printemps.
« Tombe, tombe, feuille éphémère!
« Et, couvrant ce triste chemin,
« Cache au désespoir de ma mère
« La place où je serai demain.
« Mais si mon épouse voilée,
« Aux détours de la sombre allée,
« Venait pleurer quand le jour fuit,
« Éveille par un faible bruit
« Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne... et sans retour!
Sa dernière heure fut prochaine;
Vers la fin du troisième jour,
On l'inhuma sous le vieux chêne.
Sa mère (peu de temps, hélas!)
Visita la pierre isolée,
Mais son épouse ne vint pas;
Èt le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

PRIEZ POUR MOI

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,

Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
« Voici l'heure de la prière
« Et les tintements du beffroi :
« Vous qui priez, priez pour moi.

« Mais quand vous verrez la cascade
« Se couvrir de sombres rameaux,
« Vous direz : Le jeune malade
« Est délivré de tous ses maux !
« Lors revenez sur cette rive
« Chanter la complainte naïve,
« Et quand tintera le beffroi,
« Vous qui priez, priez pour moi.

« Quand à la haine, à l'imposture,
« J'oppose mes mœurs et le temps,
« D'une vie honorable et pure
« Le terme approche, je l'attends.
« Il fut court, mon pèlerinage !
« Je meurs au printemps de mon âge,
« Mais du sort je subis la loi ;
« Vous qui priez, priez pour moi.

« Ma compagne, ma seule amie,
« Digne objet d'un constant amour !
« Je t'avais consacré ma vie,
« Hélas ! et je ne vis qu'un jour !
« Plaignez-la, gens de la chaumière,
« Lorsqu'à l'heure de la prière
« Elle viendra sous le beffroi
« Vous dire aussi : Priez pour moi.

BAOUR-LORMIAN

Baour-Lormian (Pierre-Marie-François-Louis), de l'Académie française, naquit à Toulouse en 1772. Il est l'auteur d'une traduction en vers de *la Jérusalem délivrée*. Cette traduction, qui, à son apparition (1795), fut plus généralement critiquée que louée, a subi de louables changements dans une seconde édition que Baour-Lormian donna en 1819. Il obtint des succès plus flatteurs par ses *Poésies Galliques*, imitation en vers français des poëmes attribués à Ossian.

On a encore de lui plusieurs autres ouvrages en vers, parmi lesquels il faut remarquer une tragédie intitulée *Omasis, ou Joseph en Égypte*, dont quelques scènes sont très-belles (1817), les *Veillées morales et poétiques* (1819); et deux volumes intitulés *Légendes, Ballades et Fabliaux* (1829) Dans les dernières années de sa vie il traduisit avec bonheur le poëme de *Job*. La poésie de Baour est en général pure et brillante; mais on y désirerait quelquefois plus d'énergie. — Baour-Lormian est mort en 1854.

PROCESSION DES CROISÉS

Le lendemain, sitôt que le jour vient de naître,
Au milieu du vallon, près d'un autel champêtre,
L'ermite a rassemblé les prêtres du Seigneur.
Vêtus de longs habits éclatants de blancheur,
La crosse en main, au front la mitre épiscopale,
Chacun des deux pasteurs avec orgueil étale
Deux chapes dont la moire et le brillant trésor
S'attachent sur leur sein par des agrafes d'or.

La marche s'ouvre, on part. Le vénérable Pierre
S'avance le premier, et porte la bannière
Où rayonne une croix, dont le flottant aspect
Même aux anges du ciel commande le respect.
Sur deux lignes rangés, humbles, le front austère,

Les prêtres d'un pas lent suivent le solitaire.
Leur suppliante voix forme un double concert,
Qui dans la plaine, au loin, se prolonge et se perd.
Les pontifes, brillants d'éclat et d'opulence,
Après eux s'avançaient dans un profond silence.
Godefroy marche seul; précédant leurs soldats,
Les princes et les chefs accompagnent ses pas;
De tout ce camp nombreux l'appareil les protége.
Le peuple vient ensuite, et ferme le cortége.
A leurs chants solennels et pieux à la fois
Le clairon des combats n'ose mêler sa voix.

C'est toi qu'en ce moment invoquait leur prière,
Roi du ciel et du monde, auteur de la lumière,
Esprit-Saint, figuré par des langues de feu;
Toi, fille de David, mère d'un Homme-Dieu;
Flamboyants Chérubins: Trônes, Vertus, Archanges,
Sentinelles du ciel, chefs des triples phalanges;
Toi qui, du Rédempteur, mort et ressuscité,
Dans les eaux du Jourdain lavas la pureté;
Et vous dont la ferveur ne connut point d'obstacles,
Vous qui, du Fils de l'homme attestant les miracles,
Apôtres de la foi, religieux héros,
Avez d'un sang martyr répandu tous les flots;
Et vous, dans les déserts, colombes angéliques,
Vous enfin, chastes sœurs, tribus évangéliques,
Qui, le front couronné des roses de l'Éden,
Savourez les douceurs d'un éternel hymen.
C'est ainsi que priaient tous ces guerriers fidèles.
En ordre, et déployant leurs files solennelles,
Ils marchent vers ce mont fameux dans l'univers,
Qui s'élève ombragé d'oliviers toujours verts.

Leurs chants font retentir les profondes vallées,
Les rives du Jourdain, les grottes reculées.
On dirait que les bois, les rochers frémissants
S'animent tout à coup au bruit de ces accents,
Et d'échos en échos, d'une voix attendrie,
Prolongent les grands noms du Christ et de Marie.

Le peuple sarrasin, du haut de ses remparts,
Sur la cérémonie attache ses regards.
Ces chants d'humilité, nouveaux pour ses oreilles,
De ce culte étranger la pompe et les merveilles,
L'étonnent un moment : bientôt les malheureux
Ont poussé dans les airs des hurlements affreux.
Les grottes, les torrents et les remparts eux-mêmes
Mugissent effrayés du bruit de leurs blasphèmes;
Mais les héros chrétiens, loin d'en être surpris,
Marchent indifférents à ces profanes cris,
Comme si dans la nue, organe des tempêtes,
Mille corbeaux criards croassaient sur leurs têtes.
Parvenus sur le mont, ils décorent l'autel
Où l'on verra bientôt, à la voix d'un mortel,
Descendre et s'immoler, par un divin mystère,
L'holocauste sans tache, au monde salutaire.
L'autel fume d'encens. Dans un ordre pareil,
Pendent à ses côtés six lampes de vermeil.
Guillaume a revêtu les ornements superbes
Où l'or pur façonné serpente et luit en gerbes.
Plongé dans la terreur d'un saint recueillement,
Il s'incline trois fois et médite humblement.
Enfin, d'une voix haute il s'accuse lui-même,
S'humilie et rend grâce au Monarque suprême;
Les chefs, près de l'autel, se sont prosternés tous.

La foule des soldats, plus loin, prie à genoux.
L'immortelle victime est enfin consumée.
Le pontife aussitôt se tournant vers l'armée,
Lui dit : « Retirez-vous, » la bénit de sa main,
Et du camp tous ensemble ont repris le chemin.

Dans ses retranchements la foule retirée,
A la voix des hérauts s'est déjà séparée.
Les princes et les chefs, jusqu'à son pavillon,
Accompagnent les pas de l'illustre Bouillon.
Qui les fait tous asseoir à sa table frugale.
Le repas terminé : « Votre ardeur sans égale,
« Dit Godefroy, demain doit briller à l'assaut.
« Je vais pour le triomphe ordonner ce qu'il faut;
« Et vous, nobles soutiens de la cause céleste,
« De ce jour au repos abandonnez le reste. »
Il a dit. Tous les chefs se retirent alors.
Dans l'enceinte du camp, les trompettes, les cors,
Annoncent aux guerriers que l'aurore nouvelle
Doit éclairer l'assaut de la cité rebelle ;
Et chacun d'eux se livre à mille soins rivaux
Jusqu'à l'heure où la nuit, suspendant les travaux,
Ramène le sommeil, le silence et les ombres.

La Jérusalem délivrée, chant XI

LE CHEVAL

Vois le cheval guerrier : le clairon du carnage
Frappe-t-il l'air d'un bruit qui plaît à son courage,
Le feu roule et jaillit de ses naseaux fumants;
L'écho lointain répond à ses hennissements;

Vois son œil réfléchir les éclairs de ta lance ;
Sous la main qui le guide il frémit, il s'élance,
Il court les crins épars; la poudre des sillons
Sous ses pieds belliqueux s'envole en tourbillons.
Insensible au trépas qui partout le menace,
Il perd des flots de sang sans perdre son audace;
Il cède, il tombe enfin, mais sans se démentir,
Et la mort à son cœur n'arrache aucun soupir.

HYMNE AU SOLEIL

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor,
Et traça dans l'azur ta route accoutumée?
Nul astre à tes côtés n'élève un front rival !
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent,
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis de l'âge et des autans,
Tombe du haut sapin la tête échevelée;
Le mont même, le mont, assailli par le temps,
Du poids de ses débris écrase la vallée;
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté;
Un printemps éternel embellit ta jeunesse;
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,
Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris, et consoles la terre.

Hélas! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière!
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux;
Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison!
Mais peut-être, ô soleil! tu n'as qu'une saison;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin;
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

Poésies Galliques.

MOLLEVAULT

Mollevault (Charles-Louis) naquit en 1777. Il jeta les fondements de sa réputation en publiant sa traduction en vers des quatre principaux poëtes érotiques de l'ancienne Rome : Ovide, Tibulle, Catulle et Properce. Sa copie est élégante et fidèle, et sa versification est harmonieuse et pure. On est loin de pouvoir en dire autant de sa traduction de *l'Énéide*. Parmi les nombreux ouvrages poétiques de M. Mollevault, il est juste de remarquer encore les *Chants sacrés*, traduction plus ou moins fidèle des plus beaux passages de la Bible.—Il est mort en 1844.

MORT D'ABEL

Des nuages affreux, coupés d'affreux éclairs,
De leur voile funèbre enveloppaient les airs;
Du haut de l'horizon, apportant le ravage,
Par degrés s'allongeaient les noirs flancs de l'orage,
Et des arbres brisés les longs gémissements,
Du tigre furieux les sourds rugissements,
Mêlés au bruit lointain d'un livide tonnerre,
Ensemble présageaient un grand crime à la terre.
Caïn, le cœur gonflé du poison des enfers,
Et d'une âcre sueur les membres tout couverts,
Appuyé sur sa bêche et regardant la foudre :
« Grand Dieu! tu tardes bien de me réduire en poudre!
Je suis las de la vie, ouvre-moi les tombeaux;
Vois mon sein presque nu sous de honteux lambeaux;
Vois fumant de sueur mon bras opiniâtre
Fatiguer sans relâche une terre marâtre!

Ma femme!... Ah! la misère a desséché son sein,
Et mes fils affamés me demandent du pain.
Tu ne fais rien pour moi, tu fais tout pour mon frère.
Ses fils, l'amour de Dieu, la fierté d'une mère,
L'attendent, orgueilleux de leurs riches habits,
Et ne peuvent compter ses nombreuses brebis.
Quel opprobre pour moi!... S'il offre un sacrifice,
Sur lui descend du ciel la flamme protectrice;
Et le ciel me renie! et ses feux méprisants
Insultent mon autel et ses humbles présents!
Tremble, Abel! oui, je veux, punissant ta puissance,
Connaître un seul plaisir, celui de la vengeance. »
Il dit. Pour un moment le soleil se grossit,
Perce d'un trait de feu le ciel qui s'éclaircit,
Enchaîne tout à coup le vol de la tempête,
Et sur le front d'Abel un feu divin s'arrête.
Tu portes, fils d'Adam, sur ce front ingénu,
L'ineffable bonté que donne la vertu,
Et ton cœur te nourrit de cette sainte joie
Qu'à ses plus chers élus le Roi des cieux envoie.
Ta flûte harmonieuse, aux sons plus doux encor
Que le miel dont l'abeille embaume son trésor,
Ramène tes brebis, qui près de toi bondissent;
Du bonheur de leur maître elles se réjouissent;
Et, tressaillant d'orgueil devant son bien-aimé,
La terre se revêt d'un voile parfumé,
Qui de tes pas sacrés garde et chérit l'empreinte.
Il aperçoit Caïn, et vole plein de crainte:
« O mon frère! mon frère! ah! viens donc m'embrasser!
— Recule, vil serpent, tu viens pour m'enlacer!
— Mon frère, sauvons-nous des fureurs de l'orage.
— Lâche, va, bien plutôt, sauve-toi de ma rage!

— Eh! que t'ai-je donc fait? veux-tu tous mes trésors?
— Non, non, que le travail brise plutôt mon corps.
— Implore le Seigneur, ta moisson sera faite.
— Dieu! Dieu m'a rejeté comme je te rejette!
— Mais ta haine, mon frère, est un crime à ses yeux.
— Le crime est pour Adam, qui nous fit malheureux.
— Misérable, tais-toi, tu blasphèmes ton père!...
— Traître! toi m'insulter, tiens, ressens ma colère!... »
Caïn frappe du pied, lève un bras criminel,
Et sur le front d'Abel abat un coup mortel.
Il tombe!... Juste Dieu! pour son frère il t'implore,
Et son dernier regard lui pardonnait encore.
Les traits du meurtrier se chargent de pâleur.
Dans tout son corps s'agite un frisson de stupeur;
Son bras sanglant frémit, ses terreurs le suffoquent;
Son regard reste fixe, et ses dents s'entre-choquent;
Et d'horreur ses cheveux se sont tous hérissés :
Comme un faisceau d'épis ses remords sont pressés.
Soudain l'orage éclate au bruit d'un noir tonnerre;
Sa mère appelle : ô Dieu! c'est la voix de sa mère!...
« Viens, viens, ô mon cher fils! ramène mon Abel!
Fuyez tous deux, fuyez la tempête du ciel. »
Caïn reste plongé dans un affreux silence,
Sa mère étend les bras, vers sa mère il s'élance;
Soudain pâlit, recule, et tremble à cette voix,
Et, poussant un grand cri, se plonge au fond des bois.

Chants sacrés.

DUBOS

Dubos (Constant) né en 1768, et mort en 1844. On a de ce poëte : *Les Fleurs*, idylles morales suivies de poésies diverses (1808). Il prend le mot idylle dans son sens propre et étymologique, et ses pièces sont aussi bien des cantates, des chansons, des stances, que des idylles. Ce sont, si l'on veut, de vrais apologues, et des apologues d'un genre absolument neuf. Ici, la marguerite nous donne l'exemple de la modestie; là, la belle-de-nuit nous offre le modèle de la bienfaisance secrète et délicate, etc. Ce qui caractérise ses compositions, c'est une grande délicatesse de pensées et de sentiments, presque toujours exprimés avec une rare pureté de goût.

LA VIOLETTE

Aimable fille du printemps,
Timide amante des bocages,
Ton doux parfum flatte mes sens;
Et tu sembles fuir mes hommages.

Comme le bienfaiteur discret
Dont la main secourt l'indigence,
Tu me présentes le bienfait,
Et tu crains la reconnaissance.

Sans faste, sans admirateur,
Tu vis obscure, abandonnée,
Et l'œil encor cherche la fleur
Quand l'odorat l'a devinée.

Sous les pieds ingrats du passant
Souvent tu péris sans défense;

Ainsi, sous les coups du méchant,
Meurt quelquefois l'humble innocence.

Pourquoi tes modestes couleurs
Au jour n'osent-elles paraître ?
Auprès de la reine des fleurs
Tu crains de t'éclipser peut-être ?

Rassure-toi ; même à la cour
La bergère sait plaire encore;
On aime l'éclat d'un beau jour,
Et les doux rayons de l'aurore.

Viens prendre place en nos jardins,
Quitte ce séjour solitaire;
Je te promets tous les matins
Une eau toujours limpide et claire.

Que dis-je ? non, dans ces bosquets
Reste, ô violette chérie !
Heureux qui répand des bienfaits,
Et, comme toi, cache sa vie !

BÉRANGER

Béranger (P.-J. de), né à Paris en 1780, mort en 1857. Sous le nom modeste de chansonnier, il est un des plus grands poëtes de la France.

On trouve dans beaucoup de ses chansons cet enthousiasme, ces accents mâles et fiers, cette poésie sublime, cette cadence harmonieuse et sévère qui font les grands lyriques. Mais un rire spirituel, une gaieté pétillante, une verve facile ne pourront jamais faire excuser, ni ce cynisme effronté, ni ce dévergondage de principes, ni ces plaisanteries indécentes qui se jouent de tout ce qu'il y a de plus vénérable, les mœurs et les choses saintes.

LE RETOUR DANS LA PATRIE

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire
Qu'il est lent à trouver un port!
France adorée!
Douce contrée!
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre! terre! là-bas, voyez!
Ah! tous mes maux sont oubliés!
Salut à ma patrie!

Oui, voilà les rives de France;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée!

Douce contrée !
Après vingt ans, enfin je te revois.
De mon village
Je vois la plage ;
Je vois fumer la cime de mes toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs !
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers,
Là je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,

Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays;
De tout quitter mon cœur me prie.
Je reviens pauvre, mais content.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le port.
France adorée!
Douce contrée!
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au Ciel, je rends grâce à genoux;
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie!

LES HIRONDELLES

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous les fers,
Disait : Je vous revois encore:
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure

De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine...
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas :
Elle écoute, et puis elle pleure...
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule aux noces conviée
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge,
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?...
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas...
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

NODIER

Nodier (Charles), de l'Académie française, naquit à Besançon en 1780. Il est moins connu comme poëte que comme romancier, grammairien, philologue et critique. Les *Poésies* qu'il a publiées dénotent toutefois un véritable talent, et le rangent parmi les poëtes les plus distingués de notre époque. On pourra en juger par cette pièce. — Nodier est mort en 1844.

HYMNE A LA VIERGE

Ainsi la myrrhe parfumée
Qu'exhale un brasier dévorant,
S'élève à demi consumée,
Et vole en nuage odorant.
Des flots d'encens et de cinname
Roulent, dans sa mobile flamme,
L'or, l'émeraude et le saphir,
Et le feu pur qui la colore
Fait pâlir celui dont l'aurore
Émaille les cristaux d'Ophir.

Ainsi cette vierge ingénue,
Pleine de grâce et de beauté,
S'élance, et plonge dans la nue
Son front rayonnant de clarté.
Le chœur mystérieux des anges
Mêle le bruit de ses louanges
Aux concerts des mondes ravis;
La terre frémit devant elle,
Et sous les pas de l'Immortelle
Les cieux abaissent leurs parvis.

Tu parais! à la nef timide
Qui tente un rivage ignoré,
L'aspect du phare qui la guide
Promet un port moins assuré.
Le palmier, vaste et solitaire,
Verse une ombre moins salutaire
Sur les sables de Gelboé.
Moins d'éclat anime la rose,
Et moins suave elle repose
Près des sources du Siloé.

C'est à toi que la voix des sages
Promit ces destins éclatants
Que leur regard, vainqueur des âges,
Lisait dans les fastes du temps.
Tel le plongeur, penché sur l'onde,
D'une vue errante et profonde
Interroge le sein des mers,
Et sous la vague blanchissante
Marque la perle éblouissante,
Secret trésor des flots amers.

Le Seigneur, des astres qu'il aime
T'a soumis le chœur gracieux.
Tu brilles dans ton diadème
A l'égal du flambeau des cieux.
Heureux qui vit sous tes auspices!
Que de fois tes rayons propices
Ont rassuré les mariniers!
Que de fois ta splendeur nocturne
A charmé l'ennui taciturne
Qui veille au lit des prisonniers!

Hélas ! ces héros éphémères
Qu'élèvent de sanglants pavois,
Sont inexorables aux mères :
Ils ne comprendraient pas ta voix.
Mais Dieu, dans son amour immense,
Permet que ton pouvoir commence
Où finit celui des humains.
D'un seul regard tu le désarmes,
Et l'on dit qu'une de tes larmes
Éteint la foudre dans ses mains.

Si jusqu'au ciel, où tout s'expie,
Parviennent mes tristes accents,
Tu sais sous quelle chaîne impie
Languissent mes jours innocents;
Tu peux, de l'ombre où je t'adore,
M'envoyer comme un météore
Sur les ailes du séraphin,
Aux lieux où ma sœur éplorée,
Devant ton image sacrée,
Entretient la lampe sans fin.

Poésies.
(A Sainte-Pélagie, avril 1803.)

GUTTINGUER

GUTTINGUER (Ulrich) naquit à Rouen en 1785. On trouve dans ses *Mélanges poétiques* (1826) une élégance de style, un naturel, une grâce de versification dont la pièce de *l'Enfant malade* pourra donner une idée. M. Guttinguer a mis le sceau à sa réputation par la publication d'un nouveau volume intitulé *Fables et Méditations* (1837). Le style des fables nous paraît convenir parfaitement à ce genre de poésies : il est simple, pur et châtié. La moralité en est généralement amenée avec adresse. Les méditations sont pleines d'âme et de poésie, et leur inspiration est toujours religieuse.

L'ENFANT MALADE

Retirez-vous, ami, laissez-moi seul près d'elle ;
Que je presse sa main dans ma main paternelle,
Sa main sèche et brûlante !... Oh ! l'enfant de mon cœur,
Qui charge ainsi tes yeux d'une épaisse langueur ?
Quel feu court dans ton sang, le trouble, le dévore?
Hier sur nos genoux tu folâtrais encore,
Hélas ! et te voilà sur le lit des douleurs !
Lève tes yeux sur moi, lève-les, ou je meurs !
Tu m'entends donc enfin ! je revois ton sourire ;
Mais tu brûles toujours ! Ton pauvre cœur soupire;
Pourtant ta voix est calme, et ton regard si doux !
De ce mal inconnu tu crains peu le courroux !
Quand dix printemps à peine ont passé sur ta tête,
Tu braves, jeune fleur, le vent de la tempête,
Tu crois qu'elle réserve et sa grêle et ses traits
Pour le front élevé du chêne des forêts;

Non, la plus faible plante, au sein des prés cachée,
A la vie, à l'amour, est par elle arrachée.
Mais peut-être qu'un ange en secret t'a parlé?
En te montrant le ciel, il t'aura révélé
Des dessins ravissants, et des jeux sans alarmes,
Et des champs pleins de fleurs, et des fêtes sans larmes :
Et tu souris, ma fille, à l'ange triomphant.
Ah! ne va pas le croire, enfant.
J'ai vu mourir; la mort est bien amère!
Cherche le ciel près de ton père;
Ma fille, la vie a des biens,
De doux rêves, de doux liens;
Ne t'en va pas sans les connaître;
Les cieux les ignorent peut-être!
Le monde a des périls! je serai près de toi;
Je les connais, j'en défendrai ta vie,
Je la sauverai de l'envie,
Ses traits n'iront que jusqu'à moi.
Mais, si la voix du Ciel l'emporte sur ton père,
Si Dieu par un regard te ravit à la terre,
Je suis prêt, mon enfant, je quitte pour jamais
Mes champs et mes plaisirs, et tout ce que j'aimais.
Et dès que j'aurai vu de formes immortelles
S'embellir tes traits adorés,
Je te serre en mes bras, je m'attache à tes ailes,
Et je monte avec toi vers les parvis sacrés.
Pour éviter de Dieu le regard trop sévère,
Je cacherai mon front dans ton sein radieux;
Ta douce voix dira les mots de la prière,
Et ton père avec toi s'assoira dans les cieux.

SOUMET

Soumet (Alexandre), né à Castelnaudary en 1786, mort en 1845. Il est auteur d'un poëme sur *l'Incrédulité*, qui étincelle de beautés du premier ordre, et qui présente une foule de tableaux achevés. Il a fait aussi plusieurs tragédies qui ont eu du succès. Les deux plus célèbres sont *Clytemnestre* et *Saül :* elles sont remarquables par la magie poétique du style et par l'intérêt des situations.

Soumet publia, en 1840, un long poëme auquel, dit-on, il travaillait depuis dix ans, et qu'il intitula *la Divine Épopée.* Le sujet de ce poëme est la rédemption des damnés par une nouvelle passion de Jésus-Christ dans les enfers. Contre l'intention de l'auteur, peut-être, cet ouvrage attaque certains dogmes de la religion catholique. De plus, même au seul point de vue de l'art, l'ensemble en est conçu dans le faux, et il est peu de pages, même des plus belles de poésie, qui ne soient fausses d'idée, de logique et de jugement. On avait le droit d'attendre mieux de Soumet.

LA PAUVRE FILLE

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs ;
Sa mère lui portait la douce nourriture :
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?

Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'ai pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents,
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre!

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée!

LA NUIT DE NOEL

Tandis que les flots du torrent
Inondaient la forêt, par l'hiver dépouillée,
Une mère, à côté de son fils expirant,
Prolongeait sa triste veillée.
Muette et pâle de douleurs,
Dans sa cabane solitaire,
Elle pleurait, et, sur la terre,
Nul mortel n'a daigné s'informer de ses pleurs.
Sans se plaindre à l'Être suprême,
Elle a vu fuir tous ses amis;
Pauvre mère! peut-être il faudra qu'elle-même
Du funeste linceul enveloppe son fils;
Son fils... Elle succombe à ces tristes pensées.
Tout à coup du hameau les cloches balancées,
Vers le temple, des champs appellent les mortels;
On célébrait alors, au pied des saints autels,
Cette nuit chaste et fortunée
Qui vit naître l'enfant, délices d'Israël;
Et, de rayons purs couronnée,
L'étoile de Jacob se montrait dans le ciel.
Sa miraculeuse lumière,
L'airain qui retentit de moments en moments,
Dans le cœur navré d'une mère
Font naître par degrés d'heureux pressentiments.

Hélas! à force de tourments,
Elle avait oublié jusques à la prière.
Faible, le front couvert de deuil,
Confiant à son Dieu l'objet de ses alarmes.
De sa triste cabane elle passe le seuil,
Et bientôt les autels sont baignés de ses larmes.

« Toi, dont le secours est promis
Au chrétien souffrant et fidèle,
Épouse du Seigneur, écoute-moi, dit-elle;
J'abandonne pour toi la couche de mon fils.
De tes demeures éternelles,
Daigne descendre dans ce lieu;
Tu sentis comme moi les craintes maternelles,
Tu tremblas pour ton fils, et ton fils était Dieu.
Contre la tempête inhumaine
Protége un lis mourant qui n'a plus de soutien;
Mon enfant commençait à peine
A prononcer le nom du tien.
Ne m'en sépare pas; je l'entends qui m'appelle;
De son lit de douleurs je reprends le chemin.
Adieu, je reviendrai demain
Déposer son berceau dans ta sainte chapelle. »

Elle dit, et déjà ses pas
Se sont tournés vers sa chaumière;
Mais au retour de la lumière,
Dans l'église rustique elle ne revient pas.
Les cierges des morts s'allumèrent,
Et devant le temple attristé,
Le soir, à leur pâle clarté,
Deux cercueils inégaux passèrent!

PROGRÈS ET ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

L'homme était racheté : sublime et glorieux,
L'homme marchait rival de l'habitant des cieux :
Mais la nuit de l'erreur couvrait encor le monde.
Douze apôtres, fuyant leur retraite profonde,
Promenèrent au loin, par Dieu même envoyés,
Les étendards du Christ devant eux déployés.
A leur zèle enflammé l'enfer en vain s'oppose,
La persuasion sur leurs lèvres repose ;
Leur pieuse ignorance éclaire les humains ;
Le ciel à leur aspect élargit les chemins ;
Les peuples à l'envi suivent leurs saints exemples,
Et la religion a vu ses premiers temples.

Bientôt les bois, les monts, les déserts sont peuplés
De chrétiens pénitents, par les rois exilés ;
Le Liban les reçoit sur ses rocs prophétiques ;
Les bords de Siloé redisent leurs cantiques ;
Dans de noires forêts, dans les creux du rocher,
L'Éternel avec eux se plaît à se cacher.
Qu'importe que l'exil devienne leur partage !
Le monde est leur patrie : Ecbatane, Carthage,
Sur vos débris muets vous les voyez s'asseoir ;
Leurs mains à vos vieux murs suspendaient l'encensoir.
Plusieurs dans Rome même ont cherché des asiles.
Sous les palais altiers de la reine des villes,
Sous les murs des Césars, leurs prévoyants travaux
Creusèrent lentement de spacieux tombeaux ;
C'est dans ces souterrains, dans ces antres funèbres,
Que, sans cesse voilés de pieuses ténèbres,

Ils offraient au Seigneur leur long recueillement;
Tandis qu'au-dessus d'eux mugissaient sourdement
Le fracas des grandeurs, les passions de l'homme,
La grande voix du siècle et les foudres de Rome.

Mais contre un glaive impie et de sang altéré
Ces tombeaux n'étaient pas un refuge assuré.
Souvent du peuple-roi l'altière vigilance
Vint profaner leur ombre et troubler leur silence.
Rome alors en tribut n'offrait à ses faux dieux
Que le sang des chrétiens à César odieux.
O céleste triomphe ! en prodiges féconde,
La mort de ces martyrs est la leçon du monde.
Du milieu des bûchers, portés sur les autels,
Leurs restes adorés commandent aux mortels.
La croix victorieuse a parcouru la terre ;
La voyez-vous passer de l'antre solitaire
Dans les temples sacrés qu'enfantèrent les arts,
Et du front de l'apôtre à celui des Césars ?

De la religion telle est la noble histoire ;
Par un Dieu consacrée, un Dieu veille à sa gloire.
Ses mystères profonds, ses dogmes enchantés,
Le pompeux appareil de ses solennités,
Appellent les mortels sous son obéissance ;
Et comment se soustraire à sa douce puissance ?
Espoir des malheureux, mère de ses sujets,
Jusque sur nos berceaux elle étend ses bienfaits.

SONGE DE CLYTEMNESTRE

Si tu savais quel songe est venu me troubler...
. . . . . cette nuit. Il te fera trembler :
C'était l'heure où le jour lutte avec les ténèbres,
Le cœur préoccupé d'images moins funèbres,
Il me semblait qu'admise aux pieds des immortels,
D'Apollon désarmé j'encensais les autels.
Vers les derniers parvis de la demeure sainte
Je m'avance... Un jeune homme en occupait l'enceinte;
Suppliant comme moi, comme moi criminel,
Il demandait aux dieux un pardon solennel.
Un long voile de deuil me cachait son image;
Il portait dans ses mains, selon l'antique usage,
Le rameau de cyprès, d'un lin pur couronné;
Il me montrait le sang dont il était baigné,
Et tenait embrassé, plein d'une crainte amère,
Le trépied redoutable, en s'écriant : Ma mère !...
Sous quelque arrêt fatal ce jeune homme accablé
M'inspirait un amour d'un peu d'effroi mêlé.
En le voyant frappé du châtiment suprême,
Électre, j'oubliais de prier pour moi-même,
Et je lui souhaitais des dieux moins ennemis,
Sans savoir quel forfait ses mains avaient commis.
Il fallait qu'il fût grand, peut-être sans exemple.
Les déesses du Styx l'attendaient hors du temple,
Et n'osaient le poursuivre en ces lieux redoutés,
Lorsqu'une femme, une ombre aux bras ensanglantés,
Menaçante, apparaît dans l'enceinte immortelle :
« Déesse, l'assassin vous échappe, dit-elle,
« Réveillez vos fureurs, suivez cet inhumain

« A la trace du sang qui coule de sa main.
« L'empreinte de ce sang ne peut être lavée;
« Rendez-moi, rendez-moi ma victime enlevée;
« Qu'Apollon la rejette, et, du temple vomi,
« Qu'il rencontre partout votre autel ennemi ! »
Ainsi parlait de loin cette ombre courroucée,
Et moi, pour la fléchir, sur ses pas élancée,
J'embrassais ses genoux, palpitante d'effroi;
Ce spectre..., cette femme, Électre..., c'était moi !
J'ai reconnu mes traits, défigurés, terribles;
Je portais dans mes flancs deux blessures horribles;
J'appelais, j'excitais les pâles déités,
Je pressais d'aiguillons leurs serpents irrités,
Et l'horreur qu'inspirait leur foule meurtrière
Au cœur du suppliant éteignait la prière.
Quel spectacle, ma fille, et quel présage affreux !

Clytemnestre.

GUIRAUD

Guiraud (le baron Alexandre), de l'Académie française, naquit à Limoux (Aude) en 1788, et mourut en 1847. Ses *Poëmes et chants élégiaques* sont, avec la tragédie des *Machabées*, ses plus glorieux titres poétiques.

Dans ces chants tendres et plaintifs, dans ces cantiques d'amour ou de deuil, on trouve le charme, l'idéal, la rêverie des compositions modernes; mais tout cela est peint avec une pureté, une correction, un style digne de nos maîtres. Guiraud prend tous les tons pour peindre toutes les douleurs. La justesse est le caractère de son talent.

LE PETIT SAVOYARD

LE DÉPART

CHANT PREMIER.

« Pauvre petit, pars pour la France.
« Que te sert mon amour? Je ne possède rien.
« On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance.
« Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

« Tant que mon lait put te suffire,
« Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
« Heureuse et délassée en te voyant sourire,
« Jamais on n'eût osé me dire :
« Renonce aux baisers de ton fils.

« Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.
« Triste et malade, où recourir ici?

« Où mendier pour toi? chez des pauvres aussi !
« Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
« Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

« Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent.
« Avant de nous quitter, viens, qu'il nous réunisse.
« Une mère bénit son fils en l'embrassant;
« Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

« Vois-tu ce grand chêne là-bas!
« Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
« Quatre ans dejà passés, j'y conduisis ton père;
« Mais lui, mon fils, ne revint pas.

« Encor s'il était là pour guider ton enfance,
« Il m'en coûterait moins pour t'éloigner de moi;
« Mais tu n'as que dix ans, et tu pars sans défense.
« Que je vais prier Dieu pour toi!

« Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde?
« Seul parmi les méchants (car il en est au monde),
« Sans ta mère du moins pour t'apprendre à souffrir!
« Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!
« Mais Dieu le veut ainsi, nous devons nous soumettre;
« Ne pleure pas en me quittant;

« Porte au seuil des palais un visage content.
« Parfois mon souvenir t'affligera peut-être;
« Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.
« Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
« Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau;
« Répète en cheminant les chansons de ta mère,
« Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

« Si ma force première encor m'était donnée,
« J'irais te conduisant moi-même par la main;
« Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
« Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin;
« Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

« Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
« Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
« Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
« Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.

« Ton père le disait; sois plus heureux : adieu. »
Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer; »
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

PARIS

CHANT DEUXIÈME.

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
« Voyez, la neige tombe et la terre est glacée;
« J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
« Et je n'ai rien pour me couvrir.

« ... Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
« A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
« Donnez, peu me suffit : je ne suis qu'un enfant;
« Un petit sou me rend la vie.

« On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :
« Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines

« Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
« Eh bien! moi je suis pauvre et je vous tends la main.

« Faites-moi gagner mon salaire;
« Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
« Ma voix tremble de froid: eh bien! je chanterai,
« Si mes chansons peuvent vous plaire.

« Il ne m'écoute pas, il fuit;
« Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
« Finir son heureuse journée.
« Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
« Cette guérite abandonnée!

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
« Rendez-moi ma pauvre chaumière,
« Le laitage durci qu'on partageait le soir;
« Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
« Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
« Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
« Hélas! et tout petit, faudra-t-il que je meure
« Sans avoir rien gagné pour toi?

« Non, l'on ne meurt pas à mon âge;
« Quelque chose me dit de reprendre courage.
« Eh! que sert d'espérer? Que puis-je attendre enfin?
« J'avais une marmotte, elle est morte de faim! »

Et faible sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige en tombant le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
« Disait la voix mêlée au murmure des vents;
« L'heure du péril est notre heure;
« Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;
Il s'étonnait d'abord; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

LE RETOUR

CHANT TROISIÈME.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles!
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter:
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!

Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main,
Qui va de France à la Savoie?
Quel est ce voyageur que l'été leur envoie?
C'est un enfant; il marche, il suit le long chemin.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier:
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière?
C'est que le pauvre enfant veut gagner le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours,
Il est si près de son village!

Tout joyeux, il arrive et regarde; mais quoi!
Personne ne l'attend! Sa chaumière est fermée.
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
Et l'enfant, plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est moi. »

La porte cède, il entre, et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
« Je suis infirme! hélas! Dieu m'afflige, dit-elle;
« Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
« Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée,
« Le voilà qui revient, ayez des jours contents;
« Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée;
« Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant des siennes détachées
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait, et respirait à peine;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle, et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
« Et des petits enfants, qui du mien a pris soin,
« Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
« Appelaient mon fils de si loin.

« C'est le Christ du foyer, que les mères implorent,
« Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
« Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent;
« Nos fils s'en vont tout seuls, et reviennent enfin.

« Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
« Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
« Elle mourrait sans toi. » L'enfant, à ce discours,
Grave et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours ! »

LAMARTINE

Lamartine (Alphonse de Prat, connu plus tard sous le nom de) naquit à Saint-Pont, près de Mâcon, en 1792. Une mère chrétienne lui apprit à lire dans la Bible; son âme, s'épanouissant à la douce chaleur de ce livre sacré, respira en même temps le christianisme et la poésie. Les *Méditations poétiques*, qu'il publia en 1820, eurent un succès prodigieux. Un cri d'enthousiasme accueillit le jeune homme inconnu qui, la croix à la main, venait de chasser l'antique mythologie de son domaine, et de renouveler la poésie en renversant les divinités vermoulues du haut de leurs autels.

La poésie de Lamartine, harmonieux écho de la société d'alors, exprimait ce que le cœur de l'homme a de plus intime, cette mélancolie de la pensée, cette vague tristesse, ces doutes inquiets où jetait une société vieillie sans croyance. Chacun retrouvait, en lisant cette œuvre admirable, ses propres méditations exprimées en vers si mélodieux, en chants si doux, si tristes, si pleins d'une suave harmonie, que l'âme les écoutait comme un écho lointain des concerts du ciel. Voilà ce qui explique leur immense succès.

Les *Nouvelles Méditations* suivirent de près les premières, et ajoutèrent encore à la réputation du poëte. En 1830, il publia les *Harmonies poétiques et religieuses*, dans lesquelles on remarque les mêmes beautés de style, mais avec un progrès véritable dans le fond, dans l'inspiration, plus intime, plus puissante, plus religieuse.

A ces justes éloges nous devons ajouter quelques observations. M. de Lamartine, préoccupé sans doute de la grandeur de ses pensées, en a quelquefois négligé l'expression. Son génie, fécond comme celui d'Ovide, ne sait pas toujours s'arrêter à propos, et ses inépuisables développements nuisent à l'effet qu'il veut produire. Resserrées dans des limites plus étroites, ses pensées gagneraient beaucoup en précision et en énergie. Ses compositions lyriques surtout acquerraient plus d'élan, de nerf et de chaleur. Quelquefois la variété manque à ses idées comme à ses images, et en changeant de sujet il ne change pas de style.

Les *Méditations* et les *Harmonies*, malgré les beaux sentiments que très-souvent elles expriment, ne peuvent pas être mises sans danger entre les mains de la jeunesse. Cette vague rêverie, cette tristesse plus

souvent voluptueuse qu'amère, à laquelle s'abandonne le poëte, ses peintures d'amour qu'il prodigue et qui sont d'autant plus séduisantes qu'elles se revêtent sous sa plume d'une teinte religieuse; tout cela nous paraît très-amollissant et capable de faire de funestes impressions sur de jeunes cœurs. Nous serons beaucoup plus sévère encore pour les derniers écrits de M. de Lamartine. Le *Voyage en Orient*, *Jocelyn*, *la chute d'un Ange*, sont des ouvrages très-dangereux. Ils contiennent de nombreuses erreurs en religion, en philosophie, en morale. Les *Recueillements poétiques*, le plus faible recueil de M. de Lamartine, ne sont pas exempt de ces erreurs. Nous déplorons le changement de ce grand poëte, et comme catholique et comme amateur de belle poésie; l'inspiration qui a produit ses derniers chants, malgré ses bons moments, est loin de valoir celle des *Méditations* et des *Harmonies*.

LA PRIÈRE

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillon d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or, dans l'azur suspendue,
La lune se balance au bord de l'horizon :
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple, la terre est l'autel,
Les cieux en sont le dôme, et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,

Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air, repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre au bord du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts
D'où s'élèvera l'hymne au Roi de l'univers?
Tout se tait, mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et Celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, Père, Créateur!
Sous tous ces noms divers, je crois en toi, Seigneur;
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux ton glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur;
La terre, ta bonté; les astres, ta splendeur.

Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage,
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de moi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants, loin de toi, consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi !
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour;
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ces puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens;
Et quand la nuit, guidant son cortége d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,

Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.
Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire;
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres;
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres :
C'est le dernier degré qui m'approche de toi;
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins :
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins;
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffé d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée.

Méditations poétiques.

LE CHRÉTIEN MOURANT

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne?
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Hé quoi! je me réveille
Sur le bord du tombeau!

O toi! d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir!
Prends ton vol, ô mon âme! et dépouille tes chaînes.
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir.

Mais qu'entends-je? au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille!
Compagnons de l'exil, quoi, vous pleurez ma mort!
Vous pleurez! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

Méditations poétiques.

LE PAPILLON

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile des zéphyrs nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfum, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles :
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne repose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin aux ciel chercher la volupté.

Nouvelles Méditations poétiques.

UNE BATAILLE

La trompette a jeté le signal des alarmes ;
Aux armes ! et l'écho répète au loin : Aux armes !
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane avec la terreur un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas ;
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,

Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire;
Et tantôt retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.
Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent;
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent.
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière :
Le casque éblouissant sert de but au trépas.
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière!
L'un périt tout entier; l'autre, sur la poussière,

Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble ;
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants.
Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les bataillons s'entr'ouvrent,
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer.
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair.
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi, quand deux torrents, dans deux gorges profondes,
De deux monts opposés précipitant leurs ondes
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer,
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées
Rejaillissent au loin par les vagues poussées,

D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et portent leur fureur au lit qui les rassemble;
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait, écoutez!... des concerts,
De cette plaine en deuil, s'élèvent dans les airs;
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leur voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et, sur l'aile des vents,
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent.
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesants, que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer!
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Nouvelles Méditations poétiques.

HYMNE DU SOIR DANS LES TEMPLES

Salut! ô sacrés tabernacles
Où tu descends, Seigneur, à la voix d'un mortel!
Salut! mystérieux autel
Où la foi vient chercher et son pain immortel
Et tes silencieux oracles!

Quand la dernière heure des jours
A gémi dans tes vastes tours,
Quand son dernier rayon fuit et meurt dans le dôme;
Quand la veuve, tenant son enfant par la main,
A pleuré sur la pierre et repris son chemin,
Comme un silencieux fantôme;
Quand de l'orgue lointain l'insensible soupir
Avec le jour aussi semble enfin s'assoupir,
Pour s'éveiller avec l'aurore;
Que la nef est déserte, et que d'un pas tardif
Aux lampes du saint lieu le lévite attentif
A peine la traverse encore,

Voici l'heure où je viens, à la chute des jours,
Me glisser sous ta voûte obscure,
Et chercher, au moment où s'endort la nature,
Celui qui veille toujours!

Vous qui voilez les saints asíles
Où mes yeux n'osent pénétrer,
Au pied de vos troncs immobiles,
Colonnes, je viens soupirer.
Versez sur moi, versez vos ombres;
Rendez les ténèbres plus sombres
Et le silence plus épais!
Forêt de marbre et de phorphyre,
L'air qu'à vos pieds l'âme respire
Est plein de mystère et de paix!

Que l'amour et l'inquiétude,
Égarant leurs ennuis secrets,
Cherchent l'ombre et la solitude
Sous les verts abris des forêts!

O ténèbres du sanctuaire,
L'œil religieux vous préfère
Au bois par la brise agité;
Rien ne change votre feuillage,
Votre ombre immobile est l'image
De l'immobile éternité!

Le cœur brisé par la souffrance,
Las des promesses des mortels,
S'obstine et poursuit l'espérance
Jusqu'au pied des sacrés autels!
Le flot du temps mugit et passe;
L'homme passager vous embrasse,
Comme un pilote anéanti,
Battu par la vague écumante,
Embrasse au sein de la tourmente
Le mât du navire englouti!

Où sont, colonnes éternelles,
Les mains qui taillèrent vos flancs?
Caveaux, répondez, où sont-elles?
Poussière abandonnée aux vents!
Nos mains qui façonnent la pierre
Tombent avec elle en poussière,
Et l'homme n'en est point jaloux.
Il meurt; mais sa sainte pensée
Anime la pierre glacée
Et s'élève au ciel avec vous.

Le Forum, les palais s'écroulent;
Le temps les ronge avec mépris,
Le pied des passants qui les foulent
Écarte au hasard leurs débris.

Mais sitôt que le bloc de pierre,
Sorti des flancs de la carrière,
Seigneur, pour ton temple est sculpté,
Il est à toi! ton ombre imprime
A nos œuvres le sceau sublime
De ta propre immortalité!

Le bruit de la foudre qui gronde,
Et s'éloigne en baissant la voix,
Le sifflement des vents sur l'onde,
Les sourds gémissements des bois,
La bouche qui vomit la bombe,
Le bruit du fleuve entier qui tombe
Dans un abîme avec ses eaux,
Sont moins majestueux encore
Qu'un peuple qui chante et t'adore
Sous tes mélodieux arceaux!

Quand l'hymne enflammé qui s'élance
De mille bouches à la fois,
De ton majestueux silence
Jaillit comme une seule voix;
Plus fort que le char des tempêtes,
Quand le chant divin des prophètes
Roule avec les flots de l'encens,
N'entends-tu pas les vieux portiques,
Les tombeaux, les siècles antiques,
Mêler une âme à nos accents!

Seigneur, j'aimais jadis à reposer mon âme
Sur les cimes des monts, dans la nuit des déserts,
Sur l'écueil où mugit la voix des vastes mers,
En présence du ciel et des globes de flamme
Dont les feux pâlissants semaient les champs des airs.

Il me semblait, mon Dieu, que mon âme oppressée
Devant l'immensité s'agrandissait en moi,
Et sur les vents, les flots ou les feux élancée,
De pensée en pensée
Allait se perdre en toi !

Je cherchais à monter, mais tu daignais descendre.
Ah ! ton ouvrage a-t-il besoin
De s'élever si haut, et te chercher si loin ?
Où n'es-tu pas pour nous entendre ?
De ton temple, aujourd'hui, j'aime l'obscurité ;
C'est une île de paix sur l'océan du monde,
Un phare d'immortalité,
Par la mort et par toi seulement habité ;
On entend de plus loin le flot du temps qui gronde
Sur ce seuil de l'éternité !
Il semble que la voix dans les airs égarée,
Par cet espace étroit dans ces murs concentrée,
A notre âme retentit mieux,
Et que les saints échos de la voûte sonore
Te portent plus brûlant, avant qu'il s'évapore,
Le soupir qui te cherche en montant vers les cieux.

Comme la vague orageuse
S'apaise en touchant le bord,
Comme la nef voyageuse
S'abrite à l'ombre du port,
Comme l'errante hirondelle
Fuit sous l'aile maternelle
L'œil dévorant du vautour ;
A tes pieds quand elle arrive
L'âme errante et fugitive
Se recueille en ton amour !

Tu parles, mon cœur écoute;
Je soupire, tu m'entends;
Ton œil compte goutte à goutte
Les larmes que je répands.
Dans un sublime murmure
Je suis comme la nature
Sans voix sous ta majesté;
Mais je sens en ta présence
L'heure pleine d'espérance
Tomber dans l'éternité!

Qu'importe en quels mots s'exhale
L'homme devant son auteur!
Est-il une langue égale
A l'extase de mon cœur?
Quoi que ma bouche articule,
Ce sang pressé qui circule,
Ce sein qui respire en moi;
Ce cœur qui bat et s'élance,
Ces yeux baignés, ce silence,
Tout parle, tout prie en moi.

Ainsi les vagues palpitent
Au lever du roi du jour,
Ainsi les astres gravitent
Muets de crainte et d'amour,
Ainsi les flammes s'élancent,
Ainsi les airs se balancent,
Ainsi se meuvent les cieux;
Ainsi ton tonnerre vole;
Et tu comprends sans parole
Leur hymne silencieux!

Ah! Seigneur, comprends-moi de même,
Entends ce que je n'ai pas dit;
Le silence est la voix suprême
D'un cœur de ta gloire interdit!
C'est toi! c'est moi! je suis! j'adore;
Le temps, l'espace s'évapore;
J'oublie et l'univers et moi!
Mais cette ivresse de l'extase,
Mais ce feu sacré qui m'embrase,
Mais ce poids divin qui m'écrase,
C'est toi, mon Dieu, c'est encor toi!

Pourquoi vous fermez-vous, maison de la prière!
Est-il une heure, ô Dieu! dans la nature entière
Où le cœur soit las de prier;
Où l'homme, qu'en ces lieux ta bonté daigne attendre,
N'ait devant les autels un parfum à répandre,
Une larme à te confier?

Mais c'en est fait! d'un pas que le respect mesure,
Je sors du parvis qui murmure,
Je sors, et ton ombre me suit;
Mon pied silencieux se fait entendre à peine,
Mon cœur se tait, et mon haleine
Sur mes lèvres passe sans bruit.
Jusqu'au retour de l'aurore
Sur mon front je garde encore
La majesté du saint lieu.
Et comme après Sina, de toi l'âme encor pleine,
Ton prophète n'osait descendre dans la plaine,
Je crains de profaner par la parole humaine
Mes sens encor frappés du souffle de mon Dieu!

Harmonies poétiques et religieuses.

MILLY OU LA TERRE NATALE

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagne que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saule dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,
Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis, tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour;
Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme, et la force d'aimer?
Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdir ou faner les bois ou les gazons;
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,
Les troupeaux, des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas;
Le vent, l'épine en fleur, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents,

Dont les mots entendus dans l'âme et dans les sens,
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve, et qu'il nous rend plus doux.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur leurs rocs renversés,
Lui comptaient les sillons pour chaque heure tracés,
Et qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire;
Et plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie, enseignait la vertu !
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Vêtissait l'indigence ou nourrissait la faim;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive;
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait en essuyant les pleurs de leurs paupières :
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières ! »
Voilà le seuil à l'ombre où son pied nous berçait;
La branche du figuier que sa main abaissait.
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,

Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur!

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère;
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil;
Bientôt peut-être... Écarte, ô mon Dieu, ce présage!
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après.

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage;
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains, traqué comme un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits!
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor;
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques.
Ah! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné;

Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines!
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil;
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil;
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes;
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit!

Ah! si le nombre écrit sous l'œil des destinées,
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours!
Et quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux!
Et vous, qui survivez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour élevez-moi... Non, ne m'élevez rien!
Mais près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie,
Et ce dernier sillon où germe une autre vie!
Étendez sur ma tête un lit d'herbe des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont les sœurs ont peuplé ces asiles
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles.
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,
Roulez de la montagne un fragment de rocher;
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface,
Et, d'hiver en hiver, incrustée à ses flancs,

Donne en lettre vivante une date à ses ans !
Point de siècle ou de noms sur cette agreste page ;
Devant l'éternité tout siècle est du même âge ;
Et Celui dont la voix réveille du trépas,
Au défaut d'un vain nom ne nous oubliera pas !
Là, sous des cieux connus, sous des collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil ;
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs ;
Et, quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne !
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris,
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes !

Harmonies poétiques et religieuses.

UN PRESBYTÈRE DE CAMPAGNE

Une cour le précède, enclose d'une haie,
Que ferme sans serrure une porte de claie;
Des poules, des pigeons, deux chèvres et mon chien,
Portier d'un seuil ouvert, et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie;
Des passereaux montant et descendant du toit,
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit;
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite y sont en paix ensemble :
Les uns couchés à l'ombre en un coin de gazon;
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon;
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles, et puis,
Dans l'auge, sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle,
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle :
Voilà tout le tableau ! sept marches d'escalier
Sonore, chancelant, conduisent au palier,
Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige,
Et que de ses réseaux un vieux lierre protége.
Là, suspendus le jour au clou de mon foyer,
Mes oiseaux familiers chantent pour m'égayer.

Jusqu'ici, grâce aux lieux, au ciel, à la nature,
Ton doux regard de sœur sourit à ma peinture;
Ta tendre illusion dure encor; mais, hélas !
Si tu veux la garder, ô ma sœur, n'entre pas!

Mais non, pour vos deux cœurs je n'ai point de mystère :
Pourrais-je devant vous rougir de ma misère ?
Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté;
Ces murs ne sentent pas leur froide nudité.

Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile,
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file :
Marthe, meuble vivant de la sainte maison,
Qui suivait dans le temps son vieux maître en prison;
Pauvre fille, à ces murs trente ans enracinée,
Partageant leur prospère ou triste destinée,
Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
Surveillant à la fois la cure et le saint lieu;
Et qui, voyant de Dieu l'image dans son maître,
Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre !
Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain,
Où de Marthe attentive on voit briller la main;
Sur la table un pain noir, sous une nappe blanche,
Dont chaque mendiant vient dîmer une tranche !
Des grappes de raisin, que Marthe fait sécher,
De leur pampre encor vert décorent le plancher;
La séve en hiver même y jaunit leurs grains d'ambre.
De ce salon rustique on passe dans ma chambre;
C'est elle dont le mur s'éclaire du couchant;
Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant,
Que mon âme un peu triste a besoin de lumière,
Que le jour dans mon cœur entre par la paupière,
Et que j'aimais, tout jeune, à boire avec les yeux
Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux.
La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,
Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,

Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,
De cet espace étroit sont tout l'ameublement.
Tout! oh! non; j'oubliais son divin ornement,
Qui surmonte tout seul mon humble cheminée;
Ce christ, les bras ouverts et la tête inclinée,
Cette image de bois du maître que je sers,
Céleste ami, qui seul me peuple ces déserts;
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,
Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure;
Et, recevant souvent mes larmes sur ses pieds,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés:
Ce christ, tu le connais; c'est celui que ma mère
Colla dans l'agonie aux lèvres de mon père,
C'est celui que plus tard, moi-même en un grand jour,
Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour.

Jocelyn.

RÉPONSE A UN CURÉ DE CAMPAGNE

Doux pasteur du troupeau des âmes,
Qui conduis aux sources de Dieu
Ces petits enfants et ces femmes
Penchés aux coupes du saint lieu;

Semeur des célestes paroles,
Qui sème la gerbe du Christ,
Ce sénevé des paraboles
Dont le grain lève dans l'esprit;

Médecin d'intime souffrance,
Qui la retourne et qui l'endort,



Qui guérit avec l'espérance,
Et vivifie avec la mort;

Poëte à la lyre infinie,
Qui, pour chanter dans le grand chœur,
N'as pas besoin d'autre génie
Que des battements de ton cœur;

Hé quoi! tu craindrais que ma porte
A tes accents ne s'ouvrît pas,
Avec les anges pour escorte,
Et les prophètes sur tes pas!

Homme d'amour et de prière,
Ah! loin de craindre un froid accueil,
Viens en paix, et que la poussière
De tes pieds s'attache à mon seuil.

Mes chiens, qui devinent leur maître,
D'eux-même iront lécher tes doigts;
Les colombes de ma fenêtre
Ne s'envoleront pas aux toits.

Mes oiseaux même ont l'habitude
De voir monter par le chemin
Ces anges de la solitude,
Et le marteau connaît leur main.

Fils des champs, j'aimais de bonne heure
Ces laboureurs vêtus de deuil,
Dont on voit la pauvre demeure
Entre l'église et le cercueil;

Le jardin qui rit à leur porte,
Dans son buisson de noisetiers,

Leur seuil couvert de feuille morte,
Où le pauvre a fait des sentiers;

La voix de leur cloche sonore,
Qui dit aux vains enfants du bruit
Que le Seigneur est dans l'aurore,
Que le Seigneur est dans la nuit;

Les longs bords de leur robe blanche,
Par des groupes d'enfants suivis,
Qu'on voit balayer le dimanche
La poussière des vieux parvis;

Cette odeur de myrrhe et de roses
Qui s'exhale autour de leurs pas;
Et leur voix qui parle de choses
Que l'œil des hommes ne voit pas.

Quand le sillon couvre le reste,
Eux seuls travaillent de leur main
A l'œuvre du Père céleste,
Pour un autre prix que du pain.

L'onde qu'ils versent désaltère
D'autres soifs que la soif des sens;
Et, de tous les dons de la terre,
Ils ne moissonnent que l'encens.

Viens donc, détachant ta ceinture,
Au foyer des bardes t'asseoir:
Ils sont l'hymne de la nature,
Et vous en êtes l'encensoir.

Recueillements poétiques.

DELAVIGNE

Delavigne (Casimir), né au Havre en 1793, et mort à Lyon en 1843.

Delavigne est un héritier de l'école du xviiie siècle; son *Paria*, ses *Vêpres Siciliennes*, ses *Épîtres* sont animés de cet esprit philosophique si fatal à l'inspiration. Sa tragédie indienne est un plaidoyer déclamatoire en faveur de l'égalité; ses Vêpres sont une satire de l'influence religieuse; dans ses Epîtres il se laisse nonchalamment aller à cette philosophie du paganisme qui regarde la vie comme un banquet, dont l'homme doit sortir aussi tranquille qu'un convive qui vient de déposer sur la table du festin sa coupe encore couronnée de fleurs. Il invitera au besoin Naïs à venir à son heure dernière couvrir sa tête de myrte frais : poésie de convention, froide et fausse dans tous les temps, car il n'y a point d'agonie couronnée de myrte; poésie absurde sous l'empire du christianisme, car elle est d'épines la couronne que porte l'agonie du chrétien.

Quand Delavigne entra dans le monde, sa patrie était envahie par l'étranger et déchirée par les factions; il consacra au récit des malheurs de son pays plusieurs élégies auxquelles il donna le nom de *Messéniennes*. Comme cela arrive souvent, ces élégies ont été tour à tour élevées ou rabaissées, suivant que l'esprit de parti s'en est mêlé. Quant à l'expression, elle est noble, elle est grave, elle est lyrique. Quelques épithètes un peu pâles, quelques vers prosaïques, quelques tournures rhétoriciennes, quelques périphrases un peu vides, quelques antithèses accusent les traditions du collége, les études encore toutes classiques du jeune homme; mais il y a du mouvement dans le rhythme, de la verve, de la chaleur, des pensées fortes et des pensées gracieuses, de la poésie enfin. Le défaut le plus grave qu'on puisse reprendre dans les *Messéniennes*, c'est le manque de sentiments religieux. Aussi un jour Charles Nodier, après avoir complimenté l'auteur avec la chaleur caractéristique de ses éloges, ne put s'empêcher de lui dire : « Mon cher Casimir, je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est, la prochaine fois que vous voudrez rimer, de conduire d'abord votre muse à la messe. » Le poëte a paru tenir compte de ces observations, et parmi ses *Nouvelles Messéniennes*, généralement plus remarquables que les premières sous tous les rapports, on en admire plusieurs qui sont animées d'un enthousiasme religieux digne de la muse de Lamartine.

Après *les Vêpres Siciliennes* et *le Paria*, *les Enfants d'Édouard* ont contribué à la célébrité de Delavigne. On remarque dans la première de la force, de la chaleur, de l'intérêt, des situations dramatiques. La seconde présente une peinture peu fidèle de mœurs et de caractères; le style en est la partie brillante. Des caractères fortement dessinés, des mœurs savamment peintes, des contrastes habilement saisis, et surtout des scènes profondément pathétiques, assurent aux *Enfants d'Édouard* une longue renommée. *Les Comédiens* et *l'École des vieillards*, deux comédies du même auteur, ont obtenu un grand et légitime succès.

LE MASSACRE DES FRANÇAIS A PALERME

Du lieu saint à pas lents je montais les degrés,
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous les voûtes antiques,
Avait du roi-prophète entonné les cantiques.
D'un formidable bruit le temple est ébranlé;
Tout à coup sur l'airain les portes ont roulé;
Il s'ouvre : des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités!
Ces mots : Guerre aux tyrans! volent de bouche en bouche;
Le prêtre les répète avec un œil farouche,
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille : le nombre accablait leur courage...
Un chevalier s'élance, il se fraie un passage;

Il marche, il court; tout cède à l'effort de son bras...
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure...
C'est Montfort! à ce cri succède un long murmure :
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous!
« Fuyez! » dit-il, superbe et pâle de courroux.
Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumant encor du sang dont il l'avait trempée.
Il frappe... Un envoyé de la Divinité
Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
Mais Procida paraît, et la foule interdite
Se rassure à sa voix, roule et se précipite;
Elle entoure Montfort. Par son père entraîné,
Lorédan le suivait, muet et consterné.

. . . .

Du vainqueur, du vaincu, les clameurs se confondent;
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin des combats flottait encor douteux.
La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
Que de morts, de mourants! Faut-il qu'un jour nouveau
Éclaire de ses feux cet horrible tableau!
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

Les Vêpres Siciliennes, acte V, scène III.

LA MORT DE JEANNE D'ARC

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? Où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits;
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais.
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme?
Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure! Elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie... »
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brillante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image.
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,

Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête:
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes campagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.
Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé,
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France ! ô mon roi bien-aimé ! »
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets ;
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès.
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance ?
Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes !

Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats,
Semer sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur en parcourant les bois
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits.

Messéniennes.

LE JEUNE DIACRE, OU LA GRÈCE CHRÉTIENNE

Entre le mont Évan et le cap de Tenare,
La mer baigne les murs de la triste Coron;
Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divers qui charmaient nos oreilles.

Ces murs, battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux?
Du profane étendard qui chassa la croix sainte
Voyez-vous sur les tours flotter les crins mouvants?
Entendez-vous de loin la voix de l'infidèle,
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents?
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.
Au bord de l'horizon le soleil suspendu
Regarde cette plage, autrefois florissante.

. . . .
. . . .

Que cet astre à regret s'arrache à ses amours!
Que la brise du soir est douce et parfumée!
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée!
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.

Qu'entends-je? c'est le bruit de deux rames pareilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère;
Ses soins parent l'autel; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois;
Un luth qui les remplace a frémi sous ses doigts.
Il chante... Ainsi chantaient David et les prophètes;
Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'alcyon gémit au milieu des tempêtes :

« Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
« Pour vous chanter dans ma nacelle,
« Au bruit des vagues, chaque soir,
« J'accorde ma lyre fidèle,
« Et je pleurs sur nos revers,
« Comme les Hébreux dans les fers,
« Quand Sion descendit du trône,
« Pleuraient au pied des saules verts,
« Près des fleuves de Babylone.

« Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer;
« Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes;
« Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer,
« Il leur était permis de confondre leurs larmes...
« Et je m'exile pour pleurer!

« Le ministre de ta colère
« Prive la veuve et l'orphelin
« Du dernier vêtement de lin
« Qui sert de voile à leur misère.
« De leurs mains il reprend encor,
« Comme un vol fait à son trésor,
« Un épi glané dans nos plaines;
« Et nous ne buvons qu'à prix d'or
« L'eau qui coule de nos fontaines.
« De l'or! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil;
« Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
« Et, de la jeune épouse écartant le linceul,
« Arraché de son doigt la bague nuptiale
« Qu'elle emporte dans le cercueil;

« L'oiseau des champs trouve un asile
« Dans le nid qui fut son berceau;
« Le chevreuil sous un arbrisseau;
« Dans un buisson le lièvre agile;
« Effrayé par un léger bruit,
« Le ver qui serpente et s'enfuit
« Sous l'herbe où la feuille qui tombe,
« Échappe au pied qui le poursuit...
« Notre asile, à nous, c'est la tombe!
« Heureux qui meurt chrétien, grand Dieu! Leur cruauté
« Veut convertir les cœurs par le glaive et les flammes,

« Dans le temple où les saints prêchaient la vérité,
« Où de leur bouche d'or descendaient dans nos âmes
« L'espérance et la charité.

« Sur ce rivage, où des idoles
« S'élève l'autel réprouvé,
« Ton culte pur s'est élevé
« Des semences de leurs paroles.
« Mais cet arbre, enfant des déserts,
« Qui doit ombrager l'univers,
« Fleurit pour nous sur des ruines,
« Ne produit que des fruits amers,
« Et meurt tranché dans ses racines.
« O Dieu! la Grèce, libre en ses jours glorieux,
« N'adorait pas encor la Parole éternelle;
« Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux.
« Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
« Que Jupiter et ses faux dieux?...

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un musulman se lève; il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,
L'air siffle, un cri s'entend... L'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé? Vient-il de ton esquif?
Est-ce toi qui gémis, lévite? est-ce ta lyre
Qui roule dans tes mains avec ce bruit plaintif?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre;
La barque se perdait sous un épais brouillard,
Et sans garde et sans guide errait comme au hasard:
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.
La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,

Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé;
Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche...
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier : la menace expire dans sa bouche.
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.
Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse.
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs,
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants, il murmure à voix basse :
« Je t'attendais hier, je t'attendis longtemps;
« Tu ne reviendras plus; et c'est toi qui m'attends! »

Messénienne VIe.

BARTHÉLEMY ET MÉRY

Barthélemy et **Méry** sont nés à Marseille, l'un en 1794, l'autre en 1798. Ces deux frères en poésie suivirent d'abord la carrière de Juvénal et de Boileau. Une série d'œuvres satiriques (1825-1830) fut couronnée d'un succès dû en grande partie aux passions qui remuaient la société de cette époque. Un jour, la muse des deux poëtes, accoutumée à l'allure de la satire, se plia avec hardiesse au ton héroïque, et célébra *la gloire orientale* de Bonaparte. Le poëme de *Napoléon en Égypte*, VIII chants (1828), est un ouvrage de talent élevé et original. Historiens et poëtes en même temps, Barthélemy et Méry trouvent toute la puissance de leur talent dans la beauté des tableaux, la propriété frappante de l'expression, la richesse des couleurs, la vérité de l'ensemble et des détails. La traduction de *l'Énéide* en vers par Barthélemy est un ouvrage de peu de mérite.

UNE NUIT AU DÉSERT

Mais le rideau des nuits, lentement déroulé,
Confond avec le sol l'horizon reculé;
Le bruit de la bataille expire, et dans la plaine
Le silence pensif a repris son domaine.
Alors les sons confus d'un étrange concert
S'élèvent lentement. L'immobile désert
Écoute, comme un homme en sa vague insomnie,
Des cascades du Nil la bruyante harmonie;
Dans ses cris éternels le nocturne grillon
Demande au sol brûlant un humide sillon.
Et, transfuge des eaux, sur le sable infertile,
Se traîne en mugissant l'immense crocodile.
A ces bruits solennels, pour la première fois,
Des hommes inconnus mêlent leur grande voix;

Sur la ligne du camp le cri d'éveil résonne,
Et va s'éteindre au loin comme un bruit monotone
Que, sous un long portique au milieu de la nuit,
L'écho redit plus faible à l'écho qui le suit.
Aux rougeâtres lueurs dont la plaine est semée,
Comme une masse informe on distingue l'armée
Et les soldats errants dans les groupes confus.
Assis sur les tambours, couchés sur les affûts,
Les vétérans conteurs, accoutumés aux veilles,
De leurs premiers travaux redisent les merveilles,
Alors qu'au mont Cenis, d'un geste de la main,
Le jeune Bonaparte imposait un chemin,
Et que du haut des monts l'armée enorgueillie
Contemplait sous ses pieds l'éclatante Italie.
Ils passent tour à tour, dans leur rapide élan,
De Crémone à Lodi, de Mantoue à Milan,
Et répètent sans fin cette tragique histoire,
Où chaque nom de ville est un nom de victoire.

Cependant autour d'eux leurs compagnons assis,
Des Homères du camp écoutent les récits;
Et l'étrange bivac que la nuit enveloppe,
Dans un cadre d'Asie offre un tableau d'Europe.
Les pieds heurtent, foulant les sables africains,
Les turbans dont les plis recèlent des sequins;
Des étalons sans maître, errant à l'aventure,
Passent en hennissant parmi la foule obscure;
Vers le fond de la scène, acteur silencieux,
Des mameluks captifs on voit briller les yeux,
Et sur les rangs pressés des groupes circulaires
S'allonge pesamment le cou des dromadaires.

Napoléon en Égypte, chant IV.

LA PESTE

L'HOSPICE DANS UNE MOSQUÉE

Non loin du camp s'élève une antique mosquée
Comme un vaste refuge aux mourants indiquée.
Le marbre de ses murs dépouillés d'ornements
Conserve encor des mots écrits par les imans.
Des touffes de palmier ornent son vestibule,
Et du frais Océan la brise qui circule,
Glissant sur les rochers d'un rapide bassin,
Porte dans la mosquée un air suave et sain;
C'est là que la pitié, loin des tentes bannie,
Dans un lit moins brûlant accueille l'agonie.
Sous le large portail des murs hospitaliers,
Pêle-mêle introduits, fantassins, cavaliers,
Dans le camp de la mort ont conquis une place.
La douleur qui se plaint, la rage qui menace,
L'abattement muet, l'effréné désespoir,
Peuplent le double rang du funeste dortoir;
Hospice redoutable, enceinte dévastée,
Où l'ange de la mort, effroyable Protée,
Couvrant de mille aspects son visage odieux,
Toujours d'un nouveau masque épouvante les yeux!
Auprès du vétéran, qui sans murmure expire,
Un jeune compagnon, dans l'excès du délire,
Se débat sur sa couche, et mêle avec effort
Un rire convulsif au râle de la mort;
Et tandis que les uns, par un geste farouche,
Rejettent le linceul de leur brûlante couche,

D'autres, de leurs manteaux étroitement drapés,
Du suaire guerrier meurent enveloppés.

Sitôt que brille enfin, sous la profonde arcade,
Cette faible lueur qu'attend l'œil du malade;
Quand l'aube se glissant à travers les barreaux
Dessine sur les murs les mauresques vitraux,
Et que, dans l'édifice où ce jour luit à peine,
Apparaît de la nuit la désastreuse scène,
Des esclaves bédouins, malheureux ennemis,
Comme une vile proie à la peste promis,
De l'un à l'autre lit parcourant l'intervalle,
Passent en promenant la civière fatale;
Ils s'éloignent chargés de cadavres impurs.
Dans la fosse béante ouverte autour des murs,
Leurs mains vont enfouir ces dépouilles immondes,
Et des chiens affamés les meutes vagabondes,
Convives odieux par la peste nourris,
Exhument en hurlant ces horribles débris.

Mais la mort, poursuivant ses fureurs redoublées,
Aura bientôt rempli ces places dépeuplées;
A l'œil du désespoir l'indomptable fléau
Déroule chaque jour un plus sombre tableau;
Autour de son chevet qu'aucune main n'effleure,
L'homme demande en vain un homme qui le pleure.
Quelquefois vous voyez des spectres affaiblis,
L'air morne et solennel, se dresser sur leurs lits,
Et, du geste indiquant les angles de la salle,
Appeler leurs amis d'une voix sépulcrale;
Mais, de leur agonie insensible témoin,
L'égoïste, muet, veille à son propre soin;

Par l'horreur qui la suit l'infortune exilée,
Traîne au sein de la foule une mort isolée.
Vainement le malade invoque le secours
De l'art opérateur qui prolonge nos jours;
Accoudé sans témoins sur la fatale claie,
D'une main courageuse il visite sa plaie,
Et, guidé par l'instinct à défaut de savoir,
Arrache le duvet humide d'un sang noir.

Un homme cependant, dans cette horrible enceinte,
De la terreur publique ose braver l'atteinte;
Desgenette est son nom : sur un marbre pieux
La Grèce l'eût inscrit à côté de ses dieux.
Courbé près d'un mourant que la fièvre désole,
Il reproche à la foule une terreur frivole,
Rassure le soldat qui tremble pour ses jours;
Puis, d'une horrible preuve appuyant ses discours,
Au fond d'une tumeur par le mal calcinée
Il puise sur l'acier la goutte empoisonnée,
Et dans sa propre veine ouverte de sa main,
Infiltre sans pâlir le liquide venin.

Sublime dévouement!... Mais, toujours incrédule,
La foule en l'admirant d'épouvante recule;
Le mal contagieux, réfutant la raison,
Du contact homicide atteste le poison.
Quand le vaste linceul de la nuit qui s'abaisse,
Sur ce grand sarcophage étend son ombre épaisse,
Tant de soupirs mêlés, tant de cris confondus,
Comme une seule voix sont encore entendus.
Une lampe de fer, suspendue aux ogives,
Dessine en traits blafards des figures pensives;

Tel le croissant des nuits, de ses reflets tremblants,
Effleure des tombeaux les simulacres blancs.
Alors si du Carmel, où veille la prière,
Tinte à coups mesurés la cloche hospitalière;
Si la bise, en passant sur le couvent latin,
Porte au camp dévasté ce murmure lointain,
Le soldat expirant, que trouble un dernier songe,
Recueille avec effroi le son qui se prolonge;
Il retrouve, à la voix qui descend du Carmel,
Un confus souvenir du culte paternel,
Et croit qu'auprès de lui, sous ces tristes murailles,
Le lamentable airain sonne ses funérailles.

Napoléon en Égypte, chant VII.

———

D'ANGLEMONT

D'ANGLEMONT (Édouard) naquit à Pont-Audemer (Eure), en 1798. — On a de lui des *Odes; Berthe et Robert*, poëme en quatre chants; un autre volume qui a pour titre : *Légendes françaises*, et quelques autres poésies. Ses ouvrages sont en général empreints de grâce et de délicatesse.

LE CHASSEUR DES ALPES

« Que j'abhorre, mon fils, tes projets intrépides !
« Tu vas donc confier tes destins aux forêts ;
« Tu veux suivre un chamois en ses élans rapides ;
« Tu veux le percer de tes traits.

« Tu ne guideras plus en nos plaines fleuries
« Le troupeau caressant de ces jeunes agneaux
« Qui sous tes yeux paissaient les herbes des prairies,
« Et bondissaient au bord des eaux.

« Tu dédaignes ces fleurs, par tes mains cultivées,
« Qui croissaient pour parer les fêtes du printemps,
« Qui te charmaient hier, qui, de tes soins privées,
« Ne vivront plus que peu d'instants !

« Les routes de ces monts ne te sont point connues !
« Des abîmes nombreux s'y cachent sous les pas;
« Ces neiges que tu vois s'élever sur les nues,
« Tombent et portent le trépas !

« Reste, reste, mon fils, reste auprès de ta mère!
« Du déclin de mes jours, ô toi l'unique espoir!
« C'est parmi ces glaciers qu'a disparu ton père!
« Je crains de ne pas te revoir. »

Ainsi du Val-Rosa parlait une habitante :
Ses baisers se mêlaient à ce touchant discours...
Mais d'un torrent fougueux c'est en vain que l'on tente
D'arrêter le rapide cours.

L'impétueux chasseur méprise ses alarmes;
Il part en lui disant : « Je reviendrai ce soir. »
Pour le suivre longtemps de ses yeux pleins de larmes,
Sur un roc elle va s'asseoir.

D'un vieux chêne noirci par les feux de l'orage,
Un corbeau de son fils lui prédit le trépas;
Cet aspect lui ravit un reste de courage :
L'oiseau sinistre ne ment pas.

Le jour tombe... Elle crie, inquiète, éperdue :
« Mon fils !... » A ses regards il ne vint pas s'offrir.
L'aurore la trouva sur la terre étendue...
Elle avait cessé de souffrir.

On conte que depuis, au bord du précipice,
Alors que de la vie il dédaigne le soin,
Le chasseur voit parfois un fantôme propice
Qui lui dit : « Ne va pas plus loin ! »

Légendes françaises, lég. 21.

VIGNY

Vigny (le comte Alfred **de**) naquit à Loches, en Touraine, en 1798. Après avoir passé quatorze ans dans les camps, il s'est retiré en 1828, capitaine au 55e de ligne. Il a composé, dans sa vie errante, les différents poëmes publiés d'abord en 1822, 1824 et 1826, et réunis, pour la première fois, dans un ordre logique, en 1829. N'ayant d'autre lecture qu'une Bible, enfermée pendant la route dans le sac d'un soldat, un volume où il inscrivait fidèlement ses projets, ses pensées, il écrivait à ses moments de loisir, entre l'exercice et la parade, *Éloa*, *Dolorida*, *Moïse*, *le Déluge* ou *la Neige*.

Élégant, passionné dans les douces émotions, pénétrant et gracieux, M. de Vigny est un poëte élégiaque d'un ordre supérieur. Quelques ambiguïtés de style, de prétentieuses incorrections, et un peu de manières trop affectées, ne doivent pas nous rendre injuste sur le mérite véritable de beaucoup de ses poésies.

NAISSANCE D'ÉLOA

Il naquit sur la terre un ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure, et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie;
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
Quelquefois s'arrêtant, priant et consolant;
Assis auprès d'un champ, le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc, pareil à l'imposteur;
Et de là poursuivant sa paisible conquête,
De la Chananéenne écoutait la requête,

A la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre;
Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de sa naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
Abandonnant la ville et subissant l'édit,
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.
Or, pendant ce temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée.
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie?
Il partit dans la nuit; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui, dans ses périls, il s'était retiré.
C'était Marthe et Marie; or Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient; Jésus disait en vain : « Il dort. »
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. Larme sainte, à l'amitié donnée,
Oh! vous ne fûtes point au vent abandonnée!
Des séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et, comme une merveille au ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert, un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.

Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante ;
Une voix s'entendit qui disait : « Éloa ! »
Et l'ange apparaissant répondit : « Me voilà ! »

Toute parée aux yeux du ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au temple :
Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
Ses cheveux, partagés comme deux gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux ;
Une rose, aux lueurs de l'aube matinale,
N'a pas de son teint frais la couleur virginale ;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.

Les chérubins brûlants, qu'enveloppent six ailes ;
Les tendres séraphins, dieux des amours fidèles ;
Les trônes, les vertus, les princes, les ardeurs,
Les dominations, les gardiens, les splendeurs,
Et les rêves pieux, et les saintes louanges,
Et tous les anges purs, et les divins archanges,
Et tout ce que le ciel renferme d'habitants,
Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige ;
Et les vierges, ses sœurs, s'unissant au cortége,
Comme autour de la lune on voit les feux du soir,
Se tenant par la main, coururent pour la voir.

Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture;
Et des fleurs qu'au ciel seul fit germer la nature,
Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'été des humains,
Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.
« Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
« Heureux le monde offert à ses pas secourables!
« Quand elle aura passé parmi les malheureux,
« L'esprit consolateur se répandra sur eux.
« Quel globe attend ses pas? quel siècle la demande?
« Naîtra-t-il d'autres cieux afin qu'elle y commande? »

REGRETS DU TENTATEUR

AU MOMENT OU, SOUS UNE FORME FANTASTIQUE, IL VIENT DE PERDRE ÉLOA.

Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeur qui sous ses pas fuyait;
Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale;
Ses cheveux étaient noirs, mais, pressés d'un bandeau,
C'était une couronne ou plutôt un fardeau:
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui, tournoyant, brûlaient sur des trépieds antiques;
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur;
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse.
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,

Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
D'un geste impatient accuse tous ses pas.

. . . .

« Triste amour du péché ! sombre désir du mal,
« De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées !
« Comment ai-je connu vos ardeurs insensées !
« Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
« Simplicité du cœur à qui j'ai dit adieu,
« Je tremble devant toi, et pourtant je t'adore ;
« Je suis moins criminel, puisque je t'aime encore.
« Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas !
« Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
« Et de moi-même à moi si grande est la distance,
« Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence;
« Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
« Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.
« Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes !
« Quand j'allais, le premier de ces anges modestes,
« Prier à deux genoux devant l'antique loi,
« Et ne pensais jamais au delà de la foi.
« L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête,
« Et des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
« Je souriais, j'étais... j'aurais peut-être aimé. »

TASTU

Mme Tastu (Sabine-Casimir-Amable Voïard) naquit à Metz, le 31 août 1798. A l'exemple de nos plus illustres poëtes, c'est à son cœur que Mme Tastu a demandé des inspirations; c'est au fond de ce sanctuaire que ses chants semblent lui avoir été dictés par la religion, la famille et la patrie. Son talent flexible se plie à toutes les variétés du langage poétique : aimable et gracieuse dans les sujets tendres et mélancoliques, elle ne manque point de force et d'énergie dans les sujets graves et élevés; mais surtout elle est toujours poëte, et c'est ce qui la distingue de tant d'hommes et de femmes qui font des vers. Son style a de la facilité, du naturel, du nombre, de l'harmonie dans les endroits où elle est bien inspirée, et ces endroits sont nombreux.

LA VEILLE DE NOEL

Entre mes doigts guide ce lin docile;
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Seul tu soutiens sa vie encor débile;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste Reine des anges,
Ces tintements de l'airain solennel?
Le peuple en foule, entourant ton autel,
Avec amour répète tes louanges.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Si je ne puis unir aux saints mystères
Des vœux offerts sur les sacrés parvis,
Si le devoir me retient près d'un fils,
Prête l'oreille à mes chants solitaires.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Porte des cieux, Vase élu, Vierge sainte,
Toi qui du monde enfantas le Sauveur,
Pardonne, hélas ! trahissant ma ferveur,
L'hymne pieux devient un chant de plainte.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Le monde entier m'oublie et me délaisse;
Je n'ai connu que d'éternels soucis :
Vierge sacrée, au moins donne à mon fils
Tout le bonheur qu'espérait ma jeunesse!

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Paisible, il dort du sommeil de son âge,
Sans pressentir mes douloureux tourments.
Reine du ciel, accorde-lui longtemps
Ce doux repos qui n'est plus mon partage.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tendre arbrisseau menacé par l'orage,
Privé d'un père, où sera ton appui?
A ta faiblesse il ne reste aujourd'hui
Que mon amour, mes soins et mon courage.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mère de Dieu que le chrétien révère,
Ma faible voix s'anime en t'implorant;
Ton divin fils est né pauvre et souffrant :
Ah! prends pitié des larmes d'une mère!

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Des pas nombreux font retentir la ville;
Ce bruit confus, s'éloignant par degrés,
M'apprend la fin des cantiques sacrés.
J'écoute encor... : déjà tout est tranquille...

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tout dort, hélas! je travaille et je veille;
La paix des nuits ne ferme plus mes yeux.
Permets du moins, appui du malheureux,
Que ma douleur jusqu'au matin sommeille!

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mais non, rejette, ô divine espérance!
Ces lâches vœux, vains murmures du cœur;
Je veux bénir cette longue souffrance,
Gage certain d'un immense bonheur.

Entre mes doigts guide ce lin docile;
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Seul tu soutiens sa vie encor débile;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier sòleil.
Près du foyer seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure,
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi de mon regard avide
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler!
Mais des ans la fuite m'étonne;
Leurs adieux opressent mon cœur;
Je dis : C'est encore une fleur

Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur :
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours :
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours!
Écoutons!... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois.
Il se tait... Je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait; en vain je l'appelle,
Adieu!... Salut! sa sœur nouvelle,
Salut! quels dons chargent ta main?
Quel bien nous apporte ton aile?
Quels beaux jours dorment dans ton sein?
Que dis-je? à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets.
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante,
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets.
Ainsi chaque soleil se lève,
Témoin de nos vœux insensés.
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit point finir.

SAINTE-BEUVE

Sainte-Beuve (C.-A.), que M. de Lamartine appelle le plus intime de nos poëtes, naquit, dans le commencement du siècle, dans un gros bourg voisin d'Amiens. On a de lui : *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme;* les *Consolations* (1830) ; *Pensées d'août* (1838).

Le premier de ces recueils n'a pas eu beaucoup de succès ; des voix imposantes, entre autres celle de l'auteur des *Méditations*, se sont prononcées assez sévèrement contre les *Poésies de Joseph Delorme*. Les *Consolations* ont beaucoup mieux réussi.

« Ce livre, dit M. Amédée Duquesnel, encore ignoré de la foule, n'a pas l'éclat qui éblouit d'abord les regards ; ses beautés sont mystérieuses et saintes, assez neuves aussi, ce nous semble ; et nous ne connaissons rien, en français, qui donne l'idée de cette poésie. Ce n'est pas le lyrisme débordant des *Harmonies* et des *Méditations*, ni le vers nerveux et sombre de Victor Hugo ; c'est un accent mélancolique et tendre, timide peut-être, mais délicieusement rêveur et religieux comme un mystique du moyen âge. Les sentiments que les *Consolations* expriment sont l'amitié sainte, assez puissante pour remplacer la famille ; les sympathies d'artistes ; les souvenirs de l'enfance ; le regret profond d'avoir perdu ses facultés d'aimer en des voluptés mensongères ; et au-dessus de tout l'idée de Dieu, l'amour infini, qui seul peut remplir l'existence et en consoler. Ce dernier sentiment est exprimé avec un rare bonheur, avec une douceur pénétrante qui s'empare de l'âme en s'y insinuant.

« Les *Consolations* ont paru en 1830 ; les questions de style s'agitaient alors avec vivacité. Les beaux passages de M. Sainte-Beuve sont écrits suivant la véritable harmonie française, l'harmonie du vers racinien. La nouveauté est dans l'image et la pensée, dans ces réminiscences du foyer, de la vie de toutes les heures. Cette poésie a un grand charme, mais il faut prendre garde d'en abuser ; elle gagnerait à être rendue plus dramatique. Il y a dans l'intérieur des familles des scènes terribles qui se cachent sous l'impénétrable enveloppe de la vie du monde. Un petit volume comme les *Consolations* est plein d'expressions suaves et pures ; mais la vie d'un écrivain ne saurait être toute consacrée à de tels sujets. L'art doit reproduire les scènes ordinaires de la vie, il doit reproduire la vie entière ; mais il tirera toujours sa prin-

cipale puissance de l'expression des grandes luttes de l'âme et de ses profondes douleurs.

« On a dernièrement, par des efforts pénibles, cherché à établir qu'il y avait une autre harmonie que celle du vers de Racine et de Corneille quand il est beau. On a coupé le vers tantôt ici, tantôt là; on a entassé des génitifs au commencement des seconds vers. Le public est resté sourd, et les poëtes eux-mêmes reconnaissent aujourd'hui l'inanité de leur tentative. Personne en France ne sait mieux que M. Victor Hugo que tous ses beaux vers sont mesurés comme ceux de l'ancienne école. Ce qui est à lui, sauf quelquefois une glorieuse parenté avec Corneille, c'est la rudesse de sa parole, la plénitude de sa voix. Eh bien, les beaux vers des *Consolations* sont aussi cadencés comme les vers des maîtres. Quelques rares exceptions apparaissent çà et là; nous sommes loin de les blâmer toutes. A de longs intervalles, la mesure suspendue d'une manière insolite peut produire de grands effets, mais il faut en être sobre. Voyez ce qu'est devenue la musique du vers de M. Sainte-Beuve dans les *Pensées d'août*. Je ne conçois pas comment un critique d'un esprit si délicat a pu tomber en de telles erreurs. Les intentions les plus louables, celles de ses petits poëmes, par exemple, disparaissent sous cette versification étrange (1). »

SOUVENIRS D'ENFANCE

Aux temps des empereurs, quand les dieux adultères,
Impuissants à garder leur culte et leurs mystères,
Pâlissaient, se taisaient sur l'autel ébranlé,
Devant le Dieu nouveau dont on avait parlé :
En ce jour de ruine et d'immense anarchie,
Et d'espoir renaissant pour la terre affanchie,
Beaucoup d'esprits, honteux de croire et d'adorer,
Avides, inquiets, malades d'ignorer,
De tout lieu, de tout rang, avec ou sans richesse,
S'en allaient par le monde, et cherchaient la sagesse.
A pied ou sur des chars brillants d'ivoire et d'or :

(1) Amédée Duquesnel, *Du Travail intellectuel en France, depuis 1815 jusqu'en 1827.*

Ou sur une trirème embarquant leurs trésors,
Ils erraient; Antioche, Alexandrie, Athènes,
Tour à tour leur montraient ces lueurs incertaines
Qui, dès qu'un œil humain s'y livre et les poursuit,
Toujours sans l'éclairer éblouissent sa nuit.
Platon les guide en vain dans ses cavernes sombres;
En vain de Pythagore ils consultent les nombres :
La science les fuit; ils courent au-devant,
Esclaves de quiconque ou la donne ou la vend;
Du stoïcien menteur, du cynique en délire,
Dans leurs mains chaque fois le manteau se déchire,
Puis par instants, lassés de leurs secrets tourments,
Exhalant en soupirs leurs désenchantements,
Au bord d'une fontaine, au pied du sycomore,
Des jours entiers assis leur ennui les dévore;
Le dégoût les invite aux désirs malfaisants,
Et pour dompter leur âme ils soulèvent leurs sens.
Et bientôt les voilà, ces enfants du Portique,
Ces nobles orphelins de la sagesse antique,
Les voilà, ces amants du vrai, du bien, du beau,
Dormant dans la débauche ainsi qu'en un tombeau...
Ainsi leur vie allait folle et désespérée.
Mais un jour qu'en leur cœur la chasteté rentrée,
Plus humbles, rappelant les efforts commencés,
Les avait fait rougir des plaisirs insensés;
Qu'ils s'étaient repentis avec tristesse et larmes,
Résolus désormais de veiller sur leurs armes;
Qu'à tout hasard leur âme avait longtemps crié...
Crié vers toi, Seigneur!... et qu'ils avaient prié;
Ce jour, ou quelque jour à celui-là semblable,
Quand le pauvre contrit, près des flots, sur le sable
S'agitait à grands pas, ou, tâchant d'oublier,

Comptait dans un jardin les feuilles d'un figuier :
Tout à coup une voix, on ne sait d'où venue,
Que la vague apportait ou que jetait la nue,
Lui disait : « Prends et lis. » Et le livre entr'ouvert
Était là, comme on voit la colombe au désert;
Ou c'était un buisson qui prenait la parole,
Ou c'était un vieillard avec une auréole,
Qui d'un mot apaisait les cœurs irrésolus,
Et qui disparaissait, et qu'on n'oubliait plus.

Et moi, comme eux, Seigneur, je m'écrie et t'implore,
Et nul signe d'en haut ne me répond encore.
Comme eux j'erre incertain en proie aux sens fougueux;
Cherchant la vérité, mais plus coupable qu'eux;
Car je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte :
Nourri de ta parole, élevé dans l'enceinte
Où croissent sous ton œil tes enfants rassemblés,
Mes plus jeunes désirs furent par toi réglés;
Ton souffle de mon cœur purifia l'asile,
Tu le mis sur l'autel comme un vase fragile,
Et les grands jours, au bruit des concerts frémissants,
Tu l'emplissais de fleurs, de parfums et d'encens.
Tu m'aimais entre tous, et ces dons qu'on désire,
Ce pouvoir inconnu qu'on accorde à la lyre,
Cet art mystérieux de charmer par la voix,
Si l'on dit que je l'ai, Seigneur, je te le dois.
Tu m'avais animé pour chanter tes merveilles,
Comme le rossignol qui chante quand tu veilles.
Qu'ai-je fait de tes dons?... J'ai blasphémé, j'ai fui;
Au camp du Philistin la lampe sainte a lui;
L'orgue impie a chanté l'air divin qui l'inspire,
Et le pavé du temple a parlé pour maudire.

Grâce! j'ai trop péché : tout fier de ma raison,
Plus ivre qu'un esclave échappé de prison,
J'ai rougi, j'ai menti des tiens et de toi-même,
Et de moi; j'ai juré que j'étais sans baptême;
J'ai tenté bien des cœurs à de mauvais combats;
Lorsque passait un mort je ne m'inclinais pas.

Tu m'as puni, Seigneur... Un jour qu'à l'ordinaire
Sans pudeur outrageant ta harpe et ton tonnerre,
Comme un enfant moqueur sur l'abîme emporté,
Je roulais glorieux dans mon impiété,
Ta colère s'émut, et, soufflant sans orage,
Enleva mon orgueil ainsi qu'un vain nuage;
La glace où je glissais rompit sous mon traîneau,
Et le roc sous ma main se fondit comme en eau.
Depuis ce temps, déchu, noirci de fange immonde,
Sans ciel et sans soleil, ignoré dans le monde,
Quand parfois trop d'ennui me possède, je cours
Comme les chiens errants qu'on voit aux carrefours;
Je ne respire plus l'air frais des eaux limpides;
Tous mes sens révoltés m'entraînent, plus rapides
Que le poulain fumant qui s'enflamme et bondit,
Ou la mule sans frein d'un Absalon maudit.

Oh! si c'était là tout, on pourrait vivre encore
Et jouir du sommeil d'un être qui s'ignore;
On pourrait s'étourdir; mais aux pires instants
L'immortelle pensée, en sillons éclatants,
Comme un feu des marais jaillit de cette fange,
Et, remplissant nos yeux, nous éclaire et se venge.
Alors, comme en dormant, on rêve quelquefois
Qu'on est dans une plaine aride ou dans un bois,

Ou sur un mont désert où l'on s'entend poursuivre
Par des brigands armés; et, plein d'amour de vivre,
De sentiers en sentiers, de sommets en sommets,
L'on va, l'on va toujours sans avancer jamais :
De même en ces moments de calme et de détresse,
Par mille affreux efforts notre âme se redresse
Pour remonter à Dieu; mais son espoir est vain...
Et pourtant ce n'est pas, Maître bon et divin,
Sur des vaisseaux, des chars à la course roulante,
Ce n'est pas en marchant plus rapide et plus lente,
Que l'âme en peine arrive au ciel avant le soir;
Pour arriver à toi c'est assez de vouloir.
Je voudrais bien, Seigneur, je veux : pourquoi ne puis-je ?
Je m'y perds, soutiens-moi; mets fin à ce prodige,
Sauve à mon repentir un doute insidieux,
O très-grand, ô très-bon, miséricordieux;
C'est sans doute qu'en moi la coupable nature
Aime en secret son mal, chérit sa pourriture,
Espère réveiller le vieil homme endormi,
Et qu'en croyant vouloir, je ne veux qu'à demi.
Non, tout entier je veux... Sur mon âme épuisée
Verse d'en haut, Seigneur, ta manne et ta rosée,
Couvre-moi de ton œil, tends-moi la main, et rends
Le silence et le calme à mes sens murmurants;
Repétris sous tes doigts mon argile odorante;
Que douce comme un chant au lit d'une mourante,
Ma voix redise encor ton nom durant les nuits :
Ainsi de moi bientôt fuiront tous les ennuis;
Ainsi, comme autrefois, la prière et l'étude
De leurs rameaux unis clôront ma solitude;
Ainsi, grave et pieux, loin, bien loin des humains,
Je cacherai ma vie en de secrets chemins,

Sous un bois, près des eaux; et de là ma pensée
Regardant par delà mon ivresse insensée,
Je reverrai les ans chers à mon souvenir
Comme un tableau souillé qu'on vient de rajeunir.

BELMONTET

Belmontet (Louis), né à Toulouse, vers le commencement de ce siècle, a publié en 1824 un volume de vers intitulé : *Les Tristes*. On regrette d'y trouver quelquefois de froides antithèses et un peu de déclamation; mais le plus souvent on y admire du naturel, de l'élégance et de la pureté. La pièce suivante est devenue presque populaire.

LES PETITS ORPHELINS

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont passés.
Malheur au pauvre sans demeure !
Loin des secours il faut qu'il meure ;
Comme les champs alors tous les cœurs sont glacés.

De l'an renouvelé c'était la nuit première ;
Les mortels revenant de la fête du jour
Hâtaient leur joie et leur retour ;
Même un peu de bonheur visitait la chaumière.

Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfants presque nus et pâles de souffrance
Appelaient des enfants la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,
Et semblait supplier pour eux.
Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes ;
L'autre tendait sa main aux refus des heureux.

« Nous voici deux enfants, nous n'avons plus de mère :
« Elle mourut hier en nous donnant son pain.
« Elle dort où dort notre père.
« Venez : nous avons froid, nous expirons de faim.

« L'étranger nous a dit : — Allez, j'ai ma famille :
« Est-ce vous que je dois nourrir ? —
« Nous avons vu pleurer sa fille,
« Et pourtant nous allons mourir? »

Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus ;
La foule, sans les voir, s'échappait fugitive,
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappaient à la porte sainte,
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte,
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte;
L'heure, d'un triste accent, vint soupirer minuit;
Au loin, d'un char de fête on entendit le bruit;
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit blanchis de neige et couchés sur la pierre,
Les appelle en pleurant... Ils ne se lèvent pas.

Leur pauvre enfance, hélas ! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur;
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moitié,
Avait porté sa main aux lèvres de son frère,
Comme pour arrêter l'inutile prière,
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.

Ils dorment pour toujours, et la lampe encor veille!
On les plaint : on sait mieux plaindre que secourir.
Vers eux de toutes parts les pleurs viennent s'offrir ;
Mais on ne venait pas la veille.

LAURENT DE JUSSIEU

M. Laurent de Jussieu est né vers la fin du XVIIIe siècle. — Il vérifie d'une manière bien honorable le mot de la Fontaine sur le *champ* de l'apologue, qui, dit-il,

Ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Il continue même à prouver, après ses glorieux prédécesseurs, que, dans cette matière, la moisson n'est jamais faite, à cause de la multitude infinie d'aspects sous lesquels les objets apparaissent à l'esprit, et de la foule innombrable de rapports qu'ils présentent à un observateur judicieux qui sait les exposer avec intérêt et les appliquer avec goût. Ses apologues ont de la douceur, de l'abandon et un charme secret qui tient aux mœurs mêmes de l'écrivain. On sent qu'il converse avec nous comme un père avec ses enfants; rien d'obscur, rien de maniéré, tout tend à l'instruction comme au plaisir. Il ne court pas après les ornements, et souvent il rencontre les grâces.

LA FONTAINE ET LE SAULE

Au pied d'une colline aride,
Une fontaine jaillissait,
Et de temps en temps remplissait
Un frais bassin creusé par son onde limpide.
Rarement elle suffisait
Pour former un ruisseau qui baignât la vallée,
Car le soleil la tarissait,
Et nulle ombre, nulle feuillée
Des feux brûlants du jour ne la garantissait.

Dans le temps qu'elle en gémissait,
Voilà qu'un jeune saule, enfant de la nature,
Non loin d'elle dépérissait;
Abaissant sa pâle verdure,
Que nulle eau ne rafraîchissait.
La fontaine compatissante
Elle-même s'oublie en le voyant souffrir,
Et, pour aller le secourir,
Elle fait un effort, et détourne sa pente.
Tout alentour du tronc déjà mort à moitié,
Bientôt le doux ruisseau serpente.
Il baigne la racine, il humecte le pied;
Il renouvelle enfin la séve nourrissante
Qui monte, qui circule en maint vaisseau caché,
Et reporte la vie à la tige mourante
Du pauvre saule desséché.
Soudain il reverdit, il étend son feuillage,
Il se penche non plus par défaut de vigueur,
Mais pour couvrir de son ombrage
La fontaine, sa tendre sœur,
Sa bienfaitrice, son amie,
Celle qui lui rendit la vie,
Et dont il peut enfin être le protecteur.
A son tour il veille sur elle :
Son ombre de la source entretient la fraîcheur.
S'échappant du bassin, l'onde à grands flots ruisselle
Et va courir dans le vallon,
Parmi les fleurs et le gazon,
Qu'elle embellit et renouvelle.
C'est ainsi qu'il se faut l'un l'autre secourir.
La bienveillance mutuelle
Est pour nous tout profit, comme elle est tout plaisir.

MADAME WALDOR

Mme Mélanie WALDOR (née VILLENAVE) naquit à Nantes, au commencement de ce siècle. Ses poésies se distinguent par la grâce et par la fraîcheur des idées, par une imagination douce et rêveuse. Mme Waldor est supérieure à la plupart de nos femmes poëtes dans le genre tendre, mélancolique et gracieux, et elle est au-dessous de plusieurs d'entre elles dans le genre sévère.

L'ORPHELINE

Au pied des saints autels j'avais prié longtemps;
Des cierges consumés la flamme vacillante,
Errant autour de moi, jetait de temps en temps,
Comme un dernier adieu, leur clarté plus brillante;
Bien plus pâles ensuite, ils n'éclairaient plus rien;
Et sur le simple autel les pieuses reliques,
Les images gothiques
Semblaient fuir, se couvrant d'un voile aérien:
Et mes yeux, fatigués de répandre des larmes,
A cette obscurité trouvaient alors des charmes.

J'écoutais s'affaiblir les derniers bruits du soir,
Et sur les bleus vitraux je regardais encore
Si le jour qui fuyait me laisserait y voir,
Près de mon saint patron, la Vierge que j'adore!
Mais elle et tous les saints ne s'apercevaient plus,
Et sous un rideau noir, on eût dit que dans l'ombre
De cette nuit plus sombre
Ils étaient tour à tour pour jamais disparus!

Et moi, fermant bientôt mes paupières lassées,

Je ne me souvins plus de mes peines passées.
Mon front appesanti s'inclina sur ma main,
Et, près de m'endormir, je vis dans un nuage
Des anges occupés à tracer un chemin
Où leurs ailes laissaient un lumineux passage;
L'un d'eux me souriait comme pour me bénir,
Puis, en me soulevant doucement de la terre,
Semblait avec mystère
M'avertir que ma vie était près de finir.

Et je sentis alors qu'avec de blanches ailes
Je parcourais dans l'air des régions nouvelles;
Des sons mélodieux me berçaient mollement,
Leurs accords inconnus parcouraient la surface
De cet azur que Dieu nomma le firmament,
Se perdaient, renaissaient et mouraient dans l'espace.
Une clarté nouvelle alors frappa mes yeux;
Et mon ange gardien, qui me servait de guide,
Cessa son vol rapide...
« Où sommes-nous? » lui dis-je; il me répond : « Aux cieux. »
Et la Vierge Marie, en m'appelant sa fille,
Me dit : « Approche, enfant, je te rends ta famille. »
Alors je vis ma mère; elle m'ouvrit ses bras.
Mon père souriait à ma joie enfantine;
Des chérubins jetaient des roses sous mes pas,
Et des voix répétaient : « Tu n'es plus orpheline. »
Soudain je crus sentir un baiser maternel;
Sous ce premier baiser tressaillant tout entière,
Je rouvris ma paupière...
Hélas! j'étais encor seule au pied de l'autel!
Et, voyant le bonheur fuir sans pouvoir le suivre,
Je regardais le ciel, et je pleurais de vivre.

HUGO

Hugo (Victor-Marie) naquit à Besançon, en 1802. Ses ouvrages poétiques les plus remarquables sont : *Odes*, *Odes et Ballades*, *les Orientales* et *les Feuilles d'Automne*.

Notre époque, avec l'indécision de ses doctrines, la mobilité et l'indifférence de ses croyances, son équivoque moralité, son dédain pour le passé, l'inconséquente ardeur de ses désirs, ses téméraires innovations, ses caprices bizarres, ses essais monstrueux, ses rêves parfois sublimes, se retrouve jusqu'à un certain point dans les inspirations de M. Hugo. Jamais poëte ne fut plus fils de son siècle, ne s'isola moins du tourbillon des hommes et des choses... Quand il fit entendre ses premiers chants, il adorait alors les dieux de sa mère... « Sa mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une brigande comme Mme de Bonchamps et Mme de la Rochejaquelein (1). » Depuis il a changé... Les doctrines littéraires du poëte n'ont pas autant dévié que ses croyances politiques. Déjà, dans ses jeunes essais, il est aisé de reconnaître une imagination impatiente d'une sphère nouvelle.

L'auteur des *Orientales* se révèle dans le premier livre des *Odes*. Alors son génie était hardi, plus tard il est devenu frondeur; alors il essayait ses forces, étonné peut-être de sa propre audace.

Maintenant il s'est fait chef d'école, et ses œuvres littéraires ont, en général, je ne sais quoi de systématique qui ôte à l'inspiration beaucoup de sa fraîcheur et de sa grâce. Dès longtemps la littérature *tirée au cordeau*, comme il l'appelle, révoltait sa pensée; mais il ne reconnaissait à personne le droit de lui dire : *Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin!* il s'inclinait devant le goût, *qui n'est autre chose que l'autorité en littérature...*

Placé par son talent à la tête de la nouvelle école, M. Hugo n'a cessé d'étonner par son audace, d'effrayer par sa témérité, d'éblouir par les brillants éclairs de son génie. Son style a gagné en pittoresque ce qu'il a perdu en correction. Son imagination n'a reculé devant rien : l'enfer a mis à sa disposition ses plus sombres couleurs, le ciel ses plus riants

(1) Préface des *Feuilles d'Automne*.

tableaux; multipliant les contrastes, il a rapproché et confondu les extrêmes du laid et du beau, du bizarre et du sublime. Pourvu qu'il fasse vibrer dans les âmes une fibre jusque-là privée d'émotion, peu lui importe que ce soit en la touchant avec l'aile d'un ange ou avec celle d'un démon. Hardi dans ses odes, gracieux dans ses ballades, extravagant et magnifique à chaque page des *Orientales*, tour à tour concitoyen des anges et des gnomes, repoussant par la noirceur de son délire, séduisant par la grâce naïve des fleurs poétiques qu'il va cueillir sur des bords inconnus, qui pourrait donner une idée précise du fantasmagorique talent de M. Hugo? Parfois, en le lisant, vous maudissez le poëte qui pèse sur votre imagination comme un cauchemar sur votre estomac pendant un sommeil agité; tournez la page, voilà un de ces rêves *dorés* qui descendent pour lui du ciel, dès que les visions de l'enfer ont disparu (1). *Les Feuilles d'automne* nous paraissent, comme à tout le monde, le plus beau, le plus complet, le plus touchant recueil lyrique de M. Hugo... Mais l'invasion du scepticisme dans le cœur du poëte nous cause une lente impression d'effroi... L'échelle lumineuse qu'avait rêvée dans sa jeunesse le fils du patriarche, et que le Christ médiateur a réalisée sur la croix, n'existe plus pour le poëte; je ne sais quel souffle funèbre l'a renversée. Il est donc à errer dans ce monde, à interroger tous les vents, toutes les étoiles, à se pencher du haut des cimes, à redemander le mot de la création au mugissement des grands fleuves ou des forêts échevelées; il croit la nature meilleure pour cela que l'homme; il trouve au monstrueux Océan une harmonie qui lui semble comme une lyre auprès de la voix des générations vivantes. L'Océan n'a-t-il donc, ô poëte, que des harmonies pacifiques, et l'humanité que des grincements? Ce n'est plus croire à la Rédemption que de parler ainsi..., et cela est triste; cela fait que votre esprit s'en revient, comme vous l'avez dit,

. . . . Avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté!

Oui, cela vous fait pousser des cris d'aigle sauvage, au lieu des sereins cantiques auxquels vous préludiez autrefois avec l'aigle sacré de Pathmos, avec l'aigle transfiguré de Dante en son Paradis (2).

Le scepticisme se fait sentir encore davantage dans les *Chants du crépuscule* et *les Voix intérieures*, les deux plus faibles recueils de M. Hugo. Les jeunes gens ne peuvent donc s'en permettre la lecture sans danger. Nous leur donnerons le même avertissement par rapport

(1) M. du Colombier, *Revue provinciale*, t. VI.
(2) Sainte-Beuve, *Critiques et Portraits littéraires*.

aux tragédies et aux autres drames du même auteur. La lecture ou la représentation de ces pièces de théâtre serait également funeste et pour leur esprit et pour leur cœur. Le poison et le poignard, les plus abominables forfaits, le crime triomphant et sans remords, voilà les éléments et les ressorts habituels de ces épouvantables drames, non moins étranges de style que d'idées.

M. Hugo publia en 1840 un nouveau recueil intitulé : *Les Rayons et les Ombres*, et qui présente à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts que les trois recueils qui l'ont précédé. Toutefois nous croyons devoir signaler une charmante pièce qui a pour titre : *Regard jeté dans un mansarde*, et qui, par l'inspiration religieuse dont elle est empreinte, rappelle les plus beaux jours de la foi de M. V. Hugo.

MOISE SUR LE NIL

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour.
« Venez, le moissonneur repose en son séjour ;
« La rive est solitaire encore,
« Memphis élève à peine un murmure confus ;
« Et nos chastes plaisirs sous ces bosquets touffus
« N'ont d'autres témoins que l'aurore.

« Au palais de mon père on voit briller les arts,
« Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
« Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
« Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
« Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
« Le souffle embaumé du zéphyre !

« Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
« Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
« De vos ceintures transparentes ;
« Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
« Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous
« Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous... Mais, parmi les brouillards du matin,
« Que vois-je ? Regardez à l'horizon lointain...
« Ne craignez rien, filles timides;
« C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
« Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
« Vient visiter les pyramides!

« Que dis-je! si j'en crois mes regards indécis,
« C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
« Que pousse une brise légère.
« Mais non; c'est un esquif où, dans un doux repos,
« J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
« Comme on dort au sein de sa mère!

« Il sommeille; et de loin, à voir son lit flottant,
« On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
« Le nid d'une blanche colombe.
« Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;
« L'eau le balance; il dort; et le gouffre mouvant
« Semble le bercer dans sa tombe!

« Il s'éveille; accourez, ô vierges de Memphis!
« Il crie... Ah! quelle mère a pu livrer son fils
« Aux caprices des flots mobiles?
« Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.
« Hélas! contre la mort il n'a d'autre rempart
« Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le... C'est peut-être un enfant d'Israël:
« Mon père les proscrit: mon père est bien cruel
« De proscrire ainsi l'innocence!
« Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour;
« Je veux être sa mère: il me devra le jour,
« S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde;
Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié, vers l'enfant qui gémit,
La guide en sa marche craintive;
Elle a saisi l'esquif! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide;
Et ses sœurs, tour à tour au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel
Suivais des yeux ton fils, sur qui veillait le Ciel;
Viens ici comme une étrangère;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère.

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant
La vierge, orgueil d'un trône, amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
« Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
« Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
« Le jour enfin approche où, vers les champs promis,
« Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
« Les tribus si longtemps captives.

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
« C'est l'élu de Sina, c'est le roi des fléaux,
« Qu'une vierge sauve de l'onde.
« Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
« Fléchissez : un berceau va sauver Israël;
« Un berceau doit sauver le monde! »

Odes.

CHANT DE FÊTE DE NÉRON

Ami, l'ennui nous tue, et le sage l'évite.
Venez tous contempler la fête où vous invite
Néron, César, consul pour la troisième fois;
Néron, maître du monde et dieu de l'harmonie,
Qui, sur le mode d'Ionie,
Chante en s'accompagnant de la lyre à dix voix.

Que mon joyeux appel sur l'heure vous rassemble,
Jamais vous n'aurez vu tant de plaisirs ensemble,
Chez Pallas l'affranchi, chez le Grec Agénor,
Ni dans les gais festins d'où s'exilait la gêne,
Où l'austère Sénèque, en louant Diogène,
Buvait le falerne dans l'or.

Venez : Rome à vos yeux va brûler... Rome entière.
J'ai fait sur cette tour apporter ma litière,
Pour contempler la flamme en bravant ses torrents.

Que sont les vains combats des tigres et de l'homme!
Les sept monts, aujourd'hui, sont un grand cirque où Rome
Lutte avec les feux dévorants.

C'est ainsi qu'il convient au maître de la terre
De charmer son ennui profond et solitaire;
Il doit lancer parfois la foudre comme un dieu.
Mais venez, la nuit tombe, et la fête commence;
Déjà l'incendie, hydre immense,
Lève son aile sombre et ses langues de feu.

Écoutez ces rumeurs, voyez ces vapeurs sombres,
Ces hommes dans les feux errants comme des ombres,
Ce silence de mort, par degrés renaissant...
Les colonnes d'airain, les portes d'or s'écroulent;
Des fleuves de bronze qui coulent
Portent des flots de flamme au Tibre frémissant.

Tout périt : jaspe, marbre, et porphyre, et statues,
Malgré leurs noms divins, dans la cendre abattues.
Le fléau triomphant vole au gré de mes vœux;
Il va tout envahir dans sa course agrandie,
Et l'aquilon joyeux tourmente l'incendie,
Comme une tempête de feux.

Fier Capitole, adieu : dans les feux qu'on excite,
L'aqueduc de Sylla semble un pont de Cocyte;
Néron le veut : ces tours, ces dômes tomberont.
Bien... sur Rome à la fois partout la flamme gronde,
Rends-lui grâces, reine du monde;
Vois quel beau diadème il attache à ton front.

Enfant, on me disait que les voix sibyllines
Promettaient l'avenir aux murs des sept collines,

Qu'auprès de Rome enfin mourrait le temps dompté,
Que son astre immortel n'était qu'à son aurore...
Mes amis, dites-moi combien d'heures encore
Doit durer son éternité.

Qu'un incendie est beau lorsque la nuit est noire !
Érostrate lui-même eût envié ma gloire !
D'un peuple, à mes plaisirs, qu'importent les douleurs?
Il fuit : de toutes parts le brasier l'environne...
Otez de mon front la couronne,
Le feu qui brûle Rome en flétrirait les fleurs.

Quand le sang rejaillit sur vos robes de fête,
Amis, lavez la tache avec du vin de Crète;
L'aspect du sang n'est doux qu'aux regards des méchants;
Couvrons un jeu cruel de voluptés sublimes :
Malheur à qui se plaît aux cris de ses victimes !
Il faut l'étouffer dans les chants.

Je punis cette Rome, et je me venge d'elle.
Ne poursuit-elle pas d'un encens infidèle,
Tour à tour Jupiter et ce Christ odieux ?
Qu'enfin à leur niveau sa terreur me contemple :
Je veux avoir aussi mon temple,
Puisque ces vils mortels n'ont pas assez de dieux.

J'ai détruit Rome afin de la fonder plus belle;
Mais que sa chute, au moins, brise la croix rebelle.
Plus de chrétiens : allez, exterminez-les tous;
Que Rome de ses maux punisse en eux les causes;
Exterminez!... Esclave, apportez-moi des roses,
Le parfum des roses est si doux !

Orientales.

POUR LES PAUVRES

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, feux éclatants de lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or, sonnant dans vos demeures,
Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail et que la faim assiége :
Et qu'il a dit tout bas : « Pour un seul que de biens!
« A son large festin que d'amis se récrient!
« Ce riche est bienheureux, ses enfants lui sourient!
« Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens! »

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le poids de leurs peines;

Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont pas assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre,
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre ;
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant ;
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : « Buvez, mangez, c'est ma chair et mon sang ! »

Que ce soit elle ! oh ! oui, riches, que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur notre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges,
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Donnez ! il vient un jour où le monde nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous ! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

Les Feuilles d'Automne.

LA PRIÈRE POUR TOUS

FRAGMENT.

I

Ma fille, va prier. Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour :
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute !
Tout rentre et se repose; et l'arbre de la route
Secoue, au vent du soir, la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit, de l'eau, dans l'ombre, argente la surface;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions; voici la nuit! la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint; la nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour.

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au Père universel!

Et puis ils dormiront. Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît au dernier bruit du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leur bouche vermeille,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin.

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion qui s'égaie et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit.

II

Ma fille, va prier ! D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe, et t'a laissé le miel!

Puis ensuite pour moi ! j'en ai plus besoin qu'elle !
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle !
Elle a le cœur limpide, et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié, nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie,
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;
Nul piége ne l'attire à son riant tableau,
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées,
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore, à jamais ignore-les comme elle,
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs !

Moi, je sais mieux la vie, et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande, et qu'il faudra t'instruire,

Que poursuivre l'empire, et la fortune, et l'art,
C'est folie et néant, que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard.

Va donc prier pour moi! dis pour toute prière :
Seigneur, Seigneur, mon Dieu, vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand!
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend!

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente :
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente,
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe;
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel.

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger, car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main.

Va prier pour ton père! afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs.
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

III

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père ;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde;
Fais en priant le tour des misères du monde;
Donne à tous! donne aux morts ! enfin donne au Seigneur!

Porte-lui ta prière, et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur!
O mon enfant! sans craindre affront ni raillerie!
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur!

IV

O myrrhe! ô cinname,
Nard cher aux époux!
Baume! éther! dictame!
De l'eau, de la flamme,
Parfums les plus doux!

Prés que l'onde arrose!
Vapeurs de l'autel!
Lèvres de la rose
Où l'abeille pose
Sa bouche de miel!

Lis que fait éclore
Le frais arrosoir!
Ambre que Dieu dore!

Souffle de l'aurore,
Haleine du soir!

Parfums de la séve
Dans les bois mouvants!
Odeur de la grève
Qui, la nuit, s'élève
Sur l'aile des vents!

Fleurs dont la chapelle
Se fait un trésor!
Flamme solennelle,
Fumée éternelle
Des sept lampes d'or!

Tiges qu'a brisées
Le tranchant du fer!
Urnes embrasées!
Esprit des rosées
Qui flottez dans l'air!

Fêtes réjouies
D'encens et de bruits!
Senteurs inouïes!
Fleurs épanouies
Au souffle des nuits!

Odeurs immortelles
Que les Ariel,
Archanges fidèles,
Prennent sur leurs ailes
En venant du ciel!

Dans l'auguste sphère,
Parfums, qu'êtes-vous,

Près de la prière
Qui dans la poussière
S'épanche à genoux?

Près du cri d'une âme
Qui fond en sanglots,
Implore et réclame
Et s'exhale en flamme
Et se verse à flots?

V

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
En essuyant les pleurs dont son œil est terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
Esprit qui tient le livre où l'innocence épelle,
Et qui pour remonter attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il penche
Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche;
Il prend tout, pleurs d'amour et soupirs de douleur;
Sans changer de nature, il s'emplit de cette âme.
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de couleur.
Ah! c'est pour le Seigneur, sans doute, qu'il recueille
Ces larmes goutte à goutte et ce lis feuille à feuille!
Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu!
Enfant! dans le concert qui d'en bas le salue,
La voix par Dieu lui-même entre toutes élue,

C'est la tienne, ô ma fille! elle a tant de douceur!
Sur des ailes de flamme elle monte si pure!
Elle expire si bien en amoureux murmure,
Que les vierges du ciel disent : C'est une sœur!

VI

Ah! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie!
Enfant, garde ta joie!
Lis, garde ta blancheur!

Sois humble! que t'importe
Le riche et le puissant?
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent!

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours.

Reste à la solitude!
Reste à la pauvreté!
Vis sans inquiétude
Et ne te fais étude
Que de l'éternité!

Il est, loin de nos villes
Et loin de nos douleurs,
Des lacs purs et tranquilles

Et dont toutes les îles
Sont des bouquets de fleurs !

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords
D'un charme si suprême,
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bords !

L'ombre qui les inonde
Calme et nous rend meilleurs ;
Leur paix est si profonde,
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs !

Et le jour que leur plaine
Reflète, éblouissant,
Trouve l'eau si sereine,
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant !

Ces lacs que rien n'altère
Entre des monts géants,
Dieu les met sur la terre
Loin du souffle adultère
Des sombres océans,

Pour que nul vent aride,
Nul flot mêlé de fiel
N'emprisonne et ne ride
Ces gouttes d'eau limpide
Où se mire le ciel.

O ma fille, âme heureuse !
O lac de pureté !

Dans la vallée ombreuse
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité!

Lac que le ciel parfume!
Le monde est une mer;
Son souffle est plein de brume;
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer.

VII

Et toi, céleste ami qui garde son enfance,
Qui le jour et la nuit lui fais une défense
De tes ailes d'azur!
Invisible trépied où s'allume sa flamme!
Esprit de sa prière, ange de sa jeune âme,
Cygne de ce lac pur,

Dieu te l'a confiée, et je te la confie.
Soutiens, relève, exhorte, inspire et fortifie
Sa frêle humanité.
Qu'elle garde à jamais, réjouie ou souffrante,
Cet œil plein de rayons, cette âme transparente,
Cette sérénité,

Qui fait que tout le jour, et sans qu'elle te voie,
Écartant de son cœur faux désirs, fausse joie,
Mensonge et passion,
Prosternant à ses pieds ta couronne immortelle,
Comme elle devant Dieu, tu te tiens devant elle
En adoration!

Les Feuilles d'Automne.

REBOUL

Reboul (Jean), poëte et boulanger, né à Nîmes, vers le commencement de ce siècle.

Ceux qui, sans aller plus avant, ont ouï parler d'un boulanger de Nîmes, lequel fait des vers après avoir fait des petits pains, se sont imaginé peut-être que ce rimeur étrange n'est qu'une sorte de Maître Adam, et qu'il n'y a de changé que la boutique; ceux-là se trompent du tout au tout : M. Reboul est boulanger, il est vrai; mais il est poëte aussi, et grand poëte. Ce qui fait le chantre inspiré, le *vates* à l'esprit divin, à la voix haute et retentissante, comme dit Horace; ce qui caractérise les hommes de la famille de Corneille et de Racine, de Hugo et de Lamartine, cette diction élégante et riche, ces images neuves et hardies, ces peintures saisissantes et vraies, ces habitudes si ouvertement littéraires, cette pureté transparente, cette exquise harmonie de style, cette pittoresque forme de langage, cette élévation de sentiment : voilà ce qui caractérise aussi M. Reboul. Quelques incorrections de style, quelques fautes de langage, qui se rencontrent dans le volume de *Poésies* et dans le poëme du *Dernier Jour* surtout, loin d'exciter la critique, doivent être passées avec indulgence, si l'on songe à la condition du poëte.

M. Reboul est un poëte chrétien. Il tient fortement au catholicisme comme à une foi divine, comme à une religion qui porte en elle les destinées du monde. La croyance de M. Reboul ne consiste point en cette vaine phraséologie qui promène le Christ à travers tant de stériles pages; elle sait agir, et agir au grand jour. (Colombet, *Étude sur Reboul.*)

L'ANGE ET L'ENFANT

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.
« Charmant enfant qui me ressemble,
« Disait-il, oh! viens avec moi,

« Viens, nous serons heureux ensemble :
« La terre est indigne de toi.

« Là jamais entière allégresse ;
« L'âme y souffre de ses plaisirs.
« Les cris de joie ont leur tristesse,
« Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes,
« Jamais un jour calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes
« N'a garanti le lendemain.

« Hé quoi ! les chagrins, les alarmes
« Viendraient troubler ce front si pur !
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur !

« Non, non, dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler :
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
« N'obscurcisse ses vêtements,
« Qu'on accueille ta dernière heure
« Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
« Que rien n'y révèle un tombeau;
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor

Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !... ton fils est mort !

L'HIRONDELLE DU TROUBADOUR

Zéphyr, du souffle de son aile,
A triomphé de nos frimas;
La terre de fleurs étincelle :
Tout revient, et mon hirondelle
Ne revient pas.

Par ses compagnes plus constantes
J'entends saluer le matin,
J'ai vu leurs troupes tournoyantes
Effleurer les eaux transparentes
Du lac voisin.

Oiseau de longue connaissance,
Ah! dis-moi, quand reviendras-tu
Me ranimer par ta présence?
Je suis, hélas! de ton absence
Tout abattu.

Tu sais combien ma joie éclate
Quand tu reparais sous nos cieux ;
Quand l'anneau d'étoffe écarlate
Qui ceint ta jambe délicate
Brille à mes yeux.

Nul autre mortel, je t'assure,
Ne t'offrira meilleur destin;
J'étais presque de ta nature,
Nous partageons même toiture,
Et même pain.

Pour te recevoir, ma fenêtre
Est toujours ouverte à demi;
Qui peut t'empêcher d'y paraître?
Crains-tu de retrouver un maître
Dans ton ami?

Non, tu ne m'es pas infidèle :
Les serres d'un cruel vautour
T'auront d'une étreinte mortelle
Surprise, ô ma pauvre hirondelle!
A ton retour;

Ou, volant à perdre courage,
Pour traverser d'immenses eaux,
Sur quelque perfide équipage
As-tu rencontré l'esclavage
Pour le repos?

N'a-t-il pas craint pour son navire,
L'impitoyable ravisseur?
Car j'ai toujours entendu dire,
Oiseau du ciel, que de te nuire
Porte malheur.

Hélas! dans la campagne immense
La fleur va faire place au fruit,
De jour en jour l'été s'avance,
Et de te revoir l'espérance
S'évanouit.

Ma voix, si joyeuse et si vive,
N'aura plus que de tristes chants;
Infidèle, morte ou captive,
Ta perte la rendra plaintive
Pour bien longtemps.

DELPHINE GAY

Mlle Delphine GAY (Mme Émile de GIRARDIN), née à Aix-la-Chapelle vers 1805, est morte à Paris en 1856. A l'âge de dix-sept ans, elle concourut à l'Académie française pour le prix de poésie sur le *Dévouement des médecins et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone*. La lecture de la pièce fut entendue avec le plus vif intérêt dans la séance du 25 août 1822; et un prix fut décerné à la jeune muse, qui aurait obtenu le prix d'usage, si, au lieu de s'attacher uniquement à peindre de la manière la plus touchante le dévouement des sœurs, elle eût traité avec le même succès l'ensemble du sujet proposé.

Encouragée par un triomphe aussi flatteur, Mlle Gay continua de se livrer aux inspirations de sa verve poétique, et l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la fécondité, de la flexibilité ou de l'amabilité de son talent.

En 1826 et 1827, Delphine accompagna sa mère dans un voyage de Suisse et d'Italie; elles assistèrent au dîner que donna M. de Laval-Montmorency, ambassadeur de France, à l'équipage de la corvette française qui avait racheté et ramené d'Alger à Cività-Vecchia les Romains captifs chez les musulmans. Mlle Gay récita une pièce de vers de sa composition sur cet événement : ce qui lui valut, le 16 avril 1827, l'honneur, jusqu'alors inouï, d'être reçue au Capitole membre de l'Académie du Tibre, en présence de tous les Français qui se trouvaient alors à Rome.

On a de Mlle Delphine Gay : *Essais poétiques* (1824); *Nouveaux essais poétiques* (1825); *le Dernier jour de Pompeï*, poëme suivi de pièces diverses (1828); *Napoline*, poëme, 1 volume in-8°, etc.

LES SŒURS DE SAINTE-CAMILLE PENDANT LA PESTE DE BARCELONE

Rien ne ralentissait leur zèle infatigable.
Vainement le fléau tour à tour les accable;
Vainement du frisson leur bras faible agité
Fait trembler le breuvage au malade apporté;

D'adoucir quelques maux la secrète espérance
Suffit pour triompher de leur propre souffrance;
C'est aux plus menacés, c'est aux plus indigents,
Que s'adressent leurs vœux et leurs soins diligents,
De la plus jeune sœur le courage novice
Demande à s'éprouver par un grand sacrifice.
L'infortuné qui meurt au printemps de ses jours
Pour elle a moins de droits à ses pieux secours:
Qui sait, près d'un objet de tendresse et d'alarmes,
Si la seule pitié ferait couler ses larmes?
Ah! c'est à la vieillesse, à ce mal sans espoir,
Que l'enchaîne surtout un austère devoir.
Ainsi, fidèle aux lois que sa vertu s'impose,
Dans ces lits alignés, où la douleur repose,
Elle voit un vieillard, et, vers lui s'avançant,
Elle offre à sa souffrance un baume adoucissant;
Mais le vieillard, qui touche à son heure dernière,
Ne peut plus soulever sa mourante paupière:
Il n'entend pas la voix qui vient le consoler;
De sa bouche aucun son ne peut plus s'exhaler;
Du poison tout son corps atteste le ravage;
Faudra-t-il remporter l'inutile breuvage?
Les lèvres du vieillard ne peuvent plus s'ouvrir,
Déjà le drap de mort est prêt à le couvrir:
« Arrêtez, dit la sœur, peut-être il vit encore;
« Espérons tout du Ciel que ma douleur implore! »
Et, ne prenant conseil que de ses vœux ardents,
Du mourant avec force elle entr'ouvre les dents,
Fait couler dans son sein la liqueur salutaire,
Et bientôt sous ses doigts sent revivre l'artère.
Le vieillard se ranime. O moment fortuné!
Il jette sur la sœur un regard étonné;

Il contemple ses traits où l'espérance brille,
Croit renaître au ciel même, et s'écrie : « O ma fille! »
Le Seigneur l'a bénie, et ce vieillard mourant,
C'est un père adoré que sa faveur lui rend.
Qui dira les bienfaits nés de ce jour prospère,
Les transports de la fille en retrouvant son père,
Et ceux du vieux soldat, si longtemps détenu,
Après tant de travers au bonheur revenu?
Mais leurs vœux, exaucés par un Dieu tutélaire,
Ont du fléau vengeur apaisé la colère;
Le démon de la mort fuit dans un antre obscur,
Le calme reparaît, l'air redevient plus pur;
Au bonheur de revivre un peuple s'abandonne :
Pour les sœurs c'est l'instant de quitter Barcelone;
La santé qui renaît rend leurs soins superflus.
Peuvent-elles rester où le danger n'est plus?
Non, dans nos hôpitaux règne encor la souffrance,
Et de plus chers devoirs les rappellent en France.
La même piété les rendit tour à tour
Sublimes au départ, modestes au retour,
Et, tandis que d'un roi la puissance suprême,
Pour les récompenser, devançait le Ciel même;
Tandis que par ce roi leur éloge dicté
Allait vouer leur nom à l'immortalité,
Le rosaire à la main, l'œil baissé vers la terre,
On les vit en priant rentrer au monastère.
C'est là que, chaque jour, ces charitables sœurs,
D'un saint recueillemeut savourant les douceurs,
Et de tous leurs bienfaits écartant la mémoire,
Vont demander à Dieu le pardon de leur gloire.

Essais.

DOVALLE

Dovalle (Charles) naquit à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) en 1807, et fut tué en duel, en 1829, par un homme dont il avait blessé l'amour-propre dans un récit de journal. On a recueilli de lui quelques poésies pleines de grâce et de fraîcheur.

BERGERONNETTE

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau!

Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, Bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger;
Nargue l'épervier qui te guette;
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre...
Petit oiseau, chante!... et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre,
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console;
Je n'ai point d'autre ami que toi!
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi!...

DESCHAMPS (ÉMILE)

Deschamps (Émile), frère de M. Antony Deschamps, le traducteur de la *Divine Comédie* de Dante, a publié en 1828 un volume intitulé *Études françaises et étrangères*, qui eut un brillant succès. Nous avons pris dans ce recueil la pièce que nous citons ici : c'est la traduction de *la Cloche* de Schiller, poëme qu'il était impossible, au jugement de Mme de Staël, de faire passer dans les vers français. L'œuvre la plus mportante de M. Deschamps est un poëme sur *Rodrigue, dernier roi des Goths*. Ce poëme est tiré de ces admirables *romances* espagnoles qu'on a si bien nommées une *Iliade sans Homère*. Le poëte en a traduit quelques-unes, il en a développé ou inventé entièrement quelques autres, en s'inspirant pour son travail de toutes les chroniques du temps. Il a conservé la forme lyrique des romances, en ayant soin de varier les rhythmes comme les tons; tous ces matériaux se trouvent ensuite coordonnés de manière à présenter un intérêt suivi, une espèce d'action dramatique avec son exposition, son nœud et sa catastrophe. Le vers de M. Émile Deschamps a du nerf et de la grâce; plusieurs de ses tableaux sont pleins de poésie; celui de Rodrigue après la bataille est surtout remarquable. Si l'esprit pouvait remplacer la naïveté instinctive, M. Émile Deschamps aurait droit de prétendre à une véritable gloire poétique.

LA CLOCHE

FRAGMENT

Compagnons, dans le sol s'est affermi le moule :
La cloche enfin va naître aux regards de la foule,
C'est aujourd'hui le jour appelé par nos vœux !
Qu'une ardente sueur couvre vos bras nerveux :
L'honneur couronnera la peine et le courage
Des joyeux ouvriers, si Dieu bénit l'ouvrage.

Ce pieux monument que vont avec mystère
Édifier nos mains dans le sein de la terre,
Il parlera de nous des sommets de la tour;
Vainqueur, il franchira les temps, et tour à tour
Comptera des humains les races disparues;
On verra dans le temple, à sa voix accourues,
Des familles sans nombre humilier leur front;
Aux pleurs de l'affligé ses plaintes s'uniront;
Et ce que les destins, loin de l'âge où nous sommes,
Dans leur cours inégal apporteront aux hommes,
S'en ira retentir contre les flancs mouvants
Qui le propageront sur les ailes des vents.

La cloche annonce au jour, avec des chants joyeux,
L'enfant dont le sommeil enveloppe les yeux.
Qu'il repose!... Pour lui, tristes ou fortunées,
Dans l'avenir aussi dorment les destinées.
Mais sa mère, épiant un sourire adoré,
Veille amoureusement sur son matin doré.
Hélas! le temps s'envole et les ans se succèdent.
Déjà l'adolescent, que mille vœux possèdent,
Tressaille, et, de ses sœurs quittant les chastes jeux,
S'élance, impatient, vers un monde orageux.
Pèlerin engagé dans ses trompeusee voies,
Qu'il a connu bientôt le néant de ses joies!

Nous confions au sein de la terre profonde
L'ouvrage de nos mains; dans son ombre féconde,
Le prudent laboureur laisse tomber encor
L'humble grain, en espoir riche et flottant trésor.
Vêtus de deuil, hélas! nous venons à la terre,
D'un germe plus sacré déposer le mystère,

Pleins de l'espoir qu'un jour, du cercueil redouté,
Ce dépôt fleurira pour l'immortalité.

Des hauts sommets du dôme aux épaisses ténèbres,
La cloche a des tombeaux tinté les chants funèbres.
Écoutez! ses concerts, d'un accent inhumain,
Suivent un voyageur sur son dernier chemin :
C'est la mère chérie, hélas ! la tendre épouse
Que vient du roi des morts l'avidité jalouse
Séparer des enfants, de l'époux expirant.
L'époux les reçut d'elle; et tous, l'un déjà grand,
L'autre dans ses bras, l'autre encore à sa mamelle,
Ils souriaient. Alors rien n'était beau comme elle !
C'en est fait. Elle dort sous le triste gazon,
Celle qui fut longtemps l'âme de la maison.
Déjà manquent tes soins, ô douce ménagère!
Et demain, sans amour, va régner l'étrangère.

Sous la forêt, où glisse une pâle lumière,
O voyageur, hâtez vos pas vers la chaumière :
L'*Angelus* des hameaux retentit dans les airs;
Le filet allongé pend sur les flots déserts;
L'agneau, devant les chiens, vers le bercail se sauve :
Le troupeau des grands bœufs, au front large, au poil fauve,
S'arrache, en mugissant, aux délices des prés;
Il s'avance, couvert de festons diaprés,
Le lourd char des moissons criant sous l'abondance;
Et les gais moissonneurs s'échappent vers la danse.

Cependant tous les bruits meurent dans la cité;
Près de l'ardent foyer, par l'aïeul excité,
S'arrondit la famille, et quelque vieille histoire

Enchante en l'effrayant l'immobile auditoire.
La porte des remparts se ferme pesamment;
Sous son aile l'oiseau courbe son front dormant.
La nuit, qui des méchants éveille le cortége,
Du citoyen que l'ordre et que la loi protége
N'épouvante jamais le sommeil innocent.

Que le chœur de la danse à pas joyeux s'approche!
Venez tous, et donnons le baptême à la cloche :
Cherchons-lui quelque nom propice et gracieux,
Qu'elle veille sur nous en s'approchant des cieux!
Balancée au-dessus de la verte campagne,
Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne
Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants.
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps!
Que le temps mesuré dans sa haute demeure,
De son aile en fuyant la touche heure par heure;
Aux voluptés du crime annonçant le remord,
Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour la mort,
Et que tout ici-bas s'évanouit et passe
Comme sa voix, qui roule et s'éteint dans l'espace!

GÉRAUD

Géraud (Edmond) mourut, jeune encore, aux environs de Bordeaux, en 1831.

« Le livre des *Élégies* d'Edmond Géraud, dit Charles Nodier, se fait remarquer par un ton général de douce mélancolie, et presque toutes sont consacrées à cette espèce de méditation rêveuse, sans but déterminé, qui plaît à l'esprit par le vague même du sujet et des sentiments... Dans les dix-sept élégies de Géraud, il y en a trois qui me font une impression profonde... Mais je donnerais le prix à la *Chapelle du rivage.* »

LA CHAPELLE DU RIVAGE

Sous les remparts de Pise, aux champs de la Toscane,
Une veuve indigente et jouet du malheur
Attendait ses deux fils, qui, loin de sa cabane,
Jusqu'aux rivages de Catane
Avaient conduit la barque d'un pêcheur.
La saison du retour s'écoulait, et les ondes
Ne lui rendaient point ses enfants !
Ils erraient sur les mers profondes,
En butte à la fureur des vents.

C'est en vain qu'éloignant une image terrible,
Cette mère pour eux prépare incessamment
Ou la laine tissue en léger vêtement,
Ou le modeste abri d'une couche paisible;
Rien ne distrait sa peine; et le jour tout entier
La voit seule pleurant autour de son foyer.

La nuit vient... Elle pleure encore... Elle s'oublie
En des pensers de deuil et de mélancolie.
Le sommeil pour jamais a fui loin de ses yeux.

Enfin, n'écoutant plus qu'un sentiment pieux,
Unique appui de sa misère,
Vers une église solitaire
Que baignent les flots orageux,
La triste Séphora pour ses fils malheureux
Résolut d'aller en prière.
Le cœur rempli de son dessein,
Elle revêt du pèlerin
L'humble tunique, le rosaire;
Et, quittant sa pauvre chaumière,
Du rivage suit le chemin.

Partout l'infortunée avec persévérance
De la moindre cabane interroge le seuil;
Partout elle redit ses craintes, sa souffrance,
Et le long de la mer va d'écueil en écueil
Redemandant ses fils, sa dernière espérance.

La fatigue enchaînait ses pas déjà tremblants,
Quand, au déclin du jour, se présente à sa vue
Un large promontoire à la cime touffue,
Et dont les flots émus venaient battre les flancs.
Du milieu des forêts qui dominaient la plage,
Une croix montait vers les cieux,
Et d'une humble chapelle élevée en ces lieux,
Les rayons du couchant embrasaient le vitrage.
Incertaine des bords heureux
Où finit son pèlerinage,

Séphora du rocher sauvage
Gravit péniblement les sentiers tortueux.

Soudain, à travers la verdure
Des mélèzes, des pins confusément épars,
La triste voyageuse égarant ses regards
Croit entendre un léger murmure.
Surprise, elle s'avance, et découvre à la fois
Tout un peuple à genoux, le front dans la poussière,
Écoutant la simple prière
Du vieux ermite de ces bois.

Par un doux intérêt auprès d'elle amenée,
Une vierge l'accueille et la presse en ses bras :
« O ma fille, lui dit l'étrangère étonnée,
« Parlez, où donc le Ciel a-t-il conduit mes pas,
« Et quel pieux abri s'offre sur cette rive?
« — Ma mère, lui répond la bergère naïve,
« Vous voyez la chapelle où viennent les pasteurs
« Prier chaque printemps pour les navigateurs :
« A Notre-Dame des Tempêtes
« Cet humble asile est consacré;
« La Sainte fait taire à son gré
« Les vents qui grondent sur nos têtes;
« Partout son nom est adoré,
« Et nous l'invoquons dans nos fêtes. »

A ce touchant hommage, à ces mots consolants,
Séphora reconnaît l'autel où dès longtemps
Par une voix secrète elle était appelée.
Mais, tandis qu'elle prie et joint ses vœux ardents
Aux vœux de la peuplade en ces bois assemblée,

Voilà que du hameau les vierges, les enfants,
Sur deux files rangés s'avancent à pas lents
Vers le sommet de la roche isolée.
Leurs cantiques naïfs, leurs chants tristes et doux
Se prolongent dans la campagne ;
Au bord des ondes en courroux
L'étrangère les accompagne;
Et là, d'un regard douloureux
Qui trahit de son cœur la secrète amertume,
Elle contemple au loin ces écueils dangereux
Où la vague bondit et se brise en écume.

Cependant aux pieux accords
D'une touchante mélodie
Les filles des pasteurs, belles de modestie,
Entourant le rocher, se pressent sur les bords,
Comme de blancs troupeaux sur les monts d'Arcadie.
Chacune d'un bouquet vermeil
Marche naïvement parée;
Leur teint a la fraîcheur de l'aube à son réveil,
Et de simples chapeaux d'une paille dorée
Défendent leurs attraits des rayons du soleil.
Choisie entre ses sœurs, la plus jeune bergère
Sur la face des eaux balançait mollement
Des lis qu'elle a tressés en guirlande légère :
Et quand le saint ermite annonce le moment
Où doit cesser le chœur des célestes louanges,
Pleine d'émotion et de recueillement,
Elle adresse ces mots à la Reine des anges :
« Chaste Marie, espoir des matelots,
« Astre propice au milieu des naufrages,
« Loin de ces bords écartez les orages,

« Et répandez le calme sur les eaux.
« Pour nos époux, nos enfants et nos frères,
« Nous vous prions, Marie ! entendez-nous :
« Qu'un doux zéphyr nous les ramène tous,
« Ces nautoniers battus des vents contraires.

« Dans leur fureur pour enchaîner les flots,
« Il vous suffit d'une simple guirlande ;
« Recevez donc cette modeste offrande,
« Chaste Marie, espoir des matelots. »
Telle fut des pasteurs la prière ingénue :
Et, de même qu'on voit au sommet d'un vieux pin,
Après un ouragan, la colombe abattue
Recueillir avec soin dans son aile étendue
Les premiers rayons du matin,
De même Séphora, languissante, plaintive,
D'un espoir renaissant accueillit la douceur ;
Et, prêtant aux bergers une oreille attentive,
Sourit à des accents qui pénétraient son cœur.

Soudain, s'arrondissant au gré d'un vent propice,
Trente voiles au loin blanchissent l'horizon.
Faveur céleste, l'étrangère,
L'œil attaché sur l'onde amère,
Poursuit sa pieuse oraison.
Mais bientôt, à l'aspect des barques désirées
Tous élevant de joyeuses clameurs,
Au sein des vapeurs azurées
Lancent leurs couronnes de fleurs.
La foule descend sur la plage ;
Le bruit léger de l'aviron
Frappe les échos du rivage ;

Et déjà pour ces bords, terme d'un long voyage,
Les pêcheurs ont quitté leur flottante prison.
Déjà dans tous les yeux le plaisir étincelle :
Ici l'épouse embrasse son époux,
L'ami plus loin à l'ami qui l'appelle
Jette un regard où l'amour se révèle,
Et que l'absence a su rendre plus doux.
Mais parmi cette foule émue,
De la pèlerine inconnue,
Oh ! comment peindre le bonheur,
Quand, au bord de l'onde écumante,
Le sort tout à coup lui présente
Les deux fils qu'appelait son cœur !
Éperdue, elle accourt, malgré le poids de l'âge,
Les serre dans ses bras avec ravissement,
Et bénit le pressentiment
Qui l'attira sur ce rivage.

. . . .

Ah ! tant que parmi vous le pèlerin viendra
De la Reine des cieux implorez l'assistance,
Bergers, n'oubliez pas sa bonté, sa puissance,
Et le pieux espoir qui touchait Séphora.
Adorez d'une foi sincère
Celle dont la main tutélaire
Rend le calme aux flots courroucés,
A nos vierges leurs fiancés,
Et l'enfant aux pleurs de sa mère.

BARBIER

Barbier (Auguste), né en 1805, est connu surtout par ses satires politiques, *la Curée*, qu'il fit paraître en 1830, et les *Iambes*, qu'il publia en 1831. La vigueur du jeune écrivain va quelquefois jusqu'à l'exagération. La crudité systématique de son langage est souvent repoussante; mais il y a dans ses poésies de la force, du mouvement, de la vie, une originalité et une inspiration réelles.

M. Barbier nous a donné un voyage en Italie, qu'il a intitulé *Il Pianto*. Le vers de l'auteur des *Iambes* s'est amolli sous ce ciel voluptueux. Depuis, en 1840, il a publié deux nouvelles satires qui n'ont pas eu tout le succès des *Iambes*.

JOIES DU CIEL

MARIE

Je n'avais que du ciel de l'un à l'autre bout,
A ma gauche, à ma droite, autour de moi, partout,
Du ciel, toujours du ciel pour contour et pour cime;
Du ciel pour horizon et du ciel pour abîme;
Si bien que sur la roche où j'étais transporté,
On aurait dit, à voir l'Esprit à mon côté,
Deux enfants égarés des phalanges divines,
Qui, le soir oublieux de leurs saintes collines,
Dans un vallon du ciel égarant leurs ébats,
Causaient tranquillement des choses d'ici-bas.

Or l'Esprit incliné sur mon pâle visage
Me peignait de l'Éden le riant paysage.
« Quel bonheur, disait-il, d'être un beau séraphin,
« D'avoir la face blanche et six ailes d'or fin !

« Quel bonheur d'être un ange, et, comme l'hirondelle,
« De se rouler par l'air au caprice de l'aile,
« De monter, de descendre, et de voiler son front,
« Quand parfois au détour d'un nuage profond,
« Comme un maître le soir qui parcourt son domaine,
« On voit le pied de Dieu qui traverse la plaine !

« Quel bonheur ineffable et quelle volupté
« D'être un rayon vivant de la Divinité ;
« De voir du haut du ciel et de ses voûtes rondes
« Reluire sous ses pieds la poussière des mondes,
« D'entendre à chaque instant, dès leurs brillants réveils,
« Chanter comme un oiseau des milliers de soleils !
« Oh ! quel bonheur de vivre avec de belles choses !
« Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes !
« Qu'il est doux d'être bien sans désirer le mieux,
« Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux ! »

Puis il me prononçait le beau nom de Marie,
Nom que j'aime d'enfance avec idolâtrie,
Le plus doux qui, tombé des montagnes du ciel,
Sur une lèvre humaine ait répandu son miel;
Nom céleste créé du sourire des anges,
Pour en parer un jour la fleur de leurs phalanges :
Marie, ô nom divin ! étoile du pêcheur,
Rose du paradis, baume plein de fraîcheur,
Qui parfume le monde, et qui révèle aux âmes
La femme la plus belle entre toutes les femmes !

Alors à ce doux nom je croyais voir soudain
S'entr'ouvrir à mes yeux le céleste jardin;
Je croyais voir, au cœur de son troupeau de saintes,
De ses enfants vêtus de lis et d'hyacinthes,

Et de ses beaux vieillards, la Reine du saint lieu
Avec son voile blanc et son grand manteau bleu,
Marie aux pieds du Christ, dans sa pose modeste,
Relevant vers le ciel sa paupière céleste,
Et regardant son Fils avec un triste amour,
Comme craignant encor de le reperdre un jour.

La Tentation, poëme.

TURQUETY

Turquety (Édouard), né à Rennes dans les premières années de ce siècle.

Voici le jugement que M. Charles Nodier a porté sur ce poëte : « Entre tous les jeunes poëtes qu'a produits la noble école religieuse de M. de Lamartine, je n'en connais point qui l'emporte sur M. Turquety par l'élévation de la pensée et par la magnificence de l'expression.

« C'est le digne Élisée du prophète, et on reconnaît la double inspiration de son maître à la grandeur des sentiments, comme à la constante élégance de la parole. Ce qui le distingue surtout, et, pour s'exprimer comme on le fait aujourd'hui, ce qui le *spécialise* entre tous ses émules, c'est que sa poésie est animée par une foi pure et une conviction profonde. Ce n'est plus l'élan indéfini d'un spiritualisme admiratif qui honore Dieu dans ses œuvres, mais sans savoir précisément à quel Dieu inconnu il doit rapporter ses hommages; c'est l'hymne exhalé aux autels du christianisme, et tel qu'il a été recueilli par Klopstock dans les concerts mêmes des anges. Nos muses modernes sont déistes, et c'est un immense progrès, après un long siècle de scepticisme absurde qui annonçait la fin des temps. Celle de M. Turquety est catholique, et ses chants peuvent se marier aux concerts des vierges et des prêtres; or c'est là une réelle et incontestable originalité. Il nous semble qu'une haute destinée est réservée au jeune talent qui a marqué ainsi son point de départ, et est allé pendre sa lyre aux murailles du sanctuaire. »

Dans le cours de l'année 1840, M. Turquety fit réimprimer en un magnifique volume, sous le titre de *Primavera*, ses premières inspirations, en y ajoutant beaucoup de vers inédits. Près des autres livres du poëte catholique, celui-là est d'un accent plus attendri et moins austère... M. Turquety parle, on le sait, une langue harmonieuse, colorée, hardie, véhémente. Il y a des odes où la pensée jaillit de son âme émue avec une rare vigueur, des strophes qui se déploient avec un impétueux battement d'ailes; mais, tout près de là, l'élégie se montre en deuil et soupire avec une mollesse ionienne (1).

(1) Auguste Desplaces, *Revue de Paris*, janvier 1841.

SOUFFRANCES D'HIVER

Le souffle de l'automne a jauni les vallées;
Leurs feuillages errants dans les sombres allées,
Sur le gazon flétri retombent sans couleur :
Adieu l'éclat des cieux ! leur bel azur s'altère,
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire
A disparu comme les fleurs.

L'aquilon seul gémit dans les campagnes nues,
Tout se voile : les cieux, vaste océan des nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant;
L'orage s'est levé; l'hiver s'avance et gronde :
L'hiver, saison de jeux pour les riches du monde,
Saison de pleurs pour l'indigent.

Oh ! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde ! il passe et respecte vos fêtes :
L'ivresse du plaisir embellit vos instants,
Et malgré les hivers vous respirez encore,
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,
Un dernier souffle du printemps.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie ;
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin !
Hélas ! à votre seuil que verrez-vous paraître ?
Quelque femme éplorée, ou bien encor peut-être
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure
Sous ces toits indigents, frêle et triste demeure

Où l'aquilon pénètre et que rien ne défend :
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère
Qui, glacée elle-même au fond de la chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant!

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides :
Le bruit des instruments vous dérobe à moitié
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles :
« Oh ! pitié! donnez par pitié ! »

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
Ils sont là; leur voix triste essaie une prière :
Dites; resterez-vous aussi froids que la pierre
Où s'agenouille la douleur?

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir;
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on n'a pu tarir !

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit tout oppressée,
Le frisson de la mort sera moins douloureux,
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz : « J'ai connu la pitié de la terre,
« Je puis la demander aux cieux ! »

ROSA MYSTICA

O jeune rose épanouie
Près du tabernacle immortel ;
Vierge pure, tendre Marie,
Douce fleur des jardins du ciel ;
O toi qui sais parfumer l'âme
Mieux que la myrrhe et le cinname,
Et l'encens même du saint lieu ;
O toi dont la grâce est l'empire,
Toi qui ramènes d'un sourire
Le pardon aux lèvres de Dieu ;

Mère du Christ, Reine des anges !
Oh ! laisse tomber jusqu'à nous
Cette auréole sans mélange
Que nous demandons à genoux,
Cette lumière intérieure
Qui fait que la vie est meilleure,
Et le poids du siècle est moins lourd ;
Lumière féconde en délices
Où le cœur boit à pleins calices
Les ivresses d'un pur amour.

Hélas ! il est tant d'amertume,
Tant de douleur à consoler,
Tant d'êtres qu'un chagrin consume,
Et qui n'osent le révéler ;
Leur existence est si troublée,
Que la pierre du mausolée

Brille à leurs yeux comme le port,
Et que, vaincus par la tempête,
Ils ne veulent poser la tête
Que sur l'oreiller de la mort.

O Vierge, écoute leur prière,
Sois indulgente et souris-leur,
N'abandonne pas sur la terre
Ces déshérités du bonheur.
Sois leur appui, sois leur patronne;
Que ton bras sûr les environne
Et défende leur doux sommeil.
Relève, relève, Marie,
Chaque fleur mourante et flétrie
Qui n'a point de place au soleil;

Rends à l'exilé qui t'implore
Un ciel plus calme, un jour plus beau,
Et, comme un reflet de l'aurore
Qui souriait à son berceau,
Rends à l'orpheline égarée
Un peu de cette paix sacrée,
Trésor d'en haut qu'elle n'a plus;
Adoucis le fiel de ses larmes,
Et, dans un songe plein de charmes,
Fais-lui voir ceux qu'elle a perdus.

Et puis, sur cette route amère,
Où Dieu sème tant de combats,
S'il était une pauvre mère
Dont le seul fils ne revînt pas :

Soutiens dans sa longue détresse,
Soutiens le fils de sa tendresse
Qui marche avec peine et lenteur;
Vierge sainte, Vierge divine,
Ne laisse pas croître l'épine
Dans le sentier du voyageur.

Et nous qu'un regret suit encore,
Quand nous te supplions bien bas
Au nom de ce Christ qu'on adore,
Et que tu berças dans tes bras;
O Vierge, toi qu'un regret touche,
Laisse descendre de ta bouche
Un langage délicieux!
O rose! entr'ouvre tes corolles;
Et tes parfums et tes paroles
Nous feront respirer les cieux.

AUX CATHOLIQUES

Qu'avez-vous vu?... Notre âge empreint d'un sceau funeste,
Notre âge qui se rit de l'avenir céleste
Et raille follement sous son masque hideux.
Que voyez-vous encore?... Une race chrétienne
Fouillant de toutes parts l'antiquité païenne
Pour en ressusciter les dieux.

Honte à nous! honte au siècle! il a laissé sa bouche
Boire au calice amer qui corrompt ce qu'il touche,

Et le bras de son Dieu l'a soudain rejeté.
Envieux de la brute, il rampe sur la terre
Côte à côte avec elle, et chaque jour resserre
Cette infâme fraternité.

Eh bien! sachez le dire à cette foule immense,
Sachez lui reprocher sa hideuse démence,
O vous que n'a pu vaincre un monde criminel,
Catholiques! le flot fléchit devant son maître.
Et le vent de demain va déchirer peut-être
Le nuage où dort l'arc-en-ciel.

L'Église est là, l'Église avec son cœur de mère,
Mais qui n'a rien perdu de sa force première;
Elle est là toujours prête à de nouveaux combats.
Ses fils hachés hier sur l'échafaud immonde,
Ses fils ont bien prouvé qu'elle est encor féconde,
Et que ses flancs n'avortent pas.

Voyez plutôt, voyez du sein de la poussière,
Voyez surgir encor cette phalange altière,
Ces nombreux défenseurs des autels vacillants,
Ces hardis rejetons des semences divines
Qui cherchent la tempête, et poussent leurs racines
Jusqu'aux entrailles des volcans.

Ils croissent. Les voilà qui par-dessus notre âge
Étendent leurs bannières et font tête à l'orage;
Calmes, le front serein près du flot agité,
Les voilà travaillant de corps et de pensée
A désemplir le gouffre où s'était amassée
La vase de l'impiété.

Courage! enfants du Christ, enfants du Dieu fait homme,
Courage! imitateurs des vieux martyrs de Rome,
Un reflet de leur âme est passé sur vos fronts;
Oui, vous avez encor vos chairs tout imprégnées
De ce sang où trempa, pendant bien des années,
Le manteau souillé des Nérons.

Courage! relevez le temple qui chancelle!
Prêtez vos bras nerveux à cette œuvre immortelle
Qui demande la force et l'union pour tous.
Travaillez longuement; puis, votre heure venue,
Vous lèguerez le reste à la race inconnue
Qui germe à quelques pas de nous.

Mais il faut se roidir et fouler d'un pied ferme
Ce sentier hasardeux dont la mort est le terme;
Frères, repoussez loin la coupe de l'erreur :
Puis à travers des temps de délire et de fièvre,
Oh! n'en rougissez pas, faites de votre lèvre
La compagne de votre cœur.

Anathème à qui cache au fond de sa poitrine
Cette foi des vieux jours rayonnante et divine!
Anathème au cœur bas que la honte retient!
Anathème, anathème à qui croit et renie!
A qui, traîné devant la haine et l'ironie,
Ne criera pas : Je suis chrétien!

Celui-là plus qu'un autre expiera son blasphème,
Et maudit par son Dieu se maudira lui-même :
Il descendra tout pâle aux abîmes profonds.

L'éternelle douleur que sa bouche a raillée
Fera hurler sa chair amincie et broyée
Sous la tenaille des démons.

Donc c'est un regard ferme, une parole altière
Que l'on doit opposer au rire du vulgaire ;
Car nous n'en sommes plus à ce temps destructeur,
A cet âge où, lassé d'une lutte frivole,
On jetait coup sur coup son sarcasme à l'idole
Et sa tête à l'exécuteur.

Oh! vienne l'avenir, vienne un temps moins avare,
Et ces cœurs dispersés, ces hommes qu'on égare,
Ne formeront qu'un peuple et qu'une seule voix,
Et, comme un nid d'aiglons qui battent tous de l'aile,
Ce peuple saluera devant l'arche nouvelle
L'immortalité de la croix.

Et nous, ô Christ, et nous qui, plongés dès l'aurore
Dans les épais brouillards d'un siècle où l'on t'ignore,
Marchons au but commun les yeux tournés vers toi;
Nous, qu'un espoir soutient, nous qui, malgré le blâme,
Gardons soigneusement, comme on garde son âme,
Des étincelles de la foi;

S'il est dit que notre âge, éclos dans la tempête,
Ne pourra, quoi qu'il fasse, en arracher sa tête;
Si nous tombons avant qu'un port nous soit offert,
Avant ces jours pieux que l'avenir prépare;
Avant qu'un divin souffle ait ranimé le phare
Au fronton du temple désert,

Ah! nous aurons du moins, comme cette humble femme
Qui, les pleurs dans les yeux et la pitié dans l'âme,
Répandit des parfums sur tes pieds défaillants;
Nous aurons, ô mon Christ, versé des larmes pures
Sur tes pieds qu'on outrage, et baisé tes blessures,
Que l'on rouvre après deux mille ans!

FIN

TABLE

25



Tours. — Impr. MAME

